
3 1761 04365 3831



FABLES,

PAR M. BOISARD,

De l'Académie des Belles-Lettres de Caën, Secrétaire du Conseil & des Finances de MONSIEUR, *frère du* ROI.

SECONDE ÉDITION.



PREMIÈRE PARTIE.

M. D. CC. LXXVII.



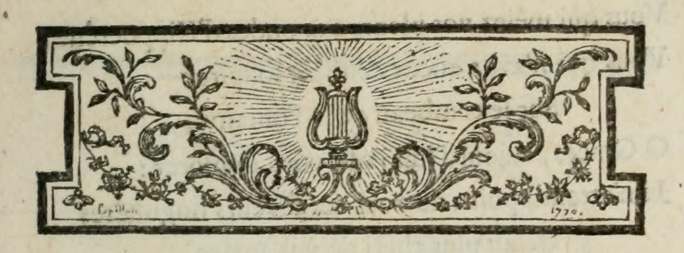
A Messieurs EMMANUEL ET FRÉDÉRIC DE FONTETTE.

Vous m'avez dit cent fois, depuis un mois ou deux:
Monsieur l'Auteur que Dieu confonde,
Quand verrons-nous vos Contes bleux
Dans la ville étalés ou courans par le monde?
Nous espérons qu'un beau matin,
En nous tirant la révérence,
Vous nous direz en confidence:
Agréez mon Livret; Monnet & Saint-Aubin
L'ont rendu bien joli; c'est vraiment grand dommage
Que l'on n'y trouve point d'estampe à chaque page;
De plaire à tous les yeux il seroit bien certain:
Votre Éloge du moins, pardonnez mon audace,
Votre Éloge, Messieurs, décore ma Préface.
A ce doux compliment nous répondrons soudain:

Agréez pour la dédicace
Un baiser doux sur votre face,
Plus un petit soufflet de l'une & l'autre main.
Nous vous croyons tout plein de grace
Sous votre habit de maroquin :
Oh! nous allons bien vîte oublier la Fontaine.
Nous savions tous ses vers ; on les retient sans peine,
Et nous aimons bien moins les discours bien plus beaux
Que nous font aujourd'hui Messieurs les Animaux ;
Mais encor nous faut-il changer de Pédagogue.
Nous sommes bien enfans, le bon-homme est bien vieux ;
Un sage comme vous nous convient beaucoup mieux.
Si par fois de votre Apologue
Le grand sens nous échappe, à l'aide d'un Prologue,
(Qui souvent n'y siéroit pas mal)
Vous nous ferez au doigt toucher le but moral.
Ainsi d'assez douce manière
Chaque jour vous me lutinez ;
Mais s'il faut qu'à la fin je me mette en colère,
Ces jolis tours que vous prenez,
Je vous dirai fort bien de qui vous les tenez.
Trop dignes fils de votre mère,
Déjà dans vos propos gentiment ajustés
Vous savez dire, sans déplaire,

D'aſſez perfides vérités.
Parmi tout ce qui l'environne,
Vous voyez quelquefois Meſſieurs les beaux eſprits :
Vous voyez comment ſon ſouris
Fait paſſer les avis que ſon bon ſens leur donne :
Vous ſentez mieux comment ſon coup-d'œil redouté,
Et cependant ſi deſirable,
Sait rendre ſa raiſon aimable
Juſques dans ſa ſévérité :
Vous la voyez enfin dans la ſociété,
Graces aux dons de la Nature,
Brillant toujours ſans art, & ſouvent ſans parure,
De l'eſprit & de la beauté
Exercer doucement la double autorité,
Régner dans tous les rangs & parmi tous les âges,
Et de ſon ſexe même enlever les ſuffrages.
Sans doute vous croyez dans votre vanité
Que vous réuſſirez comme elle,
Dès que vous aurez ſu la prendre pour modèle.
Mais ce modèle en tout doit-il être imité
Sans nul égard, je vous en prie ?
J'en excepte un grand point. Oh ! Meſſieurs, conſervez
Ses charmes naturels, puiſque vous les avez ;

Mais dans vos complimens de tournure polie
Mêlez en ma faveur un peu moins d'ironie.
Réformez votre exemple, & pour être parfaits,
        Aux agrémens de votre mère
Ajoutez, s'il vous plaît, l'indulgence d'un père
Dont j'aime à révérer l'image dans vos traits.
        Saisissez de son caractère
        La candeur & la vérité,
        Qui font adorer sa bonté,
        Même en souffrant de sa justice;
        Cet esprit exempt d'artifice,
Admiré cependant pour son habileté
Quand il faut accorder les intérêts du Prince
        Avec le bien d'une Province,
Dont ses soins vigilans & ses heureux travaux,
Depuis vingt ans.... du moins ont adouci les maux....
Mais insensiblement j'ai changé de matière;
Mon sujet devient grave, & vous ne l'êtes guère:
        Que vous disois-je ?... heureux enfans!
Ressemblez, sans choisir, à l'un de vos parens;
On ne peut vous donner d'avis plus salutaire:
Imitez l'un des deux, & vous faites fort bien;
Imitez l'un & l'autre, il ne vous manque rien.



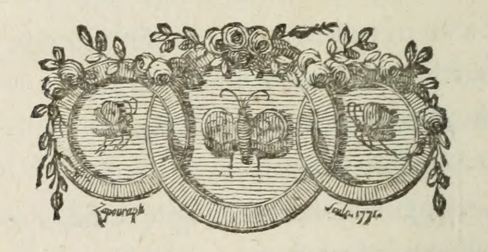
FABLES.

LIVRE I.

PROLOGUE.

ESCLAVE GÉNÉREUX, toi qui ſus autrefois
Préſenter le miroir aux paſſions des Rois;
Idole du pays dont tu fus la victime;
Redoutable fléau des pervers & des ſots,
Éſope, enſeigne-moi cet art ſimple & ſublime
De prodiguer le ſens en ménageant les mots.
Eſclave ingénieux, dont la muſe polie
Adoucit les leçons du ſage de Phrygie,
Phèdre, corrige mes eſſais,
Peintre doux & correct, achève mes portraits.

Vous qui mêlez vos pleurs aux ondes d'Hippocrène,
Vous qui n'avez encor cessé de soupirer
Sur le tombeau de la Fontaine,
O Graces, aujourd'hui j'ose vous implorer:
Je n'attends point de vous ces faveurs singulières
Qu'au plus chéri de vos amans
Prodigua votre amour en de plus heureux tems;
Mais si vous exaucez de plus humbles prières,
Dans ces peintures mensongères
Souriez quelquefois; le lecteur amoureux,
De leurs nombreux défauts détournera les yeux.



FABLE I.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Robin, gentil moutonnet,
Menacé de pulmonie,
Par régime étoit au lait
Et gardoit la bergerie.
Le Loup en fut informé;
Il va gratter à ſa porte:
Comment eſt-ce qu'on ſe porte?
N'eſt-on point trop renfermé?
Eſt-il dit que l'on ne ſorte
Si-tôt qu'on eſt enrhumé?
Je ſais une herbe divine,
Plus douce que ſerpolet,
Dont je garantis l'effet,
Pour tous les maux de poitrine:
J'y menerai Robinet,
Et vous le guérirai net.

De l'avis ni de l'escorte
Je ne veux en nulle sorte,
Du garde & du médecin
Grand merci, reprit Robin;
Dussé-je mourir au gîte,
J'en préfère le danger :
Si le Loup veut m'obliger,
C'est de s'en aller bien vîte.



FABLE II.

L'ENFANT ET L'ABEILLE.

AVEC une ardeur ſans pareille,
Fanfan pourſuivoit une Abeille.
Demandez-moi pourquoi : c'étoit pour ſon plaiſir :
Fanfan, faute de mieux, s'amuſoit à mal faire,
Et déjà, comme un homme, occupoit ſon loiſir.
De ſes mauvais deſſeins il reçut le ſalaire :
L'Abeille alors de ſe ſervir
De ce dard dangereux dont l'arma la nature,
De ſe venger & de s'enfuir.
Mais l'aiguillon fatal reſta dans la bleſſure ;
Ses jours en dépendoient, il en fallut périr.
Au bout de quelques jours, ſur le point de mourir :
Que la vengeance eſt douce, diſoit-elle,
Mais que la ſuite en eſt cruelle !



FABLE III.

LE ROSSIGNOL ET LE COUCOU.

PHILOMÈLE, du Printems
Saluoit la première aurore.
Aux accens de ſa voix ſonore
Le Coucou vint mêler ſes burleſques accens.
Auprès d'eux à l'envi les oiſeaux s'attroupèrent;
Entre ces deux rivaux les voix ſe partagèrent.
Le grand nombre au Coucou déféra les honneurs,
La Cigogne & l'Agaſſe & l'Autruche & la Grue,
Un eſſaim de Moineaux, ſoi-diſant connoiſſeurs,
Sans compter des marais la bruyante cohue.
Philomèle, au contraire, eut peu d'admirateurs;
Mais de ce nombre étoient la ſublime Alouette,
Le Serin délicat, & la tendre Fauvette.



FABLE IV.

LA VIGNE ET L'ORMEAU.

La Vigne devenoit ſtérile,
Dépériſſant, faute d'appuis:
Si par moi, dit l'Ormeau, je ne porte aucuns fruits,
Je ſoutiendrai du moins un arbuſte fertile.



FABLE V.

L'AIGLON ET LE CORBEAU.

UN JEUNE AIGLON à peine avoit les yeux ouverts,
Qu'il vouloit planer dans les airs.
Poussé par les conseils de son aveugle mère,
L'imprudent au hasard s'élance de son aire.
De son essor prématuré
Quel fut l'effet? Hélas! Une honteuse chûte.
De rochers en rochers le pauvret culebute;
Et le voilà désespéré,
Couvert de blessures cruelles,
Et perdant pour jamais l'usage de ses aîles.
Un vieux Corbeau lui dit: Aiglon présomptueux,
Tu te croyois un Aigle, & ne fais que de naître.
Tes aîles auroient pu te porter dans les cieux;
Mais tu n'as pu les laisser craître.



FABLE

FABLE VI.

L'ALOUETTE ET SES PETITS.

Mère Alouette un jour disoit à ses petits:
Nous sommes entourés d'un monde d'ennemis:
Craignons tout de leur force ou de leur perfidie.
L'Autour menace notre vie,
Et l'Oiseleur en veut à notre liberté.
Croyez-moi, mes enfans, pour plus de sûreté,
Demeurez sous le chaume, auprès de votre mère.
Si vous quittez votre berceau,
Vous trouverez peut-être.... Ainsi que votre père....
Ou la prison, ou le tombeau.
Ce discours bien sensé fut trouvé bien frivole;
Les petits étoient grands: Oh! maman devient folle,
Elle radote, au moins, & sa morale endort.
Elle a pour les dangers des ressources nouvelles.
Il faudroit s'enterrer pour éviter la mort;
Ce seroit pour ramper que l'on auroit des aîles.
Et puis de fendre l'air au gré de leur ardeur;

L'un prend un vol errant, l'autre un eſſor ſublime;
L'un de l'Autour eſt la victime,
L'autre eſclave de l'Oiſeleur.
Malgré les cris perçans de leur mère éperdue,
L'un ſe perd dans les bois, & l'autre dans la nue.



FABLE VII.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Le Lièvre à la Tortue insultoit : ma commère,
Lui dit-il, on prétend que vous avez jadis,
A la course, sur moi remporté certain prix,
Sans alonger beaucoup votre pas ordinaire.
Qu'en dites-vous ? Vous sentez-vous d'humeur
A renouveler la gageure ?
Mais, croyez-moi, pour hâter votre allure,
Et ne pas compromettre aujourd'hui votre honneur,
Laissez, pour un moment, votre toit en arrière,
Votre attirail n'est pas celui d'une courrière.
Profitez de l'avis de votre Serviteur ;
Je vous parle en ami, vous en serez plus leste.
Autre part que chez vous ne pouvez vous gîter ?
Dans tous les environs j'ai des gîtes de reste,
En petite maison je prétends vous traiter......
Ce n'est pas comme vous, dolente casanière,
Qui dans un même trou languissez prisonnière.

Mais cette nuit pourtant il vous faut découcher.
Haut le pied : à ton toît tâche de t'arracher,
Dégourdis-toi, vieille ſorcière.
La Tortue alongeant le cou,
Repartit : Vous raillez, voltigeur, mon compère ;
Si je ne quitte pas mon trou,
Auſſi ne m'y trouble-t-on guère.
Bien différent de moi, vous avez cent maiſons ?
Pour déloger ſouvent vous avez vos raiſons,
Que je crois toutes aſſez bonnes......
Compère, mon ami, ton ſommeil n'eſt pas pur.
Dans tous tes gîtes tu friſſonnes ;
Je n'en ai qu'un, mais il eſt sûr.



FABLE VIII.

LES ARAIGNÉES.

L'ARAIGNÉE, habile ouvrière,
Unit à ſon talent un méchant caractère.
Quand on eut découvert que ſon fil délié
Utilement pour nous pourroit être employé,
On réunit en corps nombre de filandières.
Ces Dames de tout temps ont été carnacières;
On leur fournit des Moucherons,
Des Vermiſſeaux, des Pucerons;
On croit qu'elles vont faire à l'envi des merveilles.
Leur unique ſouci fut de s'entr'égorger;
Et tout le fruit qu'on tira de leurs veilles,
Ce fut cette leçon, que ne peut négliger
Le Monarque, s'il eſt habile:
Les méchans n'ont ſouvent qu'un talent inutile;
N'attendez rien de bon de leur corps réuni,
Il faut les diſperſer pour en tirer parti.

FABLE IX.

LE LION ET LE SINGE.

Un Roi des animaux, fameux par mille exploits,
Ami de la vertu, mais ſur-tout de la gloire,
Alexandre de nom & d'effet, dit l'hiſtoire,
Permit que du plus grand des Rois,
Gille-Appelle tranſmît les traits à la mémoire.
L'Alexandre des animaux
N'inſpira point le Peintre, ainſi qu'il eſt d'uſage;
Car bien qu'il eût du goût, il croyoit, en Roi ſage,
Que les artiſtes, ſes vaſſaux,
Quand il s'agiſſoit d'arts, en avoient davantage.
Gille, dans cette occaſion,
Conſulta les ſujets, en peintre de génie:
Quelle étoit de leur Roi la plus belle action?
La plus belle, à leurs yeux, ou la plus applaudie?
Tous les avis conſidérés,
Gille repréſenta le Roi donnant la vie
Au Rat, qui de ſon trou ſortant à l'étourdie,

Se trouvoit, par malheur, ſous les ongles ſacrés.
Ce chef-d'œuvre enchantoit les juges éclairés,
Le peuple l'admira ; la cour en fut émue.
Le Roi ne le fut point ; il détourna la vue.
Et comme Gille étoit habile obſervateur,
 Il comprit, non pas ſans frayeur,
Qu'Alexandre Lion jugeoit que pour ſa gloire
On auroit pu choiſir un autre trait d'hiſtoire.
 Il ſe remet à l'attelier,
Fait un nouveau portrait différent du premier :
Ici le Roi Lion hériſſant ſa crinière,
Au Tigre rugiſſant fait mordre la pouſſière.
Le Monarque ſourit : J'ignore ſi c'eſt moi ;
Mais à ces traits, dit-il, on reconnoît un Roi.



FABLE X.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Fidèle aboye à tout venant;
Ses cris aigus révoltent tout le monde,
Et, ſans avoir donné le moindre coup de dent,
Il eſt craint par-tout à la ronde.
Sous ces bruyans dehors, Fidèle cependant
Cache un bon cœur, une belle ame.
Il eſt tendre pour ſes amis:
Près de ſes bienfaiteurs il eſt humble & ſoumis,
Et, ſans trahir Monſieur, il ſait plaire à Madame.
Minette, d'un ton doux, miaule aux pieds des gens;
Elle roule des yeux brillans,
Mais brillans d'une douce flamme.
Près de vous doucement elle vient ſe frotter:
Sa peau doucette à la flatter
Semble même vous inviter.
Fiez-vous-y; la bête ſcélérate
Plus vîte que l'éclair vous lâche un coup de patte.

FABLE XI.

LE COCHET ET L'HUITRE.

Un Cochet s'émancipant,
Sur les bords de la mer alla chercher fortune.
De l'Empire de Neptune
Il aborde maint habitant ;
A mille oiſeaux divers il conte en un inſtant
Ses aventures ſans pareilles,
Et de la baſſe-cour leur prône les merveilles.
Il apperçoit une Huitre ouverte & humant l'air ;
Oh oh ! ... quel être es-tu, lui dit-il ? Es-tu chair
Ou poiſſon ? Mort ou vif ? Ta figure eſt jolie ;
Mais, ſi tu ne dis mot, j'ignore ton génie :
Ce ſilence, à vrai dire, eſt un peu bien ſuſpect.
Je ne ſais qu'un ſecret pour connoître ma bête.....
Déjà pour percer l'Huitre il avançoit la tête ;
Mais l'Huitre ſe reſſerre, & lui ferme le bec.
Ceci n'eſt point fiction toute pure ;
De tel qui lit ces vers j'ai conté l'aventure.

FABLE XII.

LES GLUAUX.

L'AQUILON, des oiseaux avoit juré la perte;
De neige & de glaçons la terre étoit couverte.
Le plus libertin des Moineaux,
Mourant de froid & de misère,
A ses tristes amours alors ne songeoit guère.
L'homme prit ce moment pour tendre ses Gluaux,
Non sans répandre autour une amorce perfide,
Où vient fondre aussi-tôt maint Oisillon avide.
Dieu sait quelle chère on fit là;
Bien est-il vrai qu'on s'empêtra
Dans la Glu, mais on s'en tira;
Le traître accourut vîte, & chacun s'envola.
Un seul demeura pris, tout le reste en fut quitte
Pour quelque plume, & se moqua
De qui fit les frais du gala.
A ses dépens on s'égaya,
Quand on fut de retour au gîte.

Un d'eux lui dit, au nom du troupeau parasite:
O toi, dont les bienfaits ne sont que des appâts,
Tu n'as fait qu'une dupe, & tu fais mille ingrats!



FABLE XIII.

LE VER A SOIE ET LE VER DE TERRE.

Il fend l'air, cet heureux reptile!
Il étoit mon égal; le voilà volatile.
Je l'ai vu tisserand, ce nouvel oisillon,
Qui s'élève aujourd'hui d'une aîle triomphante!....
Il déploie au Soleil sa robe étincelante:
Il fut un Ver obscur ce brillant Papillon!
Ainsi le Ver de terre, à la douleur en proie,
De son voisin le Ver à soie
Contemploit les destins nouveaux.
Est-ce à toi d'envier le prix de mes travaux,
Reprit l'insecte aîlé? Je me souviens sans cesse
Qu'à mériter mon sort j'ai passé ma jeunesse;
Tandis que dans la fange enfoncé sans pudeur
Dans un honteux loisir tu mettois ton bonheur;
Je sais qu'à réparer le tort de ma naissance
J'employois mes premiers momens;
Par d'utiles sueurs j'épurois ma substance:
Je jouis dans l'été des peines du printems.

Si je ne dois qu'à moi mes dignités nouvelles,
Crois-tu par là me ravaler?
Apprends qu'il eſt doux de voler,
Et qu'il eſt glorieux d'avoir formé ſes aîles.



FABLE XIV.

LE RAT DES CHAMPS ET LE RAT D'EAU.

UN JOUR le Rat des champs apperçut le Rat d'eau
Qui prenoit ſes ébats ſur le bord d'un ruiſſeau :
Mon couſin, lui dit-il, la rencontre eſt heureuſe,
Et je ne ſais pourquoi j'ai rêvé d'eau bourbeuſe :
Nous devons être amis, nos deux noms n'en font qu'un ;
Nos branches, comme on ſait, ſortent d'un tronc commun :
Les marais à la tienne échurent en partage,
Et la mienne des champs m'a tranſmis l'héritage.
Viens m'y voir ; à cent pas j'habite un mien château,
Dont je fus l'architecte, & qu'on trouve aſſez beau.
Ne puis-je cependant connoître ta demeure ?
Je veux t'y viſiter ; & ce ſera ſur l'heure.
Je ſuis, je l'avouerai, fort curieux de voir,
Voir un peu comme eſt fait ton humide manoir.
Trop d'honneur, répondit l'animal amphibie ;
Mais il faudra nager... Je n'appris de ma vie ;

Mais donne-moi l'exemple, & je t'imiterai.
Mon maître, en débutant, je vous ſurpaſſerai.
Soit. Et voilà d'abord mes deux Rats fendant l'onde;
Mais l'hôte des guérêts la trouva ſi profonde,
Qu'à ſon maître bien-tôt l'apprentif eut recours.
Il avoit grand beſoin qu'on vint à ſon ſecours,
Avalant coup ſur coup mainte & mainte raſade,
Quand il revint au bord, grace à ſon camarade;
Renonçant pour toujours au métier de plongeur,
Et même à tout métier, qu'il ne le ſût par cœur.
Couſin, dit le Rat d'eau, la rivière eſt fangeuſe,
Et ce n'eſt pas pour rien qu'on rêve d'eau bourbeuſe.
Remettons la partie; allons voir ton château;
Nous irons doucement, pour ſecher notre peau.
J'entreprends avec peine un long pélerinage;
Mais je marche du moins; & c'eſt un avantage.



FABLE XV.

LES DEUX MULOTS.

Sous les racines antiques
D'un Maronnier ſpacieux,
Deux Mulots, deſcendus de différens ayeux,
Avoient leur héritage & leurs Dieux domeſtiques.
L'un né maître & ſeigneur de vaſtes ſouterrains,
Groſſiſſoit jour & nuit d'amples amas de grains;
De chataignes & de noiſettes,
De cent ſortes de fruits proviſions complettes.
Les Mulots, comme les humains,
Dans leur tréſor, dit-on, ne ſouffrent point de vide;
Grands ou petits, il faut que les greniers ſoient pleins.
Celui-ci donc, toujours avide,
Accumuloit toujours; mais quoi? Ses magaſins
Sembloient engloutir ſa chevance.
Malheureux, diſoit-il, hélas! l'Hiver s'avance,
Pourrai-je parvenir à remplir mon cellier?
Son voiſin, petit caſanier,

Avoit

Avoit rempli le ſien, & ſans beaucoup de peine,
Aux ſeuls dépens du Maronnier.
Ah! dit-il au Créſus, qu'il voyoit hors d'haleine,
Je n'ai pas ton vaſte domaine,
Mais en réglant le mien ſur mes ſimples beſoins,
Que les Dieux, je le vois, m'ont épargné de ſoins!



FABLE XVI.

L'ÉLÉPHANT ET LE RAT.

L'ÉLÉPHANT dévaſtoit la campagne à la ronde.
L'homme ſans l'attaquer, au piége l'arrêta;
Son Éminence culbuta
Dans une foſſe profonde,
D'un branchage trompeur recouverte à deſſein.
Le géant renverſé s'agite, mais en vain:
Sans reſſource, il attend la mort en philoſophe.
Un fourageur de moindre étoffe,
(Les plus petits auſſi font par fois des faux pas)
Le Rat, au même trou, comme il n'y ſongeoit pas,
Tombe... Mais il regrimpe & trotte dans la plaine.
Hélas! dit le coloſſe alors en gémiſſant,
La chûte des petits ſe répare ſans peine;
Et le Rat dans la foſſe eſt plus que l'Éléphant!



FABLE XVII.

LES DIEUX D'ÉGYPTE.

DANS le temps que l'Égypte adoroit des Oignons,
Les Singes & les Chats eurent part aux hommages
De ce Peuple éclairé, dit-on, par tant de Sages.
Or l'Egypte effaçoit les autres nations
Par la ſplendeur des édifices
Qu'elle avoit conſacrés au culte de ces Dieux
Qui l'épuiſoient en ſacrifices.
Dans le plus élevé de ces Temples fameux
Un voyageur entra : dès l'abord il chancelle;
Plein de la majeſté du Dieu
Qu'il croyoit réſider en ce ſuperbe lieu,
Il avance, ſaiſi d'une frayeur nouvelle.
Au fond du ſanctuaire un Prêtre l'introduit :
Le guide entre.... en tremblant le voyageur le ſuit.
Aux pieds de Jupiter il croyoit comparoître.
Jugez qui fut ſurpris, comme auſſi qui dut l'être,
En voyant ſur l'Autel aſſis
Un petit Singe noir, ceint du bandeau ſuprême?

A cette vue à peine il reprend ſes eſprits!
Quoi! c'eſt donc là le Dieu, diſoit-il en lui-même!
Quel Temple & quelle Idole! A certain mouvement
Le Prêtre s'apperçut de ſon étonnement.
Miniſtres des Autels, notre erreur eſt extrême,
Dit le Pontife adroit, de la choſe informé.
Si l'homme de trop près voit l'objet qu'il adore,
Nous ſommes tous perdus; il en eſt tems encore;
Mais que le ſanctuaire à jamais ſoit fermé.

Ce Pontife ſavoit ſon rôle.
Par la grandeur du Temple on juge de l'Idole;
Cette erreur eſt de tous les tems.
Dieux inutiles, Dieux nuiſibles,
A qui le ſot vulgaire offre un ſtérile encens;
Petits Singes inacceſſibles,
Vous avez bien raiſon de vous rendre inviſibles!



FABLE XVIII.

LE SOURICEAU.

Un Souriceau rodant une nuit, ſans ſa mère,
Fut conduit par ſon odorat,
Qu'il avoit par malheur ſubtil & délicat,
Vers le trou d'une ſouricière.
Ou je me trompe à cette odeur,
Ou cette nuit je ferai fine chère,
Dit en ſon cœur la jeune aventurière.
Un fil pour un moment modéra ſon ardeur.
Le beſtion recule ; il rumine en ſa tête
S'il doit franchir ou non l'obſtacle qui l'arrête:
Ma mère m'avertit jadis,
Se diſoit-il, que pour notre ruine
L'homme a conſtruit mainte machine.....
Que certains trous ſont mortels aux Souris.
Le meilleur mêts eſt bien cher à ce prix !...
C'eſt dommage.... Après tout la vieilleſſe eſt peureuſe ;
Peut-être un peu jalouſe, & beaucoup radoteuſe......

Je ſerois bien d'avis d'en courir le haſard ;
Le plaiſir paroît sûr & la peine eſt douteuſe......
Puis mourir, en mangeant du lard,
Eſt-ce une mort ſi malheureuſe?...
Il flaire... Il flaire encore... Il entre au trébuchet;
A l'odeur de la chair ſon appétit s'enflamme....
Il n'y peut plus tenir, il coupe le filet.
La Parque, de ſes jours coupe auſſi-tôt la trâme.



FABLE XIX.

LE CHIEN ET LE BOUC.

Un Bouc luttoit contre un Ormeau,
A l'entour du pauvre Arbrisseau
Des cornes & des pieds faisant force poussière.
Un jeune Agneau, pour la première fois,
Au paturage ayant suivi sa mère,
D'un œil d'étonnement contemploit ses exploits.
Maman, n'est-ce pas là ce Héros intrépide,
Qui, contre le tyran des bois,
Protége, disiez-vous, notre race timide?
O mon fils! tu t'y connois mal,
Répondit la Brebis: vois sur cette éminence
Tranquillement couché ce modeste animal,
Ce Chien, qui dans la paix sur nous veille en silence:
Dans la guerre, ô mon fils, c'est notre défenseur....
Le voilà le Héros!... Mais ce Bouc querelleur,
Sur des ennemis sans défense
Il exerce en vain sa valeur;
Il n'a jamais du Loup soutenu la présence.

FABLE XX.

LA PÊCHE.

L'OMBRE des Peupliers alloit déjà croiſſant,
Déjà de l'humide Occident
Phébus lançoit à peine une oblique lumière;
Annette, aux bords d'une rivière,
Sur mille & un poiſſons qu'elle alloit attraper,
Fondoit déjà l'eſpoir d'un fort joli ſouper.
Soupera-t-elle, au moins? Pour moi je le ſouhaite;
Son début promettoit: avec un Vermiſſeau
Annette doucement vous amorce un Carpeau,
L'enlève dans les airs; le voilà ſur l'herbette:
On le ramaſſe bien & beau:
C'eſt un commencement, prenons-le... Mais qu'en faire?...
S'il pouvoit m'amener ſa mère.....
Et pourquoi non, dit-elle? & la ligne eſt à l'eau.
La Carpe vient, s'accroche... Oh le friand morceau!
Arrivez, vîte, ma commère....
La voici donc. Nous la tenons:
Les jolis petits yeux! les dangereux fripons!...



C. Monnet Del. H. L. Schmitz Sculp.

Tout réussit a la Bergére

Fable XX. Liv. Ier. T. I.

Et quel appât pour le compère!
Un Brochet eſt bien dur s'il n'en eſt pas tenté....
Il me faut un Brochet, le ſort en eſt jeté.
Tout réuſſit à la Bergère.
Voici du moins un Brocheton
Qui croit tenir la Carpe, & tient à l'hameçon.
Regagnez votre maiſonnette,
Et partez, croyez-moi; c'eſt le plus ſage, Annette.
Un Brocheton!... Vraiment c'eſt à peu-près mon fait;
Mais il eſt cependant de taille aſſez commune,
Et je comptois ſur un Brochet....
Partir en ce moment, c'eſt manquer ma fortune...
Oh! je veux la pouſſer, j'en aurai le cœur net.
Cette fois il arrive un avaleur inſigne;
Mais il ne fut pas dupe, il coupa net la ligne.
Le Brochet d'un ſeul coup goba le Brocheton,
Et la Carpe, & le Carpillon,
Et l'hameçon.
Que devient le ſouper d'Annette?
Hélas! n'en parlons plus; on le devine bien;
Mais ſa deviſe eſt *tout ou rien....*
J'en ſuis marri pour la pauvrette.

FABLE XXI.

LE PERROQUET ET LE HIBOU.

Un Perroquet chez des Nonains
De parler ſans penſer avoit fait ſon étude.
Un Chat-huant loin des humains
De penſer ſans parler avoit pris l'habitude.
L'Orateur décloîtré, de retour dans ſes bois,
Rencontra par haſard le Philoſophe hermite;
Et, voulant avec lui faire aſſaut de mérite,
Il perora ſur tout dès la première fois,
Raiſonna même un peu, mais comme un Katakois.
Le ſongeur cependant gardoit un froid ſilence.
Le Perroquet outré lui dit: Maître idiot,
Si tu ne ſais parler, quelle eſt donc ta ſcience?
Le Hibou repartit: & toi, Meſſire ſot,
Si tu ne ſais penſer, quelle eſt ton éloquence?



FABLE XXII.

LE MENDIANT ET LE DOGUE.

Auprès d'un coffre-fort un Dogue en ſentinelle
Étoit ſur ſes vieux ans devenu ſi grondeur,
Qu'on l'accuſoit d'être fidèle
Moins par vertu que par humeur.
Un Mendiant lui dit: pourquoi d'un œil farouche
Ne ceſſes-tu de m'obſerver?
Regarder ce tréſor, eſt-ce te l'enlever?
Pourquoi gronder ſans qu'on y touche?
Le Dogue répondit: pour te faire trembler...
Je gronde par pitié.... J'ai peur de t'étrangler.



FABLE XXIII.

LE CHAT DES INDES.

Miaou, Chat de l'Inde, avoit les yeux si doux,
Étoit si tourmenté d'une petite toux,
Qu'il passoit pour un saint, même chez son espèce;
On ne lui connoissoit ni vice, ni foiblesse;
Ses vertus étoient Charité,
Tempérance & Fidélité
Sur tout: sa conscience étoit si délicate,
Que jamais dans le sac on ne lui prit la patte.
Miaou cependant, comme les autres Chats,
Poursuivoit sans quartier les Souris & les Rats,
Peste maudite, race immonde,
Qu'il mangeoit, disoit-il, pour en purger le monde.
Or un soir, on ne sait par où,
Pour quelque bon dessein, le doucereux Indou
S'étant glissé dans une office,
Y surprit un gros Rat, mangeant un pain d'épice.
Or-çà, je t'y prends donc, dit-il, maître fripon,
Vivant sur le commun; tu m'en feras raison.

Le Rat déconcerté répondit : le ſcrupule,
En lieu pareil, me ſemble & neuf & ridicule :
Nous ſommes ſeuls, crois-moi, ſaiſis l'occaſion;
Mange & pille, & ſois sûr de ma diſcrétion.
Vraiment je ſuis d'avis, reprit la bonne bête,
De faire mon profit de ſon diſcours moral ;
Pour ſe juſtifier, il veut m'induire à mal ;
La propoſition eſt douce & fort honnête !
Pour plaire au friponneau l'on ſera comme lui
Sans honneur & ſans foi, friand du bien d'autrui ;
Au lieu d'être ſon juge, on ſera ſon complice :
De ſa déloyauté faiſons plutôt juſtice.
Il l'étrangle à ces mots, ſe tapit dans un coin,
Et mange ſans ſcrupule ainſi que ſans témoin.
Un Valet vient ; mon Chat ſaiſiſſant ſa victime :
Vous allez voir ici bien du dégât, dit-il,
        Et vous voyez l'auteur du crime :
Il faut en convenir, le drôle étoit ſubtil ;
Mais ma prudence a ſu mettre en défaut la ſienne ;
Je veux payer pour lui, s'il faut qu'il y revienne.
Le Valet ſouriant laiſſe aller Miaou,
Mais le jugea dès-lors un dangereux Matou.

FABLE XXIV.

LE COQ ET L'OISON.

Un Oison tout le jour naſilloit dans la fange:
Voiſin, dit un vieux Coq, ton ramage eſt étrange;
Il a je ne ſais quoi qui tient peut-être au ſol;
Vole aux bois, vas t'inſtruire au chant du Roſſignol.
Bien penſé, fit l'Oiſon à qui l'aîle démange;
Vers un certain taillis il dirige ſon vol.
C'étoit l'heure où de ſon ramage
Le Chantre harmonieux charmoit le voiſinage.
Le Naſard s'abattit dans un étang prochain,
Écouta, comme on croit, de toutes ſes oreilles;
Répéta de ſon mieux, croyant faire merveilles:
Mais au bout de trois jours tourmenté par la faim,
Maigre, défait, mélancolique,
Il regagne enfin ſon bourbier.
Eh bien! lui dit le Coq, comment va la muſique?
As-tu poli ton chant, adouci ton goſier?
Oiſon d'ouvrir le bec ... c'eſt aſſez, tu naſilles;
C'eſt en vain que tu t'égoſilles;

Songe à vivre, crois-moi : barbotte & te nourris;
Car de réformer la Nature,
C'eſt abus d'y penſer; bien des gens y ſont pris;
Mais puiſqu'il faut te dire une vérité dure :
Quiconque en naiſſant naſilla,
Juſqu'à la mort naſillera.



FABLE XXV.

L'HOMME ET L'ANE.

DANS un champ hériſſé de chardons, un Baudet
Ayant fait place nette autour de ſon piquet,
D'un reſte d'appétit reſſentoit les atteintes.
Il attendit long-tems ſans murmures, ſans plaintes,
Que ſon maître daignât alonger ſon lien ;
Mais enfin n'eſpérant plus rien,
Et trop bien convaincu que ce maître l'oublie,
Avec un bruit affreux le malheureux s'écrie ;
Et ſes cris répétés par la voix des échos,
De Baudets réſonnans rempliſſent les coteaux.
L'Homme alors d'accourir : quelle horrible tempête,
Dit-il ! qu'as-tu ? t'égorge-t-on ?
Non ; mais je meurs de faim par faute d'un chardon.
Quoi ! c'eſt pour ce ſujet que tu nous fends la tête ?
Il faut que pour ſi peu l'on n'entende que toi ?
Hélas ! reprit la pauvre bête,
Ce peu n'eſt rien pour vous ; mais il eſt tout pour moi !

FABLE

FABLE XXVI.

LE SINGE A LA COUR.

Le Singe fut admis à la cour du Lion;
En quelle qualité, befoin n'eft de le dire;
En qualité de Singe; il devoit faire rire.
Son talent lui valut l'office de bouffon.
Il avoit ce qu'il faut pour remplir cette place,
Peu d'efprit & beaucoup d'audace.
Seigneur Ours, très-méchant danfeur,
Se préfentant un jour d'affez mauvaife grace,
Gille pour débuter copia Monfeigneur;
D'après nature il rendit fa grimace.
Seigneur Ours à la cour n'avoit aucun emploi,
Que celui d'ennuyer de tems en tems le Roi;
On en rit. Dom Baudet vint faire une harangue
Qui partagea tous les avis.
Tous les fots admiroient, & tous les bons efprits
Maudiffoient l'orateur. Pour exercer fa langue
Gille eut beau champ; du Papelard

Il imita d'abord la ſotte contenance,
Puis ſes éclats de voix & ſon courroux braillard;
Puis d'un ton cas & naſillard
Il prit congé de l'aſſiſtance.
On berna Dom Baudet, & Gille s'applaudit.
Mais une plus grave perſonne,
Le Général de la Couronne,
L'Éléphant, grand guerrier plutôt que bel eſprit,
Uſa d'un terme impropre; & Gille ſans ſcrupule
Gloſa ſur l'Éléphant : chacun rêve à part ſoi;
Le rieur rit tout ſeul. Le Roi lui dit : tais-toi,
Gille; apprends qu'un Héros n'eſt jamais ridicule.



FABLE XXVII.

L'ENFANT ET LE MOINEAU.

FANFAN couroit tout déſolé ;
Son Moineau s'étoit envolé.
Dans le fond d'un ſombre bocage
Il ſuivit ſon ami volage,
Et lui chanta cette chanſon
Qui ſe perdit comme un vain ſon :
Reviens dans ta maiſon déſerte,
Reviens becqueter dans ma main
A tes beſoins toujours ouverte,
Le millet choiſi grain à grain.
Cher Moineau, quitte ces demeures
Où te pourſuit mon amitié ;
Loin de toi je compte les heures ;
Ah ! cède au moins à la pitié !
Ta maiſonnette eſt ſi gentille ;
Veux-tu la quitter pour jamais ?
Moi-même j'en dorai la grille ;
J'en ai fait un petit palais !

Je trouve en ce bois ſolitaire
Ma liberté qui m'eſt plus chère,
J'y veux mourir, reprit l'oiſeau.
L'ami, ton diſcours eſt fort beau,
Mon palais auſſi: quel dommage
Que ce palais ſoit une cage!



FABLE XXVIII.

LA FAUVETTE EN CAGE.

UNE FAUVETTE, à peine au ſortir du berceau,
Fut condamnée à l'eſclavage.
On empriſonne hélas! à la fleur de ſon âge,
On encage le pauvre Oiſeau,
Dont le cœur fut formé pour une autre aventure!
Mainte careſſe & maint bonbon
Lui firent oublier les champs & la verdure.
Elle alloit quelquefois voltiger au ſalon,
Rentroit ſans peine en ſa priſon,
Paſſant ainſi les jours ſans joie & ſans murmure.
Elle ignoroit encor qu'il fût dans la nature
D'autres plaiſirs pour les Oiſeaux;
Qu'en d'autres lieux les agiles Fauvettes
S'ébattoient dans les airs, ou faiſoient leurs retraites
Sous des ombrages verts fréquentés des Moineaux.
Jamais du Roſſignol la voix plaintive & tendre
A ſon tranquille cœur ne s'étoit fait entendre.
Un moment perdit tout. Au retour du printems,

Du côté d'un riant bocage,
Au ſoleil un beau jour on expoſa ſa cage.
Ce ſpectacle inconnu développa ſes ſens;
De Philomèle elle entend les accens;
Elle apperçoit Progné qui ſe donnoit carrière.
L'infortunée alors pouſſe un premier ſoupir;
Elle veut s'envoler & ſe ſent retenir :
Elle comprit enfin qu'elle étoit priſonnière.
Hélas! dit-elle, qu'ai-je vu?
Voilà donc ce que j'ai perdu!
Cruels humains! pour combler ma misère,
Falloit-il m'étaler un ſpectacle ſi beau?
Tyrans, vous vous jouez de ma douleur amère!
Tandis qu'elle ſoupire, elle voit un Moineau
Careſſant ſous l'ombrage une jeune Fauvette.
Ah! c'en eſt trop, s'écria la pauvrette,
De mon deſtin j'ignorois la rigueur;
Et le bonheur d'autrui manquoit à mon malheur!



FABLE XXIX.

LES AGNEAUX ET LES LOUVETEAUX ORPHELINS.

Mère Brebis mourut à la fleur de ſon âge,
Laiſſant deux Agneaux orphelins
Dont les bêlemens enfantins
Attendrirent le voiſinage.
Mais le Berger les prit ſous ſa protection:
De la Brebis, dit-il, la mémoire m'eſt chère;
Pauvres infortunés, je ſerai votre père!
Votre mère vous laiſſe, & j'en ſuis caution,
Un légitime bien, le prix de ſes ſervices;
Et ce qui vaut mieux, mes amis,
Avec le lait ſans doute elle vous a tranſmis
Ses bonnes qualités, ſans mêlange de vices.



AU FOND d'un bois deux Louveteaux,
Grace aux rapines de leur mère,
Nourris de la chair des Agneaux,
Avoient eu quelques jours un ſort aſſez proſpère.
Mais ce bonheur fut paſſager ;
La cruelle expira ſous les coups d'un Berger.
On prétend qu'une Tourterelle,
Voiſine du repaire affreux
De ces coupables malheureux,
En apprenant cette nouvelle,
Parut céder encore à la compaſſion,
Et fit en ſoupirant cette réflexion :
Votre mère pour vous a commis bien des crimes ;
Elle vous engraiſſoit du ſang de ſes victimes,
La malheureuſe ! ... Elle n'eſt plus,
Et vous laiſſe en mourant un funeſte héritage ! ...
Taiſez-vous, orphelins ! ... Vos cris ſont ſuperflus,
Et des Bergers vengeurs ils réveillent la rage !



FABLE XXX.

LE CHÊNE ET LE TILLEUL.

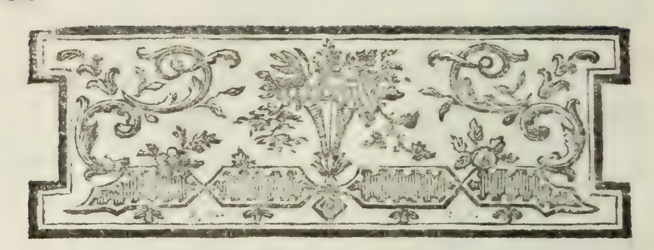
Le Tilleul un jour dit au Chêne:
Que tu croîs lentement! tu quittes terre à peine,
Et mon front se perd dans les Cieux;
Qui croiroit qu'un seul jour nous vit naître tous deux?
Seul confident d'un doux mystère,
Sous mon favorable contour,
Je dérobe aux rayons du jour
La tendre & timide Bergère,
Que sans mon ombre solitaire,
Son Berger poursuivoit en vain......
Le rendez-vous du lendemain
Est sous mon ombre salutaire.
Sur mon écorce enfin la tremblante Glycère,
Traçant deux chiffres amoureux,
M'a chargé du beau soin d'éterniser ses feux.......
Zéphyre avec molesse agitant mon feuillage,
Vient mêler son murmure aux voix de mille Oiseaux
Qui bravent dans mon sein le soleil & l'orage.

Il n'eſt aucun de mes rameaux
Où les amours de ce bocage
N'ayent reçu mille fois un vif & pur hommage....
Ma tête brille au loin; ce n'eſt que par mon nom
Qu'on déſigne mon voiſinage.
Je pourrois bien avec raiſon
Peut-être en dire davantage;
Mais je n'aimai jamais à me glorifier:
Sur l'inégalité que la nature ſage
En répandant ſes dons mit dans notre partage,
Je me garderai d'appuyer.

Tandis que le Tilleul vantoit ſon indulgence,
Le Chêne croiſſoit en ſilence.
Il pouſſoit inſenſiblement
Mainte racine profonde
Qui s'étendant à la ronde,
Dans ſes fibres largement
Pompoient la sève vagabonde,
Enfin ces grands rameaux obſcurcirent les airs.
Le Tilleul cependant, après quelques hivers,
Commençoit à courber la tête;
Le Tilleul n'étoit déjà plus,

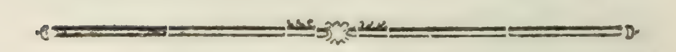
Et le Chêne bravoit l'effort de la tempête;
Sous ſon feuillage alors par cent jeux ingénus
Les innocens Bergers vont célébrer leur fête.
C'eſt peu de réſiſter aux vents:
Il réſiſte à la faulx du tems,
Et le vieillard glacé montre avec allégreſſe
Aux gages fortunés de ſes feux expirans,
Le témoin reſpecté des ans
Qui vit éclore ſa tendreſſe;
En pleurant ſous ſon ombre il bénit ſes enfans.
Les jeunes cœurs, ſous cet ombrage,
Se promettent qu'un jour à leur poſterité
Ils tiendront à leur tour un ſemblable langage;
Par un tendre coup d'œil l'augure eſt accepté!
Le trépas, du Tilleul emporta la mémoire;
Le Chêne révéré vit encor dans l'hiſtoire.

Fin du premier Livre.



FABLES.

LIVRE II.



PROLOGUE.

ECOUTE-MOI, Dieu de la terre:
Quand tu voudras punir, imite Jupiter:
Avant de lancer le tonnerre,
Fais-le gronder long-temps, fais précéder l'éclair;
Et n'écoute jamais la voix de la vengeance
Qu'aux momens où tu peux consulter la clémence.
Si la colère est dans ton cœur,
Que ton bras dépose la foudre:
Tremble qu'un instant de fureur
Ne condamne celui que la loi peut absoudre,

Ou dans le malheur de punir
N'expoſe la juſtice à trouver du plaiſir.

Muſe, pour illuſtrer un précepte ſi ſage,
D'un ſage de la Grèce empruntons le langage.



FABLE I.

MOT DE SOCRATE.

LE moins fou des humains, au jugement des Dieux,
Le bon Socrate furieux
Perdit la tête un jour, comme un homme ordinaire;
Pour frapper son esclave il leva le bâton!
Mais retenu par son démon:
« Rends grace aux Dieux, dit-il, que je sois en colère. »



FABLE II.

LE LION MALADE.

Le Roi des Animaux, d'une épine bleſſé,
Par ſes rugiſſemens effrayoit la nature.
A retirer le dard dont il étoit percé,
Après de vains efforts, il avoit renoncé.
Les Animaux en vain tentèrent cette cure;
Tous envenimoient la bleſſure
Au lieu de la guérir. Attendri par ſes cris,
De l'antre du giſant l'Homme éloigna la Parque;
En joignant à ſes doigts le ſecours des outils,
Il arracha l'épine, & guérit le Monarque.
Je vois, dit le Lion, qu'il faut me réſigner
A te céder enfin l'empire de la terre:
Celui-là ſeul, ſans doute, eſt digne de régner,
Qui veut faire le bien & ſait l'art de le faire.



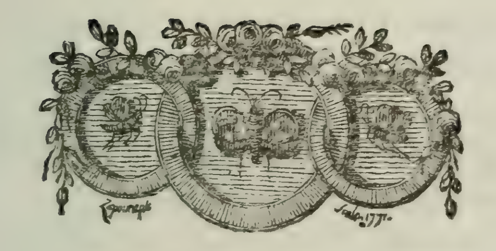
FABLE III.

LE CHIEN ET LE RENARD.

Pour le désespoir des Abeilles,
A côté d'une ruche un Guêpier s'établit;
Plus d'une ouvrière périt,
Sans jouir du fruit de ses veilles:
Tout le reste en prison maudissoit les destins
De leur avoir donné de si mauvais voisins.
Cependant un Renard qui faisoit abstinence
(Moins par dévotion que par nécessité)
Dans sa souterraine cité,
Vint une belle nuit assiéger cette engeance.
Tandis que dans la terre il fouroit son museau,
Un Chien qui le guettoit mit la dent sur sa peau.
Ah! méchant tu mourras! O pudeur! ô justice!
S'écria l'hypocrite! ô ciel, sois-moi propice!
Hélas! à ce qu'on fait on ne connoît plus rien;
Moi méchant, quand je fais du bien,
Quand je rends service à son maître!
Service? Soit, cela peut être;

Mais

Mais meurs toujours, reprit le Chien.
Ce beau diſcours n'eſt qu'une embûche;
Tu détruis le Guêpier, tu détruirois la Ruche.



FABLE IV.

LE LOUP ET LE DOGUE.

Un Loup rempliſſoit l'air de ſes cris douloureux:
De tous côtés je ſuis bien malheureux!
Qu'eſt devenu ce tems où d'immenſes armées,
Par le glaive & la faim ſans ceſſe conſumées,
Nous fourniſſoient des repas ſomptueux?
Pour le malheur de tous tant que nous ſommes,
Une paix générale a réuni les hommes!.....
Pas le moindre cadavre!... Helas! je flaire en vain....
Tout vit dans la nature!... Il faut mourir de faim!
Car où porter mes pas? Pour comble de diſgrace,
Tous les troupeaux ſont protégés
Par des Chiens vigilans, des Chiens de forte race,
Par qui j'ai vu cent fois mes pareils égorgés.....
Comme il diſoit ces mots, un Dogue épouvantable
Qui l'entend, fond ſur lui, de rage étincellant:
Meurs, lui dit-il, en l'étranglant;
Et meurent comme toi, brigand impitoyable,



C. Monnet inv. del. — Aug. de St Aubin sc. 1773

Et meurent comme toi, brigand impitoyable,
Tous ceux qui comme toi meurtriers dans le Cœur,
Dans le bonheur public ont trouvé leur malheur

Tous ceux qui, comme toi, meurtriers dans le cœur,
Dans le bonheur public ont trouvé leur malheur!



FABLE V.

L'ARAIGNÉE ET LE VER A SOIE.

Quoi ! toujours un maudit balai
Emportera tout mon ouvrage !
Et jamais je n'acheverai....
Ah! cette fois je perds courage !
Imbécilles humains, mais vous n'y ſongez pas :
De la rivale de Pallas,
Barbares, vous briſez la trame inimitable ;
Et d'un vermiſſeau miſérable
Vous admirez le fil mille fois plus groſſier !
Pour encourager l'ouvrier,
Vous vous chargez de ſa dépenſe ;
Vous le logez chez vous avec magnificence !...
C'étoit ainſi qu'Araigne exhaloit ſon courroux.
Vermiſſeau, ſon voiſin, lui dit d'un ton plus doux :
Dame Arachné, pourquoi vous échauffer la bile ?
Eh ! de grace modérez-vous....
Oui, de par tous les Dieux, vous êtes fort habile ;
Votre ouvrage eſt fort beau.... Mais il eſt inutile.

FABLE VI.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

LE PAON de ſon plumage étalant les rubis,
Fixoit par leur éclat les regards éblouis.
On admiroit encor ſa ſuperbe attitude.
A quatre pas de là
Le Roſſignol chanta ;
La cour du Paon ſe change en ſolitude.



FABLE VII.

LE VOLCAN.

Un Voyageur alloit franchir une montagne
Dont le ſommet de neige & de glaçons couvert,
Avec un bruit affreux tout-à-coup entr'ouvert,
D'un torrent de bitume inonda la campagne ;
Le ſalpêtre en fumée, en flammes s'exhalant,
Rempliſſoit l'air au loin d'une odeur empeſtée.
Le Voyageur pâle & tremblant,
Fuyant avec horreur cette plage infectée :
Qui l'eût cru, diſoit-il, en détournant les yeux,
Que tant de glace eût couvert tant de feux!



FABLE VIII.

LE CERF-VOLANT.

UN HABITANT de l'air planant au haut des nues,
D'une foule nombreuſe attiroit les regards :
On ne diſtinguoit rien. On fait de toutes parts
Cent conjectures ſuperflues.
C'eſt un Cigne, dit l'un ; entendez-vous ſon chant ?
Un autre : c'eſt un Aigle....
C'étoit un Cerf-volant,
Qui porté juſqu'aux cieux ſur les aîles du vent,
A l'aide d'une main qui lui ſervoit de règle,
Serpentoit dans les airs, comme un Être vivant.
Or on ſait ce que c'eſt que cet oiſeau-machine,
Qui ſans activité ſi promptement chemine.
S'il eſt fort élevé, l'on s'y trompe ſouvent;
Mais ſous ſon propre poids tôt ou tard il ſuccombe;
La corde vient à rompre, ou le vent baiſſe... il tombe.



FABLE IX.

L'ORANGER.

Dans une ferre, à force de culture,
Un Oranger produifit quelques fleurs.
On l'expofe au grand jour, on vante les odeurs
Du favori de la nature,
On vante de fes fruits l'excellence future.
Cependant chaque jour moiffonnoit fes honneurs;
Il perdit fa parure; & le digne falaire
De tant de foins! .... fut une Orange amère.

Monfieur le Comte, à l'âge de cinq ans,
Paffoit pour un petit prodige:
Monfieur fon père avec grand foin rédige
Ses faits & dits, & les redit aux gens.
Mais l'âge avance, adieu la petite merveille;
Dans tout ce qu'il a dit l'on cherche en vain du fens:
Et l'on fe demande à l'oreille
Comment un fi joli marmot
Eft devenu fi vîte un fi grand fot?

FABLE X.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

CHANTE, chante, ma belle amie,
Étourdis-toi ; voltige avec légéreté ;
Profite bien de ton Été,
Et vîte hâte-toi de jouir de la vie ;
L'Hiver approche...... Ainsi parloit un jour
La Fourmi thésauriseuse
A la Cigale, à son gré trop joyeuse ;
Avez-vous dit, radoteuse m'amour,
Lui repliqua la chanteuse ?
L'Hiver approche ! Hé bien, nous mourrons toutes deux :
Vos greniers seront pleins, & les miens seront vides ;
Or donc, en maudissant les Dieux,
Vous quitterez bientôt vos épargnes sordides......
Moi, je veux en chantant aller voir mes ayeux.
Aussi je n'ai jamais retenu qu'un adage :
Amasser est d'un fol, & jouir est d'un sage.



FABLE XI.

LE CHEVAL ET L'ANE.

En flairant ſa botte de foin,
Un Cheval henniſſoit, pour avoir l'ordinaire.
Dans la même écurie un Ane, dans un coin,
Sur ſa paille ſe mit à braire.
Le bel écho! dit le Courſier;
Je voudrois bien ſçavoir pourquoi ce maraut braille.
Maître Baudet, pourquoi t'égoſiller?
Que te faut-il? n'as-tu pas de la paille?
Le Rouſſin repartit: chacun ſent ſon beſoin;
Tu voudrois de l'avoine, & moi je veux du foin.



FABLE XII.

LES DEUX LIÈVRES.

DANS un bois, à couvert ſous des branches épaiſſes,
Deux Lièvres à qui mieux ſe contoient leurs proueſſes :
L'un commence : Un beau ſoir, j'étois bien éveillé,
Je ne ſais trop pourquoi ; grace au ciel, en ſon gîte
Lièvre auſſi bien que moi n'a jamais ſommeillé.
Je vois roder Briffaut, je m'atterre au plus vîte.
Le galant écartoit avec ſon long muſeau
Le branchage touffu qui protégeoit ma peau ;
Je ne bougeois non plus qu'un terme.
Il faiſoit les yeux doux, le traître ! tout à coup
Je me jette ſur lui ; puis tout net par ſon cou
Je vous étrangle mon Chien ferme....
Nous étions tête à tête, & comme on ſait aſſez,
Pour garder un ſecret vive les trépaſſés.
On ignore l'auteur de ce coup téméraire ;
On ne m'a point inquiété.
L'aventure, dit l'autre, eſt aſſez ordinaire ;

Celle qui m'arriva ſur la fin de l'Été,
Eſt plus rare, ſans vanité.
Je fourageois à l'ordinaire
Dans la plaine voiſine avec ſécurité :
Je me vois attaqué par une meute entière :
L'avantage du nombre étoit de ſon côté ;
Il fallut bien ruſer pour me tirer d'affaire.
Pour tâcher de la déſunir,
Je fuis, & tous mes Chiens après moi de courir
Plus ou moins lentement : des baſſets en arrière
En criaillant battoient, rebattoient les guérêts ;
Deux ou trois Lévriers me conduiſoient de vue.
Je tourne contre un d'eux qui me ſerroit de près ;
Il ne peut ſoutenir mon attaque imprévue,
Il rebrouſſe chemin ; un autre en fait autant,
Ainſi de ſuite ; en un inſtant
Au quartier général ils portent le déſordre ;
Tous les Chiens éperdus n'écoutèrent plus d'ordre :
Gens & Chiens ſe croyant ſuivis de cent Lions,
Regagnent le logis comme autant de Moutons.
En chemin de crier main forte ;
Arrivés, derrière eux de refermer la porte.
Le Héros commençoit un ſiége régulier ;

Il donnoit un aſſaut ; on demandoit quartier ;
Une feuille en tombant démonta ſon courage,
Et ſauva le château tout au moins du pillage.
Nos braves confondus
Se jettent ventre à terre :
Jupiter, dirent-ils, détourne ton tonnerre !
Pardon, ô Jupiter, nous ne mentirons plus.



FABLE XIII.

LE FRÊLON ET L'ABEILLE.

LE FRÊLON disoit à l'Abeille :
De ton art si vanté quelle est donc la merveille ?
Ton miel est assez doux, il en faut convenir ;
Mais c'est le suc des fleurs dont tu sais t'enrichir.
L'Abeille répondit : dans la prairie humide
De l'Aurore avec moi tu viens pomper les pleurs,
Et cependant des mêmes fleurs
Tu n'as jamais tiré que du miel insipide.



FABLE XIV.

LA MORT AUX RATS.

LA MORT de Raminagrobis
Laiſſoit après dix ans reſpirer les Souris.
Les Souris & les Rats conduits par Rongemaille,
Erroient en liberté trouvant par-tout Ripaille.
Ils pullulèrent à foiſon;
Ratons & Souriceaux trotoient dans la maiſon.
Pour extirper cette vermine,
Le Maître du logis eut recours au poiſon.
Il leur ſert en un coin un grand plat de farine
A l'arſenic. Ces gens en voyant cette proie,
Se livroient ſans ſoupçon aux tranſports de leur joie.
Enfans, dit un vieux Rat, ſoyons plus circonſpects;
Les dons d'un ennemi me ſont toujours ſuſpects;
Votre allégreſſe ici trop vîte ſe déploie:
Ce que ne put la force en dix ans de combats,
La ruſe en un jour perdit Troie.
Sans doute le Neſtor des Rats
En rongeant l'Odyſſée apprit ce trait d'hiſtoire.

Mais il eut beau prêcher, nul ne le voulut croire;
Même il fut bafoué de tout ſon auditoire.
Radoteur, diſoit-on..... Quoi! vous ne pouvez pas
Comprendre tout d'un coup quel eſt cet artifice!
Barbe griſe & bon ſens ſont brouillés quelquefois.
On veut par ce butin retarder nos exploits;
L'ennemi nous redoute; il fait ce ſacrifice
Pour ſauver, s'il ſe peut, ſon fromage & ſon lard;
Voilà toute la ruſe & toute la malice.
Or ſus à ſes dépens déjeûnons ſans retard;
Puis nous irons après, ſuivant notre caprice,
Dîner à la cuiſine & ſouper à l'office.
A ces mots à l'envi l'on avale la mort:
On reconnoît enfin ſon tort;
Mais c'eſt en expirant dans un cruel ſupplice.



FABLE

FABLE XV.

L'ÉLÉPHANT ET LE LEVRAUT.

QU'AI-JE FAIT à Jupin avant que d'être né?
D'ennemis en naiſſant je ſuis environné.
Jeté dans l'Univers ſans armes, ſans défenſe,
A la merci de tous je ſuis abandonné....
Qu'on eſt malheureux quand on penſe!
Tandis que l'Éléphant armé juſques aux dents,
Et de ſa ſeule maſſe épouvantant les gens,
Mange, boit, dort en aſſurance,
Je vis hélas! ainſi qu'il plaît aux Dieux:
Toujours l'oreille au guet, jamais fermer les yeux;
A tout moment nouvelle tranſe.
C'eſt ainſi qu'un Levraut déploroit ſes malheurs,
Quand un cor réſonna dans la forêt voiſine.
Il détale au plus vîte. Éloigné des Chaſſeurs,
D'un œil jaloux il examine
Un Éléphant
Contre un cèdre appuyé dormant paiſiblement.

Mais voilà que l'appui ſous la maſſe ſuccombe:
L'arbre à demi coupé ſe rompt, l'Éléphant tombe.
Entouré tout-à-coup des perfides Veneurs,
Le Géant ſe réveille étonné de ſa chûte,
Pouſſe un profond ſoupir & ſe rend aux vainqueurs.
Témoin de l'énorme culbute,
Notre Levraut pour lors remercia les Dieux
De l'avoir fait petit, agile & ſoupçonneux.



FABLE XVI.

MINERVE ET LE HIBOU.

Songe-creux le Hibou, dans ſon triſte réduit,
Aux gazouillis moqueurs des oiſeaux de lumière
Déroboit ſa figure & ſa voix de Mégère.
Le ſoleil, diſoit-il, me chaſſe avec la nuit!
O Minerve! faut-il hélas! que ton Miniſtre
Paſſe dans l'Univers pour un oiſeau ſiniſtre?
On me révère encor, cependant on me fuit!
Sans mérite qu'un vain ramage,
Le chétif Roſſignol eſt le Dieu des forêts;
De l'imbécille Paon admirant le plumage,
Les Rois de ſon aſpect ne ſe laſſent jamais:
Et moi, qui de penſer fais le métier ſublime,
On me fuit, on me hait preſque autant qu'on m'eſtime!
Au dire de chacun je ſuis un malotru.
O que le monde eſt ſot! que je hais le vulgaire!
Minerve à ce diſcours répondit en colère:
Si le monde eſt ſi ſot, de quoi t'affliges-tu?

FABLE XVII.

LE VOYAGEUR ET LE COLIBRI.

Un Voyageur dormant au pied d'un cocotier,
Réveillé tout-à-coup par un bruit ſingulier,
Ouvroit les yeux, prêtoit l'oreille,
Songeant d'où peut venir ce bruit qui l'émerveille.
Colibri le Pygmée, auteur de ce fracas,
Lui dit: n'eſt-il pas vrai que ma préſence étonne;
Que ce n'eſt pas pour rien que l'air au loin réſonne?
Qu'en ſais-je? Je t'entends; mais je ne te vois pas,
Reprend le Voyageur, qui dans le moment même
L'apperçoit près de lui: quoi! chétif moucheron,
C'eſt toi, s'écria-t-il, qui fais ce carrillon!
Reviens, dit l'oiſillon, de ta ſurpriſe extrême:
Tu vois chez les humains que c'eſt le plus petit
Qui fait ſouvent le plus de bruit;
Hé bien, chez les oiſeaux il en eſt tout de même.



FABLE XVIII.

LA TORTUE ET LES CANARDS.

Une Tortue étoit, qui se plaignoit aux Dieux:
Quelle nécessité de traîner en tous lieux
Mes Lares & mon toit, quand je rampe à grand'peine?
C'est hasard si dans ma semaine,
Autour du petit bois qui borne ma prison,
J'achève en haletant mon ennuyeuse ronde.
Ce qui se passe, hélas! dans le reste du monde,
Je l'ignore; & peut-être ailleurs ignore-t-on
Si Jupiter fit des Tortues.
Tandis qu'en un clin d'œil s'élevant jusqu'aux nues,
Tant d'oiseaux parcourant les vastes champs des airs,
Pénètrent au-delà des mers,
Portent leur renommée aux terres inconnues,
Et de leur existence emplissent l'Univers!
O toi qui fis les Canards & les Grues,
Es-tu le Père des Tortues?
Au moment que l'Infante assourdit les échos,
Elle voit maint Canard faisant la culebute

Du haut des airs au fond des flots;
A cent traits meurtriers les pélerins en bute,
De leur ſang rougiſſoient les eaux.
Quelle chûte ! ... O Jupin ! ces machines mortelles,
S'écria la recluſe, ont deſſillé mes yeux;
Se donner en ſpectacle eſt par trop périlleux;
Conſerve-moi mon toit, je me paſſerai d'aîles.
Tout tremblant, à ces mots, le pauvre beſtion
Retire tête & pieds au fond de ſa maiſon.



FABLE XIX.

LA BREBIS ET L'AGNEAU.

Un Loup mourut. Les Moutons en liesse
Remplissoient l'air de leurs cris d'allégresse.
Une Brebis rêvant seule à l'écart,
A ces transports ne prenoit nulle part:
Quoi! lui dit un Agneau, dans la publique joie,
Bonne mère, au chagrin vous paroissez en proie!
N'entendez-vous pas qu'il est mort?....
Il est mort l'ennemi!... l'ignorez-vous encor?....
Eh! non, mon fils, répondit-elle;
Mais c'est aux Bergers seuls qu'importe la nouvelle.



FABLE XX.

LE CHEVAL, LE BŒUF, LE MOUTON ET L'ANE.

QUATRE animaux divers & d'inſtinct & de nom,
Dom Courſier, à l'humeur altière,
Robin Mouton, le débonnaire,
Tête-froide le Bœuf & Maître Aliboron,
Mourant de faim parmi les joncs d'un marécage,
Convoitoient un gras pâturage
Qu'en vain ils côtoyoient de près,
Et dont Martin Bâton leur défendoit l'accès.
Tous quatre dévoroient des yeux l'herbe fleurie;
Mais Martin d'en goûter faiſoit paſſer l'envie.
Robin, tremblant comme un Mouton,
En ſongeant au danger oublioit la diſette;
Dom Courſier, pour ſes faits prôné dans la gazette,
Perdoit tout ſon courage à l'aſpect du bâton.
Le Bœuf après mûre réflexion,
Abandonnoit ſes projets de conquête.
Tandis qu'ils ruminoient, l'intrépide Griſon,



C. Monnet Del. H. L. Schmitz Sculp.

Voilà comme l'on fait fortune!

Fable XX. Liv. II. T. I.

Sans tant travailler de la tête,
Du gardien redoutable affronta le courroux;
On a beau le frapper, on ne peut s'en défaire;
Le ladre, ſans pudeur, avance ſous les coups;
D'un ſaut victorieux il franchit la barrière;
Et le voilà dans l'herbe enfin juſqu'aux genoux,
Se vautrant, gambadant & broutant, ſans rancune.
Ses diſcrets compagnons le pourſuivoient en vain
De leurs regards jaloux: Amis, dit le Rouſſin,
Voilà comme l'on fait fortune.

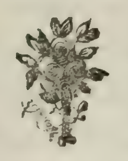


FABLE XXI.

LE LIERRE ET LE ROSEAU.

Le Lierre enorgueilli de l'appui de l'Ormeau,
Inſultoit un jour au Roſeau :
Frêle jouet de la tempête,
Arbuſte vain, dit-il, plutôt que d'implorer
Le ſecours des puiſſans, je te vois t'atterrer
Devant les Aquilons ; ſans te courber la tête
Zéphyre ne peut reſpirer.
J'approuve ta délicateſſe ;
Sans doute la fierté ſied bien à la foibleſſe.
Mais d'avoir ſu ramper je ne me repens pas.
Que les vents déſormais redoublent leurs vacarmes,
Je vis tranquille & ſans alarmes ;
Bien sûr de mon appui, je m'endors dans ſes bras.
Et moi j'aime encor mieux céder à la tempête,
Dit le Roſeau ; que ſert de réſiſter au vent
C'eſt un fléau qui paſſe, & bien fort qui l'arrête :
Mais le calme renaît ; alors le plus ſouvent
Dans les airs à mon gré je balance ma tête ;

C'eſt un plaiſir au moins qu'un Lierre a rarement:
Peut-il, ſans ſon Ormeau, faire un ſeul mouvement?
C'eſt un méchant parti que de faire dépendre
Son deſtin du deſtin d'autrui;
Tel qui te protége aujourd'hui
Demain ne pourra ſe défendre;
Et juſqu'ici les vents ont plus briſé d'Ormeaux
Qu'ils n'ont arraché de Roſeaux,
Sans compter ceux que la hache cruelle....
Comme il diſoit ces mots, un fatal Bûcheron
Prononçoit à l'Ormeau ſa ſentence mortelle;
Le Lierre y fut compris; malgré mainte oraiſon
Tendant à démontrer que c'eſt une injuſtice,
Qu'il n'a pas mérité l'honneur de ce ſupplice,
On vous le traite en grand Seigneur;
Le Protégé périt avec le Protecteur.



FABLE XXII.

LE LOUP PÉNITENT.

Un Loup qui fut dans ſon printems
Le fléau des troupeaux, la terreur des Bergères,
Accablé ſous le poids des ans,
Mouroit de faim, pour comble de misères.
Preſſé par le beſoin, le déſolé glouton
Aborde en ſanglotant un Berger du Canton.
Faiſons la paix, dit-il; prêt à quitter la vie,
J'ai ſongé mûrement à ma converſion.
Dans l'âge hélas! de la folie,
De tes jolis Moutons j'ai paſſé mon envie.
Sans vouloir m'excuſer ſur mon intention,
J'ai déſolé ta bergerie :
Mais je vais la défendre envers & contre tous;
Je vais hurler contre les Loups.
Je ſerois bien tenté d'aller me faire hermite;
Mais dans la ſolitude on n'eſt utile à rien;
Pour réparer le mal, il faut faire du bien.

Le Berger reprit : hypocrite !
Tu vécus en Loup ſi long-tems,
Et tu te fais Berger quand tu n'as plus de dents !...
Meurs en Loup ; voilà ton ſalaire,
Dit-il, en l'aſſommant ; le retour des méchans
N'eſt qu'impuiſſance de mal faire.



FABLE XXIII.

LES CHARLATANS.

Un noir pédant, dans ſa chaire incruſté,
S'enrouoit avec dignité :
Mes enfans, diſoit-il, chez moi, quand on s'applique,
On apprend tout, Dialectique,
Et Métaphyſique, & Phyſique ;
Sur-tout de bons traités de morale angélique,
Théorique & pratique,
Pour tous les maux de l'ame infaillible topique....
Chez moi ſeul on s'éclaire & l'on ſe forme au bien ;
Je ſuis modeſte & véridique ;
Seul je ſais tout, vous dis-je, & mes Confrères rien.

De ſon côté, dans la place publique,
Sur ſes treteaux un brillant Empirique
Crioit à haute voix : Approchez, pulmonique,
Paralytique, étique, aſthmatique, hydropique ;
Qui que tu ſois, guéris ou crève pour ſix blancs :
D'un pot d'orviétan décharge ma boutique ;
Pour tous les maux du corps c'eſt un remède unique...

Je vous donne un avis, mais gratis, mes enfans:
Défiez-vous des Charlatans,
Gens qui parlent ſans fin d'utilité publique,
Et dont l'art eſt celui de vivre à vos dépens.

Ma Fable, je le ſens, deviendroit un gros livre,
Si j'y rêvois un peu; mais je n'ai pas le tems.
Que de parleurs publics, d'ailleurs fort braves gens,
Dont on ſait bien qu'au fond, malgré les beaux ſemblants,
La deviſe eſt: *Tromper pour vivre.*



FABLE XXIV.

LA SCIENCE.

LA SERRURE s'applaudiſſoit
Des ſervices qu'elle rendoit :
On ne dormiroit point ſans elle & ſes pareilles.
La Clef lui dit : Je ſuis l'agent,
Tout l'honneur me revient ; tu n'es que l'inſtrument
Par qui j'opère ces merveilles.
Y ſonges-tu ? La gloire eſt toute à moi,
Reprend la Main qui tient cette dernière ;
Tâche un peu d'opérer par toi,
Pauvre Clef, tu ſeras moins fière.
Le poſſeſſeur de tous ces inſtrumens,
L'Homme leur dit : Pourquoi cette querelle ?
Moi ſeul, au gré de ma cervelle,
Je ſuis l'auteur de tous vos mouvemens.
Eh ! qui te fait mouvoir toi-même,
Dit une voix ? ... L'Homme reſta muet.
Ce n'eſt pas là le ſeul problême,
Qui depuis ait de l'Homme abaiſſé le caquet.

FABLE XXV.

LES TAUPES.

Un peuple entier de ſolitaires,
Sous de ſpacieux ſouterrains
Qu'ils ſe creusèrent de leurs mains,
A ſu ſe dérober aux communes misères.
Ils vont creuſant, creuſant leurs habitations;
Toujours l'oreille au guet, intrigués ſans affaire,
Ils font de leur conduite un ténébreux myſtère.
Ces hermites obſcurs vivent d'extorſions.
Grugeant, ronflant ſans trouble, ils ſont tout ronds de graiſſe.
Aux appétits groſſiers d'une fémelle épaiſſe
Livrant leur embonpoint, ces caffards ſucculens
Coulent ainſi leurs jours au ſein de la moleſſe.
Pour former leur ſemblable ils ont de grands talens
Qu'ils exercent ſans ceſſe, à ce que dit l'hiſtoire:
Buffon eſt mon garant, ainſi l'on peut m'en croire.
D'une énigme ſi claire on devine le mot:
Les Taupes, c'eſt le nom de ce peuple fallot.

FABLE XXVI.

LE CADI ET L'ARABE.

Certain Arabe aimoit ſon Chien comme lui-même;
Ce Chien réuniſſoit dans un degré ſuprême
Toutes les qualités qui font les vrais amis;
Dons précieux, que chez les hommes
On a peine à trouver dans le ſiècle où nous ſommes.
Hardi dans les dangers, doux & tendre au logis,
Fidèle, vigilant, généreux, ſecourable,
De ſon cher Maître inſéparable,
De lui ſauver le jour il eut deux fois l'honneur.
Il mourut, & ſon Maître en fut inconſolable.
Pour ſatisfaire ſa douleur,
Il le fit enterrer avec cérémonie
Dans ſon jardin, ſous un berceau,
Et grava de ſa main ces mots ſur ſon tombeau:
Cy gît à qui je dois la vie.
Le ſoir à ſes Amis il donne un grand feſtin;
Pour rendre du défunt la mémoire célèbre,
Il leur fait en pleurant ſon oraiſon funèbre.

Le Cadi, dès le lendemain,
Du détail de la fête eut la tête remplie :
Le profane a ſuivi toute la Liturgie
(Diſoient les Délateurs) que preſcrit l'Alcoran
Aux obsèques d'un Muſulman.
Le ſcrupuleux Cadi de colère étincelle ;
Il mande le Coupable : Ah ! dit-il, infidèle !
Juſqu'à ce crime infâme as-tu pu t'avilir ?
Eſt-il vrai qu'à ton Chien tu rends le culte impie,
Qu'au Chien des Sept Dormans, à l'Ane d'Ozaïr
Rend depuis trop long-tems une Secte ennemie ?
Sans ſe déconcerter l'Arabe répondit :
L'hiſtoire de mon Chien ſeroit de longue haleine,
Seigneur ; mais un ſeul trait, qu'on ne vous a pas dit,
De vous être conté peut-être vaut la peine.
En mourant le défunt a fait un teſtament
Dont voici la première clauſe :
(Et je vais la remplir, Seigneur, dans le moment)
En faveur du Cadi le Teſtateur diſpoſe
De mille aſpres... Combien ?.. Ai-je bien entendu,
S'écria le Cadi... De mille aſpres, dis-tu ?
O Dieu ! punis la calomnie !
Comme les gens de bien ſont en bute à l'envie !

Je t'avois cru coupable, hélas! j'ouvre les yeux...
Il a donc fait ce legs pieux!
Viens, puiſque Mahomet tout exprès nous raſſemble,
Au Ciel pour le défunt offrons nos vœux enſemble.



FABLE XXVII.

LE CERF ET LA FLÈCHE.

COUCHÉ près de son arc, au milieu des forêts,
Un Sauvage dormoit à l'ombre,
Parmi des victimes sans nombre
Qu'au lever de l'Aurore il perça de ses traits.
Un Cerf appercevant cette sanglante image,
Fut saisi d'épouvante & recula d'horreur ;
Mais ayant vu sur l'herbe étendu le Chasseur,
Il osa s'avancer jusqu'au champ de carnage :
Quoi ! lui dit une flèche, encor teinte de sang,
Malheureux, peux-tu bien affronter ma présence ?
Oses-tu m'approcher avec tant d'assurance,
Moi, qui peux te percer le flanc ?
Le Cerf lui répondit : Vil instrument des crimes,
Je sais trop que par toi l'homme atteint ses victimes ;
Dans les mains des brigands ton pouvoir est affreux ;
Mais quand le méchant dort... tu n'es pas dangereux.



FABLE XXVIII.

LA PIPÉE.

DE tout tems le Hibou, misantrope cruel,
De la gent volatile est l'ennemi mortel.
Horreur de la nature entière,
Il fuit de l'œil du jour l'importune lumière.
Confiné dans son trou, seulement vers le soir,
Quand la Nuit sur la terre étend son crêpe noir,
Il pousse un cri, signal de son horrible joie;
Vers les sombres forêts enfin il prend l'essor,
Choisissant pour veiller le moment où tout dort.
Sa cruauté dans l'ombre à loisir se déploie....
Pauvres petits oiseaux, que je plains votre sort!
Plus d'un Orphée hélas! du barbare est la proie,
Et passe en un moment du sommeil à la mort.
Mais à peine l'Aurore écarte les ténèbres,
En poussant des clameurs funèbres,
Il regagne le creux d'un pin vieux & pourri.
Aussi, durant le jour, par son lugubre cri
S'il vient à se trahir, sur les branches prochaines

Tous les chantres aîlés viennent fondre à grand bruit ;
D'un gazouillis confus la forêt retentit,
L'arbre eſt le rendez-vous de mille & mille haines.
L'Oiſeleur s'apperçut de leur acharnement,
Et même en profita. Dans l'ombre du feuillage
Il ſe pratique un logement,
Hériſſe de gluaux le branchage attenant ;
Puis le traître imita la voix rauque & ſauvage
De l'ennemi ; dans le moment
Tout le peuple de l'air d'accourir à ſa perte ;
De victimes bientôt la cabane eſt couverte.
L'Hirondelle, aviſée entre tous les oiſeaux,
Du haut des airs un jour entendit ce tapage.
Que faites-vous, dit-elle ? Ah ! quittez ce bocage,
Et croyez-moi ; ces cris me ſemblent des appeaux,
Ces bâtons menacent ruine.
Qu'opérez-vous par des clameurs ?
L'ennemi, quel qu'il ſoit, ſe rit de vos fureurs :
Vous ne le voyez pas, lui ſeul vous examine ;
Il a tout l'avantage.... On jaſoit au plus dru
Et l'on n'écoutoit rien, tant qu'enfin dans la glu
L'on s'empêtre les pieds, les aîles ; l'on s'écrie,
Mais en vain ; maint gluau tombe au premier effort ;

L'Homme paroît ; l'on perd la liberté, la vie :
Quand il n'en eſt plus tems l'on reconnoît ſon tort,
Quand l'erreur eſt fatale autant qu'elle étoit lourde.

Haine extrême eſt aveugle & ſourde.



FABLE XXIX.

LE SINGE.

UN SINGE allant en voyage
Se munit d'un piſtolet ;
Car, diſoit-il, on ne ſait
Ce qui peut vous faire ombrage.
Quand on a ſous ſon chapeau
Pour une once de cerveau,
On le montre en toute choſe.
Mais eſſayons, & pour cauſe,
Si je ſuis un bon ſoldat ;
Tirons.... feu.... le cœur me bat!...
Le coup part, c'étoit la foudre
Qui mettoit le globe en poudre :
Mon Singe, encore éperdu,
A lui-même un peu rendu :
L'arme, dit-il, eſt terrible,
Et je la crois invincible ;
Mais pour oſer s'en ſervir,

Qu'il faut avoir de courage!
Comment en ferois-je uſage
Si le bruit m'en fait frémir?



FABLE XXX.

PHILOMÈLE ET PROGNÉ.

DANS une cage ſuſpendue
Sous un berceau de pampres verds,
Philomèle chantoit de ſi lugubres airs,
Que ſa ſœur l'Hirondelle à ſa voix accourue,
Trouva, tout bien conſidéré,
Que ſon deuil à ſes maux n'étoit pas meſuré.
Vous le ſavez, ma ſœur, votre douleur me tue;
Ne ceſſerez-vous point de chanter vos malheurs?
Du ſort à votre égard vous outrez les rigueurs:
Mille échos l'ont redit, vous êtes priſonnière;
Mais votre goût n'eſt pas de vous donner carrière.
Ce tranquille berceau vous retrace vos bois;
Les voir, c'eſt en jouir; je vous l'ai dit cent fois.
Vous êtes reſſerrée aux bornes d'une cage?
Mais un œil attentif à vos moindres beſoins
Doit adoucir votre eſclavage.
Laiſſez-moi reſpirer du moins,
Ou de vos plaintes éternelles

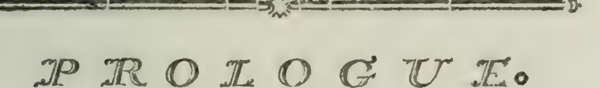
Contez-moi le ſujet. — M'entendrez-vous hélas!
L'oiſeau qui fend les airs, ma ſœur, ne comprend pas
L'ennui de battre en vain ſes côtés de ſes aîles.
L'Oiſeleur, ſans rien dire, au bout de quelques jours
A la pauvre Progné le fit trop bien entendre.
Dans un piége perfide elle ſe laiſſa prendre.
Adieu donc mille & mille tours
Dans les airs, ſur les eaux, ſous le naiſſant ombrage;
Il faut tout quitter pour toujours!
Pour jamais on la met en cage!
Progné ſoupira peu; ſa douleur y pourvut,
Et dès le méme ſoir la pauvrette en mourut.

Fin du ſecond Livre.



FABLES.

LIVRE III.



PROLOGUE.

A M. D***

D***, entre nous, vous avez fait mon livre.
Mort avant d'être né, vous l'avez fait revivre:
Il vous doit ce qu'il vaut, s'il a quelque valeur;
Et vous l'avez ſauvé d'un caprice d'Auteur.
Je voulois le brûler, mais vous me fîtes rire:
Sera-ce en le brûlant que nous l'amenderons?
Corrigeons-le d'abord; puis nous le brûlerons.
Ce fut-là votre arrêt: il fallut y ſouſcrire.
J'ai donc corrigé, ſupprimé;
Et voilà mon livre imprimé,

Aſſez épais encore, & beaucoup trop peut-être;
Reſte donc à brûler; vous en êtes le maître.
Mais du moins agréez l'hommage
De l'Apologue que voici.
C'eſt moins que rien; mais Dieu merci,
Le mot m'en plaît; non pas parce qu'il eſt d'un ſage,
Mais parce qu'il exprime un ſentiment bien doux,
Sentiment propre à l'homme & propre à tous les âges,
Sentiment qu'on reſpire en liſant vos ouvrages,
Et beaucoup mieux encore en vivant avec vous.





C. Monnet Del. H. L. Schmitz Sculp.

Il eſt foible, innocent... je lui dois mon ſecours

Fable I. Liv. III. T. I.

FABLE I.

XÉNOCRATE ET LE MOINEAU.

POURSUIVI par un Épervier,
Un Moineau tout tremblant vint ſe réfugier
Sur les genoux de Xénocrate.
Le tendre Philoſophe étendant ſon manteau,
En couvre le petit oiſeau,
Puis dans ſon ſein le réchauffe & le flatte...
« Hélas! dit-il, on en veut à ſes jours!..
» Il eſt foible, innocent.... Je lui dois mon ſecours. »



FABLE II.

LE ROSSIGNOL ET LA CHAUVE-SOURIS.

PHILOMÈLE chantoit, non ſous le doux ombrage;
La pauvre infortunée! elle chantoit en cage;
Encor c'étoit la nuit, ſe taiſant tout le jour.
Une Chauve-Souris qui rodoit à l'entour,
Lui dit: Pourquoi cet éloquent murmure,
Quand tout ſe tait dans la nature?
Pourquoi t'égoſiller quand on n'écoute plus?
Crois-moi, ces ſons flutés dans l'ombre ſont perdus;
Tu chanteras demain. Ah! reprit la pauvrette,
Mes chants durant le jour ont cauſé mon malheur,
Ils m'ont livrée à l'Oiſeleur;
Le jour, depuis ce tems, Philomèle eſt muette.



FABLE III.

LA CHÈVRE.

DAME BARBE la Chèvre alloit toujours grimpant
De roc en roc, eſcaladant
Maint buiſſon où ſon poil accroche,
Et donnant contre mainte roche,
Qui ne peut empêcher que Barbe à ſaut perdu
Gagne le haut d'un mont pendant en précipices,
Qui ſe termine encore en un rocher pointu
Où Barbe veut encore élever ſes caprices.
Elle eſt toujours trop bas tant qu'il reſte à grimper;
C'eſt au point le plus haut qu'elle entend ſe camper.
Dame Barbe, à la tête folle,
S'aventure & tente le ſaut;
Mais à ce dernier pas ſon pied fourchu lui faut,
Et la voilà qui dégringole
Du haut en bas,
Et par même chemin de la vie au trépas.



FABLE IV.

LE COCHET ET LA PIE.

Un Cochet apperçut au faîte d'un clocher
Un Coq rayonnant de lumière.
Après de vains efforts pour aller se percher
A ses côtés : Comment celui-ci put-il faire
Pour franchir, disoit-il, cette immense carrière,
Tandis qu'à mon fumier je ne puis m'arracher ?
Oh ! comment il a fait, dit une vieille Pie,
Qui dans la basse-cour alloit chercher sa vie ?
J'étois fort jeune encore, il m'en souvient vraiment ;
Une main le plaça dans ce poste éminent.
Cet être si trompeur à qui l'on porte envie,
Et que l'on croit un Coq par lui-même éclatant,
Je l'ai vu de fort près, n'est qu'une girouette,
Qui peut-être au premier moment
Fera la culebute après la pirouette.
Ce qui brille de loin nous impose souvent ;
Modérez, croyez-moi, l'ardeur qui vous enflamme :
Pour occuper ce poste, il faut un corps sans ame,
Beaucoup de faux-brillant, & tourner à tout vent.

FABLE V.

LE VIEUX RENARD.

Le Roi Lion fit choix d'un vieux Renard
Pour députer au Sultan Léopard.
Il s'agiſſoit d'un traité difficile,
Qui demandoit Ambaſſadeur habile.
Mais le Renard lui dit : Sire Lion,
Chargez quelqu'un de la commiſſion.
Pour terminer à ſouhait telle affaire,
Il faut tromper ; la choſe paroît claire :
Or de tromper n'eſt plus en mon pouvoir,
Quand il ſeroit encore en mon vouloir.
A réuſſir ma vieilleſſe alarmée
Voit un obſtacle. — Eh quel ? — Ma renommée.



FABLE VI.

JUPITER ET L'ABEILLE.

AVEC quelle rigueur nous traita la nature,
Difoit l'Abeille à Jupiter!
Nos tréfors à grand'peine amaffés pour l'hyver,
De l'homme audacieux deviennent la pâture.
Au fein de l'abondance on nous fera périr!
Jupiter, tu vois nos alarmes;
C'eft à toi de nous fecourir:
Pour jouir de nos biens, il nous faudroit des armes.
Ce que vous demandez peut vous être fatal,
Reprit le Monarque fuprême:
Des armes? Pauvre infecte!.. ah! j'ai peur qu'à vous-même
Ce don de ma bonté ne faffe bien du mal.
L'Abeille infifte; elle eft armée.
Mais que lui fert fon aiguillon
Et fa piquure envenimée?
Sa défenfe aux brigands paroît rébellion,
Et la ruche au pillage eft livrée à fa vue:
Si l'Abeille fe fâche, elle pique..... on la tue.

FABLE VII.

LE LION ET L'ÉLÉPHANT.

DEUX PRINCES des forêts, le Lion, l'Éléphant,
Dépouillés de leur ſceptre & devenus eſclaves,
Du Deſpote commun reçurent des entraves.
Le Lion furieux dans ſes fers s'agitant,
Par ſes rugiſſemens épouvanta ſon Maître :
L'Éléphant le ſervit ſans lui faire paraître
Un courroux dès-lors impuiſſant;
Sans murmure, du ſort il ſoutint les caprices;
Il rendit & bientôt reçut de bons offices;
L'Homme lui confia même la liberté.
Il n'en abuſa point; par ſa fidélité
Il fut chéri vivant, & mourut regretté.
Tandis que le Lion enſanglantant ſes chaînes,
A travers les barreaux d'une double priſon,
Excitoit moins d'effroi que de compaſſion,
Et mettoit le comble à ſes peines
Pour ne pouvoir s'y réſigner.

L'Éléphant le plaignoit, ſans le rendre plus ſage;
Et le voyant périr de l'excès de ſa rage:
Malheureux! lui dit-il, tu ne ſais que régner!



FABLE VIII.

LE CHAT ET LE RAT.

Un Disciple de Pythagore,
Indien d'origine & Chat de ſon état,
Prétendoit avoir été Rat:
De mon premier métier je me ſouviens encore,
Ne crains de moi griffe ni dent,
Diſoit un jour Maître Hypocrite
A certain Rat qui fuyoit au plus vîte.
Voudrois-je m'expoſer à manger mon parent?
Crois-moi, ta Nation me ſera toujours chère:
Mon eſprit a changé de corps;
Mais je ſuis Rat dans l'ame; embraſſe-moi, mon frère.
Le Rat reprit: Mitis, tu fais de vains efforts:
Malgré ta face minaudière,
Dans tes yeux à certain éclat
Je lis trop bien, mon vieux Confrère,
Que les Rats en changeant d'état,
Changent auſſi de caractère.

FABLE IX.

LE PAON, LE ROSSIGNOL ET L'ÉTOURNEAU.

LE PAON disſoit un jour : On m'entend peu chanter ;
C'eſt que je chante mal ; à quoi bon ſe flatter ?
Moi, dit le Roſſignol, ſi je vis en hermite,
C'eſt que je ſuis fort laid ; que ſert d'être hypocrite ?
Admirable candeur ! reprit un Étourneau.
Contre ces doux aveux honni ſoit qui proteſte ;
Mais ſi l'un chantoit bien, & ſi l'autre étoit beau,
Peut-être diroit-on : L'un & l'autre eſt modeſte.



FABLE X.

LE PAPILLON ET LA CHENILLE.

DANS les boſquets de Flore, au gré de ſes deſirs,
Un jeune Papillon varioit ſes plaiſirs.
Plus loin, ſur le rameau d'un murier ſolitaire,
Un Vermiſſeau
Lugubrement conſtruiſoit ſon tombeau.
De ſon travail obſcur la pécore étoit fière.
Malheureux! diſoit-il à ſon heureux voiſin,
Le ſage à tout moment conſidère ſa fin;
Nos jours à tous les deux s'écouleront bien vîte!...
Pour moi, grace à mes ſoins, voici mon dernier gîte,
Et j'attends l'heure du deſtin....
Mais toi, pauvre inſenſé, qu'un feu léger dévore,
As-tu fait ce matin tes adieux à l'Aurore?...
Tandis qu'il peroroit, le rival des Zéphirs
Leur donnoit à ſes yeux de nouveaux déplaiſirs.
Bref il en fait tant & tant que l'hermite
Dont la vertu n'y pouvoit plus tenir,

Dans ſon tombeau ſe renferme au plus vîte.
Au bout de quelques jours fatigué de dormir,
Pour revoir la lumière il ſort de ſa cellule...
Dieux!... qu'eſt ceci, dit-il? ... J'ai des aîles! ... volons;
Je ſerois idiot, ſi j'en faiſois ſcrupule;
Je n'ai que trop rampé.... Vive les Papillons!
Papillon, mon ami, finiſſons nos querelles;
Jouiſſons du préſent, voltigeons.... j'ai des aîles.



FABLE XI.

LE ROSIER ENTÉ SUR LE PÊCHER.

ENTÉ ſur le Pêcher, le Roſier fleuriſſoit
Produiſant mainte & mainte roſe.
Fier d'avoir opéré cette métamorphoſe
Le Jardinier s'applaudiſſoit ;
La ſingularité donnoit prix à la choſe.
Le Pêcher cependant déploroit ſon malheur :
Humains! quelle eſt donc votre erreur !
Aux fruits de mes rameaux fertiles
Vous préférez des fleurs ſtériles,
Dont un ſeul jour voit naître & moiſſonner l'honneur!
Pour corrompre ma ſève & détruire ma force,
Barbares, falloit-il déchirer mon écorce ?
Je devois être un arbre, & ſuis un arbriſſeau!
Nourri des larmes de l'Aurore,
Je ſerai trois matins un prodige nouveau,
Les amours du Zéphyr, le favori de Flore;
J'aurai fleuri dans le printems;
Mais que ferai-je dans l'automne?

Je tomberai flétri par les cruels Autans,
Sans pouvoir obtenir un regard de Pomone!

Que d'illuftres Auteurs de riens ingénieux,
En fouffrant les mêmes atteintes,
Auroient pu du Pêcher renouveller les plaintes!
Grace à l'efprit minutieux,
Qui femble de nos jours diriger toutes chofes,
O combien de Pêchers n'ont produit que des Rofes!



FABLE XII.

MOT D'APPELLE.

Un Barbouilleur peignit Cypris;
Il n'y plaignit point la parure;
Des diamans & des rubis,
Or & bijoux de tous les prix;
Mais ſous ſa riche bigarrure
Vénus faiſoit pauvre figure.
Cependant le Peintre amoureux
De ſa brillante géniture,
Court chez le Roi de la Peinture,
Le tendre Appelle: Ouvrez les yeux,
Dit-il, pour admirer mon œuvre;
Et, croyez-moi, c'eſt un chef-d'œuvre;
Tous mes rivaux m'ont approuvé....
« Je t'approuve auſſi, dit Appelle,
» Si tu n'as pu la faire belle,
» La faire riche eſt bien trouvé. »



FABLE XIII.

LA LINOTTE.

De ſes demeures maternelles
Dédaignant l'humble obſcurité,
Une Linotte un jour fit l'eſſai de ſes aîles.
Après avoir bien voleté,
Elle apperçut un pin dont la cime touffue
Alloit ſe perdre dans la nue.
La hauteur de cet arbre aiſément la ſéduit;
Elle vole au ſommet, elle y poſe ſon nid.
Sur ce trône, des airs elle ſe croit la reine,
Et d'un œil ſatisfait contemple ſon domaine.
Un orage ſurvient; la pauvrette à l'eſſor
Dans les champs s'ébatoit encor,
Quand ſon petit palais fut frappé de la foudre....
De retour, plus de nid!.. le pin réduit en poudre!..
Ah! dit-elle, y penſois-je? En m'approchant des cieux,
J'allois au-devant du tonnerre!
Renfermons-nous plutôt dans le ſein de la terre;
La foudre rarement tombe ſur les bas lieux.

Un autre nid ſous l'herbe eſt commencé ſur l'heure.
L'humidité, les vermiſſeaux
Lui font abandonner ſa nouvelle demeure....
Toute poſition hélas! a ſes fléaux,
Et le bonheur n'eſt point encore dans la fange;
Voyons un peu plus haut.... Inſtruit par le malheur,
Dans un buiſſon épais, de moyenne hauteur,
Que bien que mal enfin le beſtion s'arrange;
Il y trouva le calme.... & c'eſt-là le bonheur.



FABLE XIV.

LE PEUPLIER ET LA VIGNE.

La Vigne un jour pria le Peuplier
D'être l'appui de sa foiblesse:
Elle succombera sous le fruit qui l'oppresse,
Si sa Grandeur ne daigne l'étayer.
A sa prière favorable,
Le Peuplier reçut la Vigne dans ses bras,
Et daigna lui servir lui-même d'échalas.
Le Buisson censura cette action louable.
L'emploi pour un tel arbre étoit-il honorable?
Le Peuplier lui dit: Je relève son sort;
Ce soin, de la grandeur est le noble apanage;
Et des présens des Dieux c'est le plus digne usage:
Pour étayer le foible ils créèrent le fort.



FABLE XV.

LE HIBOU ET LE PIN.

CHARGÉ de la haine du monde,
Le Hibou promenoit ſa misère à la ronde,
Sans pouvoir rencontrer un aſyle. Un vieux Pin
Retira par pitié le méchant dans ſon ſein;
Mais il ſe repentit de ce ſoin charitable.
Son Seigneur à bon droit ennemi du Hibou,
Des Braconniers, dit-on, le plus impitoyable,
Veut qu'on aille auſſi-tôt l'aſſiéger dans ſon trou:
Même il ne prétend pas qu'on épargne ſon Hôte,
Qui quelque jour encore en ſes flancs caverneux,
Pourroit donner retraite à ces brigands honteux.
Le Pin demanda grace: eh! quelle eſt donc ſa faute?
Pour les crimes d'autrui doit-il être immolé?
Sa complainte fut inutile,
Le Bucheron n'en fut point ébranlé;
Pour perdre les méchans on détruit leur aſyle.



FABLE XVI.

LE ROSSIGNOL ET SES PETITS.

La tendre Philomèle oubliant ſes malheurs,
Dans un bocage ſolitaire
D'un amour légitime éprouvant les douceurs,
Se livroit ſans remords au plaiſir d'être mère.
Tandis qu'elle en remplit les devoirs les plus doux,
Près du nid, ſon fidèle époux
De leur commun bonheur entretenoit la terre.
Les Oiſeaux en ſilence admiroient ſes accens,
Quand le tyran de la nature,
L'Homme, affligea l'auteur de ces airs raviſſans.
Son œil pénètre la verdure,
Où le pauvre Amphion coule ſa vie obſcure
Dans une douce oiſiveté,
Dans le ſein de la paix & de la liberté,
Et bien loin de prévoir ſa cruelle aventure.
Mais l'Homme a vu le nid; vîte il y grimpe; en vain
Les petits & la mère implorent l'inhumain:

De leur père, dit-il, je connois le ramage;
Rossignolets mignons, vous chanterez en cage.
Le Rossignol depuis ce tems,
Dès qu'il eut des petits, interrompit ses chants.



FABLE XVII.

LE HANNETON ET LE VER DE TERRE.

Le Hanneton disoit au Ver de terre:
Ramperas-tu toujours? que ne prends-tu l'essor?
Imite-moi, pauvre butor:
Quitte la fange & la poussière,
Viens habiter les champs de la lumière,
Viens frayer avec les oiseaux.
Un Gros-bec affamé, comme il disoit ces mots,
Saisit l'insecte aîlé, lui suce les entrailles,
Et de son sang gorgé, le rejette expirant
Dans le limon, auprès du Ver rampant...
Et la scène étoit à Versailles.



FABLE XVIII.

L'ABEILLE ET LE FRÊLON.

L'Abeille dans les champs rencontra le Frêlon :
Gros caffard, lui dit-elle, as-tu la panſe pleine ?
As-tu bien goulument ravagé ton chardon ?
Vas dormir maintenant, vas-t'en reprendre haleine ;
Car tu ne prendrois pas la peine
De mettre en magaſin ton miel délicieux ;
On pourroit l'enlever pour la bouche des Dieux ;
C'eſt bien aſſez pour toi de leſter ta bédaine.
Le Frêlon repartit : je ſais que ton tréſor
Eſt un peu plus tentant ; mais c'eſt pour ta ruine.
Gare l'Hiver & la famine,
Gare l'eſclavage ou la mort.
C'eſt moi qui te le dis, ſans être politique ;
Tu ne jouiras point du fruit de tes travaux.
La richeſſe a perdu mainte autre République.
Pour nous, nous n'allons point & par monts & par vaux
Butiner, entaſſer, pour exciter peut-être
Quelque jour l'appétit d'un maître ;

A peine amaſſons-nous pour les beſoins urgens;
Nous grugeons chaque jour le reſte à belles dents.
Auſſi ſavons-nous bien faire un repas champêtre
Et frugal; nous vivons moins délicatement;
Mais nous vivons plus ſûrement.
On n'a point d'intérêt d'éventer notre ſerre.
Eh! que gagneroit-on à troubler les Frêlons?
Crois-moi, de bons coups d'éguillons,
Rien de plus; ce butin ne payeroit pas la guerre:
Apprends de nous que Pauvreté
Eſt la mère de Liberté.



FABLE XIX.

LE CROCODILLE.

De l'Égypte autrefois & l'idole & l'horreur,
Le Crocodille, aux yeux d'un peuple adorateur,
Sur le Cheval marin, le rival de ſa gloire,
Venoit de remporter une illuſtre victoire....
Vain triomphe!... tandis qu'en des hymnes pompeux
Ses Prêtres élevoient ſes exploits juſqu'aux cieux,
Ce Monſtre étendu ſur la rive,
A ces airs éclatans mêloit ſa voix plaintive....
Il expire en pouſſant de lamentables cris,
Au milieu des tranſports de la publique joie!...
Un ennemi ſecret, quoique des plus petits,
Le plus terrible hélas! de tous ſes ennemis,
L'Ichneumon du Vainqueur, du Dieu, rongeoit le foie!



FABLE XX.

LES DEUX JUPITERS.

Un Jupiter d'or pur, maſſif comme un lingot,
Au demeurant un vrai magot,
Apoſtropha ſon Statuaire :
Quand tu m'as prodigué la plus riche matière,
Pourquoi, lui diſoit-il, m'as-tu plaint la façon ?
Des Dieux & des Humains reconnoît-on le père ?
De Jupiter hélas ! je n'ai rien que le nom.
Ton art s'eſt épuiſé ſur une terre vile ;
Cet idole chétif, ce Jupiter d'argile,
Semble encor des Géans foudroyer les deſſeins,
Tandis que le tonnerre eſt gelé dans mes mains !
Je pèſe, voilà tout ; c'eſt mon mérite unique.
Qui daignera m'ériger des autels ?
Mon ſort eſt de languir au fond de ta boutique,
Ou d'être un jour le jouet des mortels.
Ingrat ! reprit le Statuaire,
Eſt-ce à toi d'envier ton frère ?
Hé, dis-moi, n'ai-je pas balancé vos deſtins ?

Ton voisin en partage a reçu le mérite,
La richesse est ton lot; à grand tort tu te plains;
Quand tu connoîtras les humains,
Tu verras que ta part n'est pas la plus petite.



FABLE XXI.

LE CHAT ET LES DEUX SOURIS.

QUE je tremble pour toi, ma chère,
Quand je te vois roder ſeulette à tout moment
En des lieux fréquentés du mauvais garnement
Qui mangea ma ſœur & ma mère!
Ainſi parloit un jour Finette la ſouris
A Friande ſa bonne amie,
Qui n'avoit encor vu le matou de ſa vie.
Fais-moi donc le portrait de Raminagrobis,
Dit celle-ci; pour éviter le traître,
Tu m'avoueras qu'il faudroit le connaître.
Peins-toi, reprit Finette, un modeſte maintien,
Un regard des plus doux avec des yeux de flamme,
Une voix langoureuſe & qui pénètre l'ame,
L'air de la bonté même & le cœur d'un vaurien.
Parmi les agrémens qu'il eut de la nature,
On eſt frappé d'abord de ſa riche fourrure,
De ſa peau tachetée & de toutes couleurs;
Mais le plus dangereux de ſes appas trompeurs,

C'eſt une queue enchantereſſe
Dont le perfide a l'art d'éblouir notre eſpèce.
Du reſte pour la forme, ou du moins à peu-près,
Il reſſemble aux Souris, dont il a tous les traits.
Friande à ce portrait ravie,
De connoître le Chat grille au fond de ſon cœur:
Oh! dit-elle, il faut voir ce charmant impoſteur,
Et ſi l'original reſſemble à la copie;
Le voir, rien plus: fût-il le plus tigre des Chats,
Pour le voir on n'en mourra pas.
Et d'aller à la découverte,
Sans mot dire, au grand trot elle court à ſa perte.
Elle apperçoit le Chat qui prenoit ſes ébats
Au beau ſoleil; le cœur lui bat à cette vue;
Le Chat tourne la tête, elle ſe croit perdue:
Mais le Mitis diſſimulant,
En lorgnant de côté, de dormir fait ſemblant.
Ah! dit le Souriceau, voyez la calomnie;
J'ai rencontré ſes yeux; & m'a-t-il pourſuivie?
Moi, je m'en doutois bien qu'un ſi bel animal
N'étoit pas ſi méchant. Sa crainte un peu paſſée:
Qu'il eſt beau, diſoit-elle! où trouver ſon égal?
Et de voir le Minet toujours plus empreſſée,

Elle avance toujours vers le terme fatal;
Enfin pour reculer je ſuis trop avancée,
C'en ſeroit fait de moi, s'il m'eût voulu du mal.
A ces mots oubliant le ſermon de Finette,
D'elle-même hélas! la pauvrette
Va ſous la griffe du Matou,
Qui n'eut pour la croquer rien qu'à baiſſer le cou.



FABLE XXII.

LA POULE BIEN AIMÉE.

HISTOIRE VÉRITABLE.

UNE POULE pondoit tant que c'étoit merveille:
C'étoit la Poule ſans pareille;
A payer ſon tribut elle ne manquoit pas.
La Dame du logis en faiſoit un grand cas;
On le croira ſans peine, elle étoit délicate,
Elle aimoit les œufs frais, & n'étoit pas ingrate.
Qu'on ait ſoin de ma Poule, elle vaut ſon poids d'or;
Je l'aime à la folie; enfin c'eſt mon tréſor.
On en eut ſi bien ſoin, que bientôt la Poulette
Qui prenoit l'orge à gré, devint ſi rondelette
Qu'elle en pondit plus rarement;
Bientôt la voilà graſſe, & d'œufs plus de nouvelle.
La Dame s'en plaignit d'abord fort doucement,
Puis jeta les hauts cris, puis s'y prit autrement:
Vous ne pondrez donc plus, o gentille femelle?
Vraiment j'en ſuis d'avis, on nourrira la belle

Pour avoir le plaisir de l'entendre chanter;
A moins que ce ne soit pour la voir coqueter....
Qu'on lui prenne la gorge, & tôt qu'on la lui coupe,
Car je prétends qu'elle est fort bonne à mettre au pot.
Aussi-tôt fait que dit, & l'on n'en dit plus mot....
On fit l'éloge de la soupe.



FABLE XXIII.

LE BONZE ET LE CHIEN.

UN BONZE fut mordu d'un Chien.
Il pouvoit ripoſter par un coup de maſſue;
Il ſe vengea par un autre moyen:
Ma loi ne permet pas, dit-il, que je te tue;
Je ne te tuerai pas, mais tu n'y perdras rien;
Et je vais te donner mauvaiſe renommée.
Il tient parole, & dans l'inſtant
Crie: *au Chien enragé;* le peuple en fait autant;
Eſtafiers d'accourir, la bête eſt aſſommée.



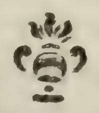
FABLE XXIV.

LES CHIENS, LES GUÊPES ET LE HÉRISSON.

LES GUÊPES autrefois, avec un grand courage,
Firent la guerre au Hériſſon.
L'hiſtoire ne dit point à quelle occaſion ;
Mais ils étoient voiſins, que faut-il davantage ?
L'air réſonnoit à l'environ :
Dix mille contre un ſeul ! elles vont faire rage.
(Elles ne comptoient pas le nombre de ſes dards)
Guêpes ſur l'ennemi fondent de toutes parts,
Guêpes payèrent cher cette ſotte équipée.
Le Hériſſon, ſeul contre tous,
Contre chaque Adverſaire allongeoit une épée ;
Et de longueur, Dieu ſait, & s'il paroit les coups.
Les eſcadrons aîlés d'eux-mêmes s'enferrèrent,
Et par centaines s'enfilèrent.
Le combat ne finit qu'avec les combattans.
Le Hériſſon chargé d'ennemis expirans
Remportoit à la fois l'armée & les bagages,
Il marchoit à gros équipages....

Mais,

Mais, ô d'un grand triomphe infortuné retour!
Chemin faisant il rencontre une meute;
Et tous les Chiens d'aboyer à l'entour.
Grande émeute!
Il se met en défense, il dresse ses piquans:
On l'attaque; il tient ferme, & par mille blessures
Il venge les moindres morsures.
Et cependant les assaillans
Redoublent leurs efforts ainsi que le tapage.
Tayaut qui s'est piqué ne se sent plus de rage;
Il revient au combat; percé de mille dards,
Il rejette en fureur & ressaisit sa proie:
La douleur, sa cruelle joie
Étincellent dans ses regards;
Son sang coule & se mêle au sang de sa victime:
Le Hérisson mourant lui dit: Que t'ai-je fait?...
Il expire; & Tayaut dit aux Chiens: En effet
Je ne sais pas quel est son crime.



FABLE XXV.

LE POURCEAU ET LE CHIEN.

Une nuit Dom Pourceau crioit à pleine tête;
C'étoit un bruit, une tempête
A rendre les gens ſourds; quel voiſin qu'un Cochon,
Dit le dogue Mouflar! Qu'as-tu? T'égorge-t-on?
Pas encor, reprit-il; mais mon heure s'approche;
Je ne rêve jamais que coutelas & broche:
Jour & nuit je friſſonne, & juſqu'au Pourvoyeur
Qui m'apporte à manger, tout me glace d'horreur...
Oui, crois-moi, mon trépas s'avance:
Tout le monde à ma mort a par trop d'intérêt;
Hier dans tous les yeux j'ai trop lu mon arrêt....
Demain à mes dépens ici l'on fait bombance,
Demain à mes dépens Mouflar emplit ſa panſe;
Et juge ſi mes cris ſont ou non de ſaiſon.
Le malheureux avoit raiſon;
Le Boucher s'apprêtoit; la triſte prophétie
Avant le point du jour ſe trouvoit accomplie.

Les plus poltrons ſouvent ne ſont pas les plus fous.
O vous de qui la mort feroit le bien de tous,
Qui peut vous aſſurer d'un ſeul moment de vie?



FABLE XXVI.

LA VIEILLE ET LE SAPAJOU.

Le plus balourd des Sapajoux
Vit une Vieille à deux genoux,
Le nez armé de ſes lunettes,
Qui s'eſcrimoit de ſes tournettes.
Quelqu'un vint & l'interrompit.
Mon Sapajou tems ne perdit:
S'emparer du laboratoire,
Y tout brouiller, comme on peut croire,
Ce fut l'ouvrage d'un moment.
N'importe, il va toujours tournant,
Comptant faire une belle avance.
La Vieille rentre en diligence:
Çà, dit-il, j'ai bien opéré,
Vous me payerez à votre gré.
Oh! je ſuis un tourneur habile:
Au premier coup tout m'eſt facile.
Je vais te payer comme il faut,

Fit la Devideuſe auſſi-tôt ;
Je m'en doutois, maudite bête,
Que tu faiſois un coup de tête....
J'avois belle affaire vraiment
Qu'il s'en vînt mêler ma fuſée....
La beſogne la plus aiſée
Demande plus d'entendement
Que tu n'en as, toi ni ta race,
Qui brouille tout, quoi qu'elle faſſe ;
Mais attends-moi, maître ouvrier,
Je vais t'apprendre ton métier.
Et béquille d'entrer en danſe ;
Il fut étrillé d'importance.



FABLE XXVII.

LA SOURIS CHANGÉE EN CHAUVE-SOURIS.

LA SOURIS ſe plaignoit aux Dieux de ſon état:
En eſt-il un plus miſérable?
Toujours trembler devant le Chat;
Contre ſa griffe impitoyable
N'avoir d'autre refuge hélas! que ces vieux murs!
Languirai-je toujours dans ces réduits obſcurs?
Oh! ſi, comme l'Oiſeau, j'avois reçu des aîles,
Je ſerois au-deſſus de ces tranſes mortelles!...
A peine prononcés,
Ses vœux ſont exaucés;
D'aîles, dans le moment, Jupiter l'a pourvue;
La voilà dans les airs à ſon gré ſuſpendue:
Rampez, Meſſieurs les Chats; je ne crains plus vos dents.
Cent Chats aîlés ſoudain ſe mettent à ſa ſuite....
Quoi des Chats dans les airs!... & par-tout des tyrans!...
Pour échapper à leur pourſuite;
Le pauvre Oiſeau-Souris ſe blotit dans un trou....
Elle craignoit le Chat; elle craint le Hibou.

FABLE XXVIII.

LE SINGE ET LE CHAT.

Le Singe dit au Chat : L'Homme a-t-il tant d'eſprit ?
Pour moi, ſi je l'ai cru, c'eſt qu'on me l'avoit dit.
Eh ! qu'a-t-il plus que nous ? Son fait n'eſt que du verbe :
Tu ſais force bons tours qu'il ne ſaura jamais ;
Moi, j'en fais quelques-uns qui ne ſont pas mauvais ;
Et *malin comme un Singe* eſt devenu proverbe.
Mais, répondit le Chat, nos tours ſont ſes plaiſirs ;
Il ſait nous diriger au gré de ſes deſirs ;
Nous faiſons ce qu'il veut en ſuivant nos caprices :
Nos bonnes qualités de même que nos vices,
Il tourne tout à ſon profit....
On ne t'a point trompé, l'Homme a bien de l'eſprit.

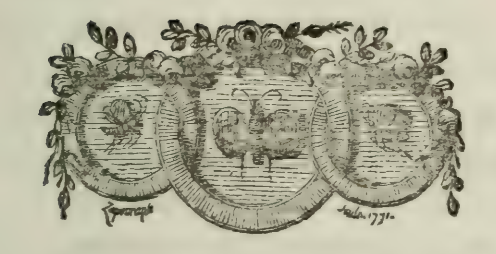


FABLE XXIX.

LA TORTUE ET L'HIRONDELLE.

Eh quoi? Vous bâtiſſez toujours ſur un modèle?
Que vous ſert donc d'errer en cent climats divers,
Si vous n'en rapportez quelque mode nouvelle?
Vous venez, dites-vous, de par-delà les mers,
Et vous ne changez rien à votre vieil uſage:
C'eſt toujours même habit, toujours même ramage.
Hélas! ſi comme vous je pouvois voyager,
Moi, de la tête aux pieds on me verroit changer;
Mais les Dieux m'ont clouée à mon toit, quel dommage!
Voilà comme ils ſont faits; ils donnent les talens
A qui ne ſait tirer parti de leurs préſens.
C'eſt ainſi que parloit autrefois la Tortue
A Progné, d'outremer depuis peu revenue
Avec l'Amour & le Printems,
Et qui faiſant cent tours aux bords d'une rivière,
De ſon nid à la hâte humectoit la matière.
Ma Commère, êtes-vous ſujette à ces vapeurs,

Dit Progné? ... Vous parlez de modes & d'usages! ...
Le sage pour s'instruire entreprend ses voyages;
Il garde ses habits & réforme ses mœurs.



FABLE XXX.

LES DEUX ORMEAUX.

Sur les bords opposés d'une même rivière,
D'une diverse manière,
Croissoient à l'envi deux Ormeaux.
L'un dépouillé de ses rameaux,
Élevoit dans les airs sa tige ambitieuse;
Une serpe inhumaine autant qu'industrieuse
Le mutiloit sans cesse, élaguoit tous les ans
Tous ces branchages renaissans,
Qui détournant la sève nourricière,
Arrêtoient le progrès de la branche première.

L'autre croissant de toutes parts,
Simple élève de la Nature
Qui distribuoit sans égards
Dans ses rameaux divers la même nourriture,
Ne surprenoit point les regards
Par la hauteur de sa stature:
Mais il avoit d'autres attraits;
Il étendoit au loin sa riante verdure,

Retraite des Oiſeaux, aſyle des vents frais;
Et ſa tige à l'abri de ſon branchage épais,
Des cruels Aquilons repouſſoit les injures,
Tandis que le Géant mouroit de ſes bleſſures.

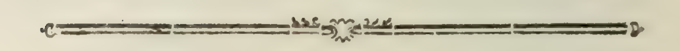
Qu'il en coûte pour être grand!
Nos paſſions ſont ce branchage,
Qu'il faut ſacrifier au deſir dévorant
De s'élever, qui ſeul ne veut point de partage.
De la grandeur quel eſt donc l'avantage?
Les Grands ſont plus voiſins des Dieux;
Ne ſont-ils pas auſſi plus voiſins du tonnerre?
Ah! demeurons plus près de terre,
Et ne nous occupons que du ſoin d'être heureux:
A tout ſacrifier je ne puis me réſoudre
Pour obtenir l'honneur de périr par la foudre....
Croiſſez à votre gré, mes innocens deſirs,
Mes chères paſſions, ſources de mes plaiſirs;
Mais vous avez chacune vos mérites;
Je veux vous partager mes momens les plus doux;
Plus de paſſions favorites,
Je ne veux plus ſouffrir de tyrans parmi vous.

Fin du troiſième Livre.



FABLES.

LIVRE IV.



PROLOGUE.

DES CHAMPS que foula notre enfance
L'image eſt toujours chère à notre ſouvenir.
On ne revoit jamais ſans un nouveau plaiſir
Ce théâtre touchant des jeux de l'innocence.
Dans ces lieux où le cœur apprit à s'enflammer,
D'une flamme nouvelle il ſe ſent ranimer.
Non, tu n'es point un ſonge, amour de la patrie!
Paſſion vive & pure, inſtinct délicieux,

La plus noire miſantropie
N'étouffera jamais tes élans vertueux.
Malheur à l'ame vile & dure
Que l'avarice enlève à ſes rians vergers ;
Qui cherchant la fortune en des bords étrangers,
Au ſordide intérêt immole la Nature !
Malheur au cœur ſenſible & facile à s'aigrir,
Qui pour un léger déplaiſir,
Pour une injure hélas ! peut-être imaginaire,
Au fond d'un exil volontaire
Va pour jamais s'enſevelir....
L'inſenſé, ſur le point de finir ſa carrière,
Tourne vers ſa patrie une humide paupière !...
Humble chaume ! heureux champs, mes premières amours !
Puiſſé-je terminer mes jours
A l'ombre du Noyer antique,
Protecteur de ce toit ruſtique,
Où vingt fois récréé par un nouveau Printems,
J'ai goûté des plaiſirs ſi purs & ſi touchans !
C'eſt-là que quelquefois la Muſe ſolitaire
Me traduit en langue des Dieux
Le langage muet de la Nature entière :
Dans un calme religieux,

Mes yeux s'ouvrent, mon cœur écoute....
Ce fut ainſi que j'entendis
Ce que diſoit un jour la Caille à la Perdrix,
Au tems où la première aime à ſe mettre en route!



FABLE I.

LA CAILLE ET LA PERDRIX.

La terre avoit perdu les riches ornemens
Dont la blonde Cérès avoit paré ſes champs.
Forcés d'abandonner leurs champêtres aſyles,
Les Perdreaux diſperſés ſe croiſoient dans les airs;
Mille & mille ennemis divers
Pourſuivoient à l'envi les pauvres volatiles.
Mère Perdrix dans ce revers
Se promenoit toute éplorée,
Appelant par ſes cris ſa famille égarée:
Abandonnez ces lieux à leur maître pervers,
Dit une jeune Caille, & par-delà les mers,
Venez, ainſi que nous, chercher une patrie,
Où nous puiſſions du moins conſerver notre vie.
L'eſclavage & la mort dans ces champs dévaſtés
Nous pourſuivent de tous côtés....
Entendez-vous gronder le tonnerre de l'Homme,
Qui retentit ſur les coteaux!...
Et ſon lâche miniſtre, inſtrument de nos maux,

Le Chien, le voyez-vous qui rampe ſur le chaume!...
De notre ſeul refuge on a ſu nous priver !
Des griffes de l'Autour qui pourra nous ſauver?
Hélas! quand nous pourrions échapper à la force,
Qui nous garantira d'une perfide amorce ;
Et comment nous ſouſtraire à ces lâches filets
Dont nous couvrent la nuit nos ennemis ſecrets?...
Croyez-moi, ma voiſine, imitons l'Hirondelle ;
Elle vient de quitter ce ſolide palais
Qu'elle avoit ſur le roc conſtruit à ſi grands frais,
Et pour bâtir au loin fend l'air à tire-d'aîle.
Le Roſſignol, jadis la gloire de nos champs,
Dont les humains jaloux admiroient les accens,
Fut lui-même forcé par leur ingratitude
D'abandonner ſa ſolitude:
Et nous, vil peuple hélas! ſans faire aucun effort,
Sur ce chaume raſé nous attendrons la mort!....
Quel climat n'a jamais habité la miſère,
Reprit la tendre Caſanière?
Croyez que dans tous les pays
L'on trouve des Autours où l'on voit des Perdrix;
La trahiſon, la force ont par toute la terre,
Sans doute, à la foibleſſe en tout tems fait la guerre.

Vous

Vous ne connoiſſez pas encore tous nos maux;
Je prévois de plus grands fléaux.
Nous avions juſqu'alors au moins la ſubſiſtance;
Les tréſors de Cérès des avides humains
Rempliſſent déſormais les vaſtes magaſins;
Avec l'Hiver hélas! la famine s'avance!
J'ai déjà vu ces jours d'horreur,
Dont l'Automne eſt l'avant-coureur!...
De neige & de glaçons la terre étoit couverte;
La Nature fermant ſon ſein,
Refuſoit aux Oiſeaux juſques au moindre grain;
Les élémens ſembloient conſpirer notre perte....
Par bonheur, à l'Hiver ſuccéda le Printems;
Je vis bientôt renaître (& même dans des champs
Stériles juſqu'alors) des moiſſons abondantes:
Je vis croître en tous lieux des forêts verdoyantes,
Dont le ſoleil d'Été, propice à nos ſouhaits,
Jauniſſoit par degrés les fertiles ſommets;
Le chaume nous donna le couvert & le vivre;
Le Chaſſeur ſous nos toits n'oſa plus nous pourſuivre,
Et le bonheur revint habiter les guérêts.
On oublia bientôt la peine & la triſteſſe,
Pour ſe livrer à la tendreſſe.

Je fus mère dix fois (je dois m'en ſouvenir)
Dans ces champs dont en vain vous voulez me bannir.
Quel qu'en ſoit le danger, quelques maux que j'endure,
Je ne puis les quitter ſans que mon cœur murmure.
J'oſe encor me flatter que de nouveaux zéphirs
Rameneront la paix, l'amour & les plaiſirs;
Et tant que j'en aurai l'eſpérance chérie,
Rien ne peut m'arracher du ſein de ma patrie.



FABLE II.

L'AIGLE ET L'ALOUETTE.

L'Aigle au haut de la nue apperçut l'Alouette,
Qui de ſes chants mélodieux
Rempliſſoit l'enceinte des Cieux.
A ſon aſpect elle devint muette :
Eh ! que fais-tu, dit-il, au haut des airs?
Oiſeau de Jupiter, lui répond la pauvrette,
Daignez me pardonner mon audace indiſcrette;
J'oſe en l'honneur des Dieux eſſayer quelques airs....
Poſe-toi ſur mes aîles,
Viens franchir avec moi des régions nouvelles,
Dit l'Aigle généreux ;
J'écarterai l'Autour & le Corbeau ſiniſtre;...
Mais un chantre des Dieux
Ne doit pas redouter l'aſpect de leur Miniſtre.



FABLE III.

LE PINÇON ET LA GRENOUILLE.

Un Pinçon jeune & vif, un beau ſoir de Printems,
Sur les bords d'un marais, ſous la verte feuillée,
Tiroit de ſon goſier des accords ſi brillans,
Qu'une vieille Grenouille en fut émerveillée:
Bravo! dit-elle, mon voiſin;
Vous ferez des jaloux, & l'augure eſt certain;
Vous m'enchantez. Moi qui me pique
D'un peu de goût pour la muſique,
Qui même, comme on ſait, m'en eſcrime au beſoin,
Je le prédis, vous irez loin;
Mais, mon fils, aux leçons il faut être docile;
Ce n'eſt pas tout d'un coup que l'on devient habile.
Au défaut de talens je donne des avis;
Et l'on s'eſt bien trouvé de les avoir ſuivis.
Avec de bons conſeils, tel Pinçon qui gazouille,
Eût chanté.... Je le crois, dit en prenant ſon vol
Le petit chantre aîlé; mais c'eſt le Roſſignol
Qu'il falloit conſulter.... & non pas la Grenouille.

FABLE IV.

L'ABEILLE ET LE PAPILLON.

QUELLE eſt dans l'Univers ton occupation,
Diſoit l'Abeille au Papillon ?
Tu fais de fleur en fleur aſſidument ta ronde ;
Tu reprends chaque jour ta courſe vagabonde ;
Ce ſont-là tes plaiſirs : conte-moi tes travaux ;
Que fais-tu pour la République ?....
Rien. Les plaiſirs ou le repos,
Voilà tous mes ſoucis & mon étude unique,
Reprit l'inſecte aërien....
Je ne fais rien pour elle.... & ne lui coûte rien.
Tel qui des Papillons mène la vie aiſée,
Pèſe un peu d'avantage à la ſociété ;
Mais l'on doit pardonner au moins l'oiſiveté
A qui vit d'air.... ou de roſée.



FABLE V.

L'ABEILLE ET LE FRÊLON.

Poussée aveuglément par un inſtinct fatal,
L'Abeille piqua l'Homme, au danger de ſa vie :
Vas, méchante, dit-il, mais utile ennemie ;
Pour le bien que tu fais je ſouffrirai le mal.
Auſſi-tôt le Frêlon vint rouvrir ſa bleſſure :
Oh ! pour toi, reprit-il, ta récompenſe eſt ſûre ;
Être inutile & malfaiſant,
C'eſt trop de moitié, meurs : il l'écraſe à l'inſtant.



FABLE VI.

L'ÉPHÉMÈRE ET LA CHENILLE.

L'ÉPHÉMÈRE enjoué, ſur le ſoir d'un beau jour,
De Flore & de Zéphyre égayoit le ſéjour.
Eh! pauvre fou, lui dit la Chenille engourdie,
Qui pour clore ſa tombe avançoit ſon deſtin,
Vois.... le ſoleil s'abaiſſe, & tu mourras demain!
Auſſi, répondit-il, je jouis de la vie:
Hé! ſi demain je dois mourir,
Folle, dès aujourd'hui dois-je m'enſevelir?



FABLE VII.

LE MULOT.

Un Mulot hérita d'un château ſouterrain,
Qui ſe trouva pourvu d'un ample amas de grain:
Fruits de toute ſaiſon & fruits de toute eſpèce;
Fruits tirés à grands frais d'un bocage éloigné;
Le goût du ſuperflu, qui ſied à la richeſſe,
Pour meubler le caveau n'avoit rien épargné.
Voilà mon Mulot riche & faiſant chère lie,
Non pas à ſes amis, bien moins à ſes parens,
Mais aux Rats de Ville & des Champs
Donnant des ſoupers fins tous les jours de la vie,
Hébergeant tout le monde, excepté ſes égaux
Et ſes pauvres voiſins qu'il croyoit ſes vaſſaux.
Je vois contre ce point l'argument qu'on prépare:
Puiſqu'il étoit Mulot, il étoit donc avare.
Mais un avare auſſi peut par fois être vain,
Et, par amour de ſoi, fait chère à ſon prochain.
Or ſes hôtes payoient leur écot en fumée,
C'eſt-à-dire en louange; & puis la Renommée,

Du Mulot magnifique, aux plus lointains Échos
Faiſoit redire les bons mots.
Il eſt vrai que tandis qu'il ſe rue en cuiſine,
Le magaſin s'épuiſe ; il eſt tems d'y pourvoir
En ſupprimant la table. Oui, mais comment déchoir!
Et puis va-t-il d'avance afficher ſa ruine?
Il n'en eſt pas encore à craindre la famine.
Enfin, un accident qu'il auroit pu prévoir,
(Si la proſpérité n'égaroit pas la vue)
Fait qu'un ſoir le château s'écroule, & laiſſe voir
Et le magaſin vide & la pauvreté nue.
Pour tous les conviés jugez quel déſeſpoir,
Car l'heure du ſouper étoit déjà venue :
Bon ſoir, Seigneur Mulot; Seigneur Mulot, bon ſoir.
Il eſt fâcheux pour vous de coucher dans la rue;
Mais vous releverez un jour votre manoir;
Quand il ſera refait nous viendrons vous revoir.
Que devient mon Créſus ruiné ſans reſſource?
D'aller chez ſes amis, ils fermeroient leur bourſe,
Et leur porte peut-être ; ils étoient devenus
Pour lui, depuis long tems, moins que des inconnus.
Ses prétendus vaſſaux, témoins de ſa diſgrace,
Le châtel abattu, riroient du Châtelain.

Que faire ? Il se résout à prendre la besace ;
Car se laisser mourir de faim
Lui parut le plus dur : il changea de patrie,
Vécut quelque tems d'industrie,
Et mourut sans être pleuré.
Je ne sais s'il fut enterré.



FABLE VIII.

LA COLOMBE ET LA PIE.

Un jour la Colombe & la Pie
S'en allèrent de compagnie
Rendre viſite au Paon, viſite de devoir
Et de pure cérémonie.
Quand l'Agaſſe à jaſer eut montré ſon ſavoir,
Elle leva le ſiége, ainſi que ſon amie.
A grand'peine elle étoit ſortie:
Que penſez-vous de Monſeigneur,
Lui dit-elle ? Avez-vous admiré ſa preſtance,
Sa fauſſe politeſſe & ſon air d'importance ?
Mais j'ai ſu le réduire à ſa juſte valeur.
Quoiqu'il ait de lui-même opinion fort bonne,
Je l'ai jugé d'abord tel qu'on me l'avoit dit,
Aſſez épais de corps & fort mince d'eſprit.
C'eſt dommage ; à tout prendre, il eſt bonne perſonne;
Mais comme il eſt mauſſade ! ... & ſes pieds ? Quelle horreur ! ...
Avez-vous remarqué que ſa voix m'a fait peur ?

Mes yeux apparemment ſont différens des vôtres,
Répondit la Colombe : il m'a paru civil ;
Et j'ai l'eſprit ſi peu ſubtil,
Que je juge toujours en bien celui des autres.
Par ſon aigrette d'or mes regards faſcinés
N'ont point vu ſi ſes pieds ſont bien ou mal tournés ;
Et j'ai tant remarqué l'éclat de ſon plumage,
Que je n'ai point prêté l'oreille à ſon ramage.



FABLE IX.

LES DEUX POULES.

UNE POULE accouchoit tous les matins d'un œuf,
Non pas ſans admirer long-tems ſa géniture :
Le cas de jour en jour lui paroiſſoit ſi neuf,
Qu'il falloit à grand bruit publier l'aventure.
Elle auroit mieux aimé n'avoir jamais pondu
Que tout le voiſinage auſſi-tôt ne l'eût ſu.
Cependant une bonne Vieille
A ſon caquet prêtant l'oreille,
S'en alloit vîte au petit pas
Mettre la main ſur l'œuf; elle n'y manquoit pas.
Une pondeuſe plus diſcrete
Dans un réduit obſcur ayant caché ſon nid,
Y dépoſoit ſes œufs, & petit à petit
Elle fit tant qu'elle eut ſa douzaine complette:
Puis de couver en paix. Une fois chaque jour
Par un conduit ſecret, pour prendre ſa pâture,
A certain cri d'heureux augure,
Elle alloit à la baſſe-cour.

Au bout de quelque tems enfin le terme arrive;
Elle eſt mère; & de qui? De maint gentil pouſſin
Qu'avec une tendreſſe auſſi douce que vive
Elle raſſemble dans ſon ſein.
La voilà donc, comme on peut croire,
Au comble de ſa joie ainſi que de ſa gloire.
C'étoit-là le moment de ſe rendre au logis
En triomphe avec ſes petits;
Ses petits, charmante famille,
Qui docile à ſa voix ſous ſes aîles fourmille.
La ſurpriſe à ſa vue augmente les tranſports;
La bonne Vieille ſon hôteſſe
S'empreſſe à l'héberger, la choie & la carreſſe.
Il faut bien réparer ſes torts:
Elle n'étoit que ſage, on la croyoit ſtérile,
Et ſote à l'avenant, vierge, fuyant le Coq;
Le Renard étoit mal habile,
S'il ne l'avoit déjà ſuſpendue à ſon croc.
Eh! ma commère, un mot, lui dit la caqueteuſe:
Comment donc t'y prends-tu pour être ſi chanceuſe?
Je fis mille embrions & n'ai pas un poulet.
Par charité, donne-moi ta recette.
Volontiers, reprit-elle, & voici mon ſecret:
Pondre en ſilence & couver en cachette.

FABLE X.

LES DEUX CERFS.

J'AI LU qu'un Cerf à ſes forêts
Fut enlevé dès ſon jeune âge.
Un jeune Roi dans ſon palais
Retira le petit ſauvage.
On le poliça promptement ;
De ſa première indépendance
On étouffa le ſentiment.
Pour marque de ſa bienveillance,
Sa Majeſté le décora, dit-on,
D'un collier d'or avec ſon écuſſon.
Orné du ſigne de ſa gloire,
Comme il étoit fort reſpecté,
Dans tout le voiſinage, à ce que dit l'hiſtoire,
Il alloit paître en liberté ;
En liberté, comme on peut croire,
Entravé cependant, pour plus de ſûreté.
Or un Cerf habitant de la forêt voiſine,
Le rencontrant un jour de la ſorte atourné :

Quel être es-tu, lui dit le ſauvage étonné ?
Je te croyois nôtre à la mine.
Le Courtiſan fort vain, comme bien l'on devine,
Lui répond : Sur cet or on lit ma dignité ;
J'appartiens à Sa Majeſté ;
Je ſuis de plus Mignon de ſon Alteſſe,
Et Complaiſant de la Princeſſe.
Mais toi, quel eſt ton rang ? Chétif hôte des bois,
Tu parles leſtement au favori des Rois !
Je n'ai point de collier, Seigneur, & point d'entraves,
Reprit le Cerf errant ; en voici la raiſon ;
Du Roi, juſqu'à ce jour, j'ignore encor le nom.
Je révère beaucoup Noſſeigneurs les Eſclaves ;
Mais je les fuis : adieu, Monſeigneur. A ces mots
En deux ſauts
Le ſauvage indompté dans ſa forêt s'enfonce,
Et laiſſe Monſeigneur méditer ſa réponſe.

Si vous liſez ces vers, jeune homme, vous direz :
De l'hôte des forêts je choiſirois la place.
Doucement : chaque objet a toujours double face ;
Retournez la médaille, & puis vous jugerez.



LE

Le Cerf indépendant des caprices d'un maître,
Avoit pour ennemis tous les Loups d'alentour,
Les Chiens du Roi ſur-tout. Un Cor au point du jour
Le faiſoit déloger. A-t-il le tems de paître ?
La nuit repoſe-t-il ? mille ennemis ſecrets
Plus dangereux encor lui tendent leurs filets.
Cent fois il évita la perfide machine,
Il échappa cent fois à la rage canine ;
Mais enfin quelque jour il y ſuccomberoit.
De ces triſtes penſers notre Cerf s'occupoit :
Un noir preſſentiment de ſon heure fatale
Le pénétroit d'une ſecrette horreur.
Il entend une Meute, il friſſonne & détale ;
Autre Meute nouvelle, & nouvelle terreur.
Il revient ſur ſes pas, il rencontre un Chaſſeur.
Atteint d'un trait mortel, il tombe en ce lieu même,
Où du Cerf au cou d'or la veille il prit congé.
Sous la garde du Roi, de ſouci dégagé,
Celui-ci paît alors dans un calme ſuprême.
Le mourant déchiré par les Chiens furieux,
Vers l'eſclave paiſible ayant tourné les yeux,
Ses yeux mouillés de pleurs, vint à le reconnaître,

Et prononça ces mots des Chaſſeurs recueillis:
Ah! puiſqu'il a tant d'ennemis,
Il eſt bon, je le vois, que le foible ait un maître!



FABLE XI.

LE BERGER, LE LOUP ET LES MOUTONS.

Un Loup, la terreur des troupeaux,
Enlevoit à Guillot ſes Moutons les plus beaux.
Guillot fit à ſa troupe un diſcours pathétique:
Mes chers enfans, dit-il, nous n'aurons point raiſon
Du glouton
Sans uſer de rubrique.
Partant je ſuis d'avis que quelqu'un d'entre vous
S'expoſe à ſa fureur pour le ſalut de tous;
Il faudra qu'il demeure en Brebis égarée
Dans un endroit du bois que je lui marquerai.
Moi, tandis que le Loup croira faire curée,
Secondé de Mâtin ſur lui je tomberai.
A l'aide de ce ſtratagême,
A coup ſûr, mes enfans, je vous en déferai;
Je ſerois bien tenté de m'expoſer moi-même;
Mais pour votre ſalut je me conſerverai:
Le nom du Héros dans l'hiſtoire
Paſſeroit en triomphe à la poſtérité.

Et Moutons de briguer la gloire
De se faire enrôler pour l'immortalité.
Opinion fait tout; ainsi comme on peut croire,
Robin qu'on préféra, fit beaucoup de jaloux:
Mourir pour son pays!... Ah! que son sort est doux!
Robin par son trépas délivra la Patrie;
En égorgeant Robin le Loup perdit la vie.
Les Moutons triomphoient; mais hélas! aussi-tôt
Il eut un successeur. Et qui? Ce fut Guillot.
Quand Guillot n'eut plus rien à craindre,
Guillot cessa de se contraindre.
Bientôt Mouton, Brebis, Agneau,
Tombèrent tour-à-tour sous son cruel couteau.
Les Moutons à la fin connurent leur folie;
Les Moutons opprimés devenus lâches, sots,
Oublièrent dès-lors jusqu'au nom de Patrie.
On les vit présenter la gorge à leurs bourreaux;
Robin de cette gent fut le dernier Héros.
En est-il sous la tyrannie?

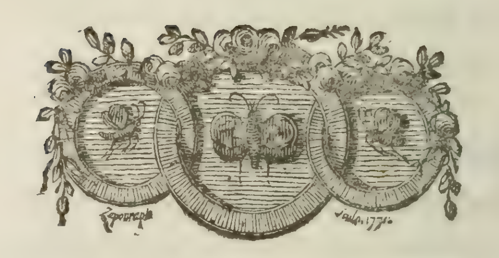


FABLE XII.

LE ROSSIGNOL, LA GRENOUILLE ET LE VANEAU.

De ſa douce mélodie
La tendre Philomèle enchantoit les forêts.
De ſa rauque monotonie
La bruyante Grenouille attriſtoit les marais.
Ma commère, quelle muſique!
Lui diſoit le Vaneau: quel chant ſoporifique!
Entendez-vous l'Amphion de nos bois?
Il a, ſans vous mentir, une toute autre voix.
Il eſt aiſé de chanter, reprit-elle,
Quand on peut à loiſir, ainſi que Philomèle,
Dans les champs azurés prendre ſes doux ébats;
Quand on ne ſe nourrit que de mets délicats.
Vous avez raiſon, mon compère;
Quand on a bien dîné, la muſique en va mieux.
Ce chanteur ſi délicieux,
Si comme moi ſans ceſſe il faiſoit maigre chère,

Si dans la fange il traînoit ſa miſère,
Il pourroit s'épuiſer en efforts ſuperflus;
Croyez-vous qu'il chantât bien mieux que la commère? —
Non. Mais je crois qu'alors il ne chanteroit plus.



FABLE XIII.

LA RUCHE.

Les Abeilles jadis éparses dans les champs,
Sans asyle & sans toits erroient au gré des vents.
L'Homme friand de miel leur tendit une embûche:
Il imite la foudre en frappant sur l'airain,
Leur prédit un orage, & leur offre une Ruche.
Le bruit du faux tonnerre intimide l'Essaim;
On se rassemble, on délibère,
On accepte l'asyle, on construit des rayons.
Sur la fin de l'Été l'Homme pour son salaire
Voulut sa part du miel; mais l'opulence est fière:
On le reçut à bons coups d'aiguillons.
L'Homme indigné mit la Ruche au pillage,
Et la flamme à la main remplit tout de carnage.
Alors perdant la vie avec tout son butin,
Ce peuple s'écrioit: Protecteur inhumain!...
Tu nous vends bien cher ton asyle!
Rebelles!... Vous voyez si je crains votre fiel,
Dit l'Homme; une autre fois, sans complainte incivile,
Ou refusez la Ruche, ou partageons le miel.

FABLE XIV.

LE FEU D'ARTIFICE.

On tiroit un feu d'artifice,
Pour quelque grand maſſacre, ou quelque grand hymen;
Le ſujet n'eſt pas trop certain.
La Cour avec la Ville en étoit ſpectatrice.
L'éclatante fuſée a jailli dans les airs,
Et fait tonner la foudre au milieu des éclairs.
Mille gerbes de feu retombant en paillettes
Éparpillent au loin leurs légères bluettes;
Le Serpent ſifle & trace un orbe radieux....
L'attention redouble, on ouvre de grands yeux,
On admire, on attend... Tout à coup la nuit ſombre
De cent nouveaux ſoleils voit embraſer ſon ombre...
On alloit applaudir, quand le bouquet manqua.
Quoi! le bouquet! la fin! c'étoit tout... L'on ſifla.



FABLE XV.

LA FLÈCHE.

HÔTES des airs, voyez mon vol audacieux,
Disoit la Flèche au haut des cieux,
J'habite comme vous la région suprême!...
Un Oiseau reprit : oui;
Mais tu t'élevois par autrui,
Et tu retombes par toi-même.



FABLE XVI.

LA TAUPE ET LE RAT.

Un Rat de cervelle profonde
Arrangeoit dans ſon trou le ſyſtême du monde :
Voyez-vous ce globe brillant,
Qui dans la nuit nous illumine,
Diſoit un ſoir notre ſçavant
A dame Taupe ſa voiſine ?
C'eſt un monde où les animaux
Doivent jouir d'une autre vie :
C'eſt là que de nos fiers rivaux
Nous punirons la tyrannie ;
A leur tour on verra les Rats
Dans ce pays prendre les Chats.
Pour excuſer la Providence
Qui nous ſoumet à cette engeance,
Je ne ſais moi que ce moyen ;
Qu'en dites-vous, voiſine ? — Rien.
Très-volontiers je vous écoute ;
Mais je me tais, je n'y vois goutte.

Ah! que je vous plains, dit le Rat!
Tant de merveilles naturelles,
Ces feux, ces lampes éternelles
N'ont donc pour vous aucun éclat?
Le pis de votre destinée,
C'est que vous êtes par état
A l'ignorance condamnée.
Ma science est assez bornée,
Reprit la Taupe; heureusement
De chaque obstacle qui m'arrête
Je me dépêtre en tâtonnant;
Ce qui se passe sur ma tête
Ne m'intéresse nullement:
Comme il échappe à ma visière,
Je sais m'en taire, est-ce un malheur?
Avec vos yeux, à la legère,
(Comme maint autre raisonneur)
Vous pourriez bien juger, compère;
Voyant peu, je ne juge guère;
J'en suis moins sujette à l'erreur.



FABLE XVII.

LE BERGER, LE CHIEN ET LE LOUP.

Un Berger par l'épidémie
Perdoit tout ſon troupeau. Un Loup des environs
Le tirant à l'écart, lui dit: J'ai des ſoupçons,
Mais très forts, entre nous, que cette maladie
Vient de ton Chien; & je parie
Que le drôle la nuit étrangle tes Moutons
Pour les manger le jour. Eh! ſur quelles raiſons
Peux-tu le ſoupçonner de cette perfidie,
Dit le Berger? L'as-tu.... pris en flagrant délit? —
Je ne dis pas cela, mais. — Te l'auroit-on dit? —
Pas préciſément, mais. — Mais ſur quoi donc de grace
Fondes-tu tes ſoupçons?... Sur quoi? reprit le Chien,
Qui derrière une haie entendoit l'entretien,
Eh! ſur ce qu'il feroit, s'il étoit à ma place.



FABLE XVIII.

LA CORNEILLE ET LE NOYER.

SUR un Noyer fertile, à la ſuperbe cime,
Une Corneille s'abattit :
Préſage de malheur ! le Noyer en frémit.
A tort & à travers la voilà qui s'eſcrime
Et du bec & des pieds, des aîles tout autant,
Croaſſant, coupant, abattant
Tout à la fois fruits & feuillage
Et branchage ;
Ravageant ſans pudeur & preſque ſans deſſein,
Faiſant force dommage & fort peu de butin.
Le Noyer s'agitoit ſous l'hôteſſe indiſcrete :
Avoit-elle juré de faire place nette ?
Elle abattoit cent fruits avant d'en choiſir un :
C'eſt un fléau ; cent coups de gaules
Péſeroient moins ſur ſes épaules
Que ce bec deſtructeur & non moins importun.
Ce ne fut pas encor le pis de l'aventure :
Sur l'oiſeau de mauvais augure,

Un tube menaçant qui s'allonge dans l'air,
Vomit chez le Noyer la foudre avec l'éclair.
La Corneille a le coup ; la voilà qui dévale,
Faiſant de branche en branche un nouvel abattis.
Son hôte malheureux ſur ſon cadavre étale
De mille plombs cruels mille rameaux meurtris.

Dieu garde mes amis de viſite pareille ;
De tous gens ſans cervelle, impudens, déſaſtreux,
Et ſouvent chez leur hôte apportant avec eux
Le malheur qui les ſuit, ainſi que la Corneille.



FABLE XIX.

LA TULIPE.

Un jeune favori de Flore & de Pomône
Étoit Roi d'un jardin fertile & ſpacieux,
Qui charmoit à la fois l'odorat & les yeux.
La ſerpe étoit ſon ſceptre, un pampre ſa couronne,
Un verd gazon étoit ſon trône.
Au Printems de l'année, au Printems de ſes jours,
Mille fleurs de tout rang partageoient ſes amours.
Parmi ces filles de l'Aurore,
S'élevoit la Tulipe aux brillantes couleurs.
A peine commençant d'éclore,
Elle éclipſa la Roſe aux ſuaves odeurs.
Son calice naiſſant, ſa forme enchantereſſe
Du Monarque ébloui fixèrent la tendreſſe.
De Zéphyre il devient jaloux;
Il ne peut la quitter, il l'arroſe ſans ceſſe;
De la main ou des yeux ſans ceſſe il la careſſe,
Et l'aveugle s'oublie en des momens ſi doux.
Le jardin cependant demeure ſans culture;

Adieu le ſoin des arbriſſeaux,
Du potager & des berceaux;
Tout dépérit, tout meurt, tout, juſqu'à la verdure.
Chargés d'inſectes deſtructeurs,
Les arbres n'ont produit que de ſtériles fleurs;
Ou leur ſève épuiſée en rameaux inutiles
Pouſſe des feuilles pour des fruits;
Ronces, Lierres, enfin les herbes les plus viles,
Réceptacles impurs de mille affreux reptiles,
S'élèvent ſans pudeur en tous lieux reproduits.
D'un ſuperbe avenir l'eſpérance eſt détruite:
L'inſenſé ne voit rien que ſa fleur favorite!
Un Platane touffu qui lui donna toujours
Son branchage en Hyver, en Été ſon feuillage,
Portoit ombrage à ſes amours;
Il n'en fallut pas davantage;
L'ingrat ſans balancer immole de ſa main
Le bienfaiteur d'un ſiècle à la fleur du matin!
La Tulipe en pâtit; il ſurvint un orage:
La grêle détruiſit ſon merveilleux corſage.
Son amant, dès l'Aurore, apperçoit ſes malheurs;
D'abord il ſe lamente, enſuite il devient ſage.
Au ſort de ſon idole ayant donné des pleurs,

Il

Il voit de ſon jardin la déſolante image!
Il reprend l'arroſoir, la ſerpe & le rateau;
Sous ſes mains en tous lieux tout fleurit de nouveau;
Il fait tant par ſes ſoins qu'il appaiſe Pomône.
Et bientôt ſouriant aux préſens de l'Automne:
D'un petit mal, dit-il, naît ſouvent un grand bien:
Quels tréſors j'immolois à la beauté fragile,
Au vernis ſans odeur d'une fleur inutile!...
J'ai cru perdre beaucoup.... j'ai perdu moins que rien.



FABLE XX.

L'ALOUETTE.

Une Alouette par malheur
Se laiſſa prendre un jour aux rêts de l'Oiſeleur.
Adieu les champs de la lumière,
Adieu les prés fleuris, la voilà priſonnière.
Que je la plains hélas ! ſes chants mélodieux
Ne s'élèveront plus à l'oreille des Dieux !
Dans ſes entraves éternelles
De quoi lui ſerviront ſes aîles ?
Des caprices d'autrui ſes jours ſont dépendans ;
Elle ſert de jouet à des fripons d'enfans !
Mais une heureuſe négligence,
Après trois mois d'ennuis, lui rend la clef des champs ;
Dans les airs tout-à-coup la voilà qui s'élance :
Elle croyoit voler.... inutiles élans !
Déjà ſes aîles incertaines
Ne pouvant ſoutenir un vol ambitieux,
Loin de la porter dans les cieux,
Vont raſant humblement les plaines.

Elle voulut chanter ; mais les hôtes des bois
Ne reconnurent plus ſa voix.
Allons donc terre à terre, & taiſons-nous, dit-elle :
J'ai beſoin, je le ſens, d'écouter Philomèle ;
Mais ſi j'ai tout perdu dans la captivité,
Je dois tout retrouver avec la liberté.



FABLE XXI.

LE ROSSIGNOL ET LE SERIN.

Du Rossignol humble rival,
Ne pouvant ſe flatter d'être un jour ſon égal,
Le Serin confiné dans une ſolitude,
N'oſoit plus élever la voix,
Du jour que ſon vainqueur fut de retour aux bois.
Il aborde un beau ſoir avec inquiétude
La jeune Philomèle : O d'un illuſtre époux
Digne épouſe, dit-il, quand devenez-vous mère ?
Quand verrai-je naître de vous
Des fils dignes en tout de vous & de leur père ?
Daignent les Dieux hâter des momens auſſi doux,
Et nous montrer des fruits d'une union ſi belle ! ...
Croyez que je voudrois voir ces momens venus....
Je le crois, reprit Philomèle ;
Mon époux ne chanteroit plus.



FABLE XXII.

LES BROCHETS.

Un Prince ſe vantoit d'avoir dans ſon étang
Force Brochets. Tant pis : le Brochet eſt gourmand,
Lui dit un Étranger ; l'ignorez-vous encore?
Il mange, croyez-moi, tout le petit poiſſon ;
Adieu la Tanche & le Goujon.
Oh ! ce n'eſt pas que Monſeigneur l'ignore,
Répondit quelqu'un des Valets ;
Mais mangeons-nous pas les Brochets ?



FABLE XXIII.

LE CHIEN DE CHASSE BLESSÉ À MORT.

Frappé d'une atteinte cruelle,
Briffaut vainqueur d'un Cerf, gisoit au lit d'honneur.
Avant de terminer sa carrière immortelle,
Le héros en ces mots exhaloit sa douleur :
Quelle espèce est la nôtre ! insensés que nous sommes !
Aveugles instrumens des passions des hommes ;
Jouets infortunés d'un instinct furieux,
Qu'ils savent exciter pour nous gouverner mieux ;
Abrutis par nos fers, à l'aspect de leur proie
Nous faisons éclater une stupide joie !
Aux dépens de nos jours, bassement triomphans,
Nous achetons l'indigne gloire
D'abattre aux pieds de nos tyrans
De généreux vaincus, dignes de la victoire,
Qui combattent du moins jusqu'au dernier soupir
Pour cette liberté dont nous n'osons jouir.
De nos lâches forfaits quel est donc le salaire ?...
Race féroce & foible, accourez & voyez....

Trop heureux en mourant, ſi ma mort vous éclaire....
O mes chers Compagnons... mes jours ſont trop payés,
Si ma mort eſt l'époque... A ces mots il expire,
Sans qu'on ait pu ſavoir ce qu'il a voulu dire.



FABLE XXIV.

LE LAPIN ET LE FURET.

L'OMBRE couvroit l'herbette humide;
La douce odeur du ſerpolet,
Par le beau calme qu'il faiſait,
Invitoit le Lapin timide
A commencer ſes petits tours.
Jeannot ſuivi de ſes amours,
Eſt le premier qui ſe décide.
D'abord il met le nez à l'air,
Puis de trotter ſur le pré verd.
Mais une ombre, un rien, tout l'alarme:
Le moindre ſouffle dans les airs,
N'eſt-ce point un fuſil qu'on arme?
Les vers luiſans ſont des éclairs,
Des avant-coureurs de la foudre,
Qui le met, lui chétif, en poudre.
Puis ce n'eſt rien; le petit fou
Bondit autour de ſa compagne;
Puis il veut ſe mettre en campagne.

Puis il veut regagner ſon trou.
Le bruit de la feuille qu'il broute
Tout-à-coup le met en déroute,
Et le voilà dans ſon terrier
Qui ſe replonge tout entier.
Le malheureux! qu'y va-t-il faire?
C'eſt-là qu'un traître de Furet
L'attend, le ſaiſit au collet
Au moment qu'il n'y ſongeoit guère.
Il expire & dit: Eh! pourquoi
Faut-il trembler juſques chez ſoi?
Alarmé des haines publiques,
En quels bras me ſuis-je remis!
Ah! nos plus mortels ennemis
Sont nos ennemis domeſtiques!



FABLE XXV.

L'HISTOIRE.

La Capitale d'un Empire
Que le glaive du Scythe achevoit de détruire,
Par mille édifices pompeux
Du ſauvage vainqueur éblouiſſoit la vue.
D'un Prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admiroit ſur-tout la ſuperbe ſtatue.
On liſoit ſur ce monument :
A très-puiſſant, très-bon, très-juſte & très-clément
Et le reſte, en un mot l'étalage vulgaire
Des termes conſacrés au ſtyle lapidaire.
Ces mots en lettres d'or frappent le Conquérant ;
Ce témoignage ſi touchant
Qu'aux vertus de ſon Roi rendoit un Peuple immenſe,
Émeut le Roi barbare ; il médite en ſilence
A ce genre d'honneurs qu'il ne connut jamais ;
Long-tems de ce bon Prince il contemple les traits.
Il ſe fait expliquer l'hiſtoire de ſa vie :
Ce Prince, dit l'hiſtoire, horreur de ſes ſujets,



On fit l'Histoire après sa mort

Fable XXV. Liv. IV. T. I.

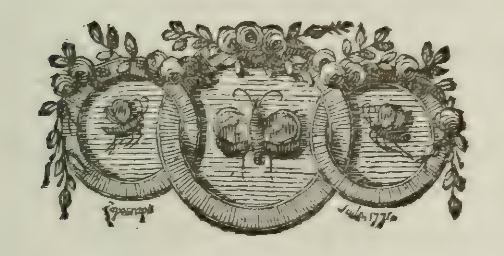
Naquit pour le malheur de ſa triſte Patrie :
Devant ſon joug de fer il fit taire les loix ;
Il fit le premier pas vers l'affreux deſpotiſme ;
Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatiſme
Qui ſert ſi bien les Rois:
Et ſon pouvoir ſorti de ſes bornes certaines,
De quelque Conquérant préparoit les exploits,
Quand d'un Peuple avili par ſes loix inhumaines
Il diſpoſoit les bras à recevoir des chaînes.
Tel étoit le portrait qu'à la poſtérité
Tranſmettoit l'équitable Hiſtoire.
Le Scythe confondu ne ſait ce qu'il doit croire:
Pourquoi donc, ſi l'Hiſtoire a dit la vérité,
Par un monument ſi notoire
Le menſonge eſt-il atteſté ?
Sa Majeſté ſauvage étoit bien étonnée.
Seigneur, dit un des Courtiſans
Qui durant près d'un ſiècle à la Cour des Tyrans
Traîna ſa vie infortunée,
Seigneur, ce monument qui vous ſurprend ſi fort,
Au deſtructeur de la Patrie
Fut érigé pendant ſa vie....
On fit l'hiſtoire après ſa mort.

FABLE XXVI.

LE CORBEAU ET LE MOINEAU.

Un vieux Corbeau mélancolique
Croaſſoit jour & nuit au haut d'un Chêne antique.
A ſes voiſins, aux voyageurs,
Il ne chantoit que des malheurs.
Dans le ciel le plus pur il voyoit un nuage;
Le calme le plus frais annonçoit un orage.
Malheur! s'écrioit-il dans tous les environs,
Malheur à la vendange & malheur aux moiſſons!
En vain de ſes ſueurs l'Homme arroſoit la terre,
Elle vouloit du ſang; l'habitant ſémeroit;
Mais l'étranger récolteroit:
C'étoit tout à la fois la famine & la guerre.
Enfin depuis cent ans qu'il prédiſoit ſa mort,
Il ne connoiſſoit plus la joie,
Et même en dévorant ſa proie,
Il trembloit comme un eſprit fort.
Mais ce qui ſurprendra peut-être davantage,
C'eſt que dans ſa forêt il paſſoit pour un ſage.

Maître Corbeau voit noir, c'eſt qu'il y voit de loin;
De ſes yeux, diſoit-on, la Patrie a beſoin.
L'avantage des gens conſommés en prudence,
C'eſt de voir un danger où nous ne voyons rien;
En trois ſiècles d'expérience
Il a tant vu de mal qu'il ne croit plus au bien.
Si c'eſt-là tout ſon avantage,
Reprit un Moineau jeune & d'agréable humeur,
Je ne demande aux Dieux qu'une ſeule faveur,
C'eſt de mourir un jour avant que d'être ſage.



FABLE XXVII.

LE HIBOU ET L'ALOUETTE.

Un Hibou dans le creux d'un If
S'étoit enſeveli tout vif.
Se vouant à la nuit, abjurant la lumière,
Sa promenade unique étoit un cimetière.
C'eſt-là qu'au milieu des tombeaux,
Dans le ſilence des ténèbres,
Il entonnoit ſes chants funèbres,
Effroi des paiſibles hameaux.
Or un jour en paſſant une jeune Alouette
Entendit ſon lugubre cri
Du fond du centre obſcur qui lui ſervoit d'abri.
Qui te fait ſoupirer? Seroit-ce la Chouette?
Serois-tu tendre, vieux grigou,
Lui dit-elle? A quoi donc rêves-tu dans ton trou?
O tête indiſcrete & légère,
Répondit l'Oiſeau d'Atropos!
Je rêve au funeſte repos
Où ſe doit terminer ta courſe paſſagère;

Je rêve à ces terribles mots
Que la mort à toute heure imprime ſur le marbre!
Quand tu planes au haut des airs,
Que tu fais retentir de frivoles concerts,
Solitaire ignoré, dans les flancs de cet arbre,
Entouré des vains monumens
Où tous ces Dieux mortels laiſſent leurs oſſemens,
Je rêve nuit & jour hélas! qu'il faut les ſuivre!...
Et ton rêve eſt hélas! ennuyeux à périr,
Dit l'Alouette; apprends l'abrégé d'un gros livre:
S'il eſt ſage, ô Hibou! de ſonger à mourir,
Il eſt fou d'oublier de vivre.



FABLE XXVIII.

L'HISTOIRE DES BREBIS.

La Brebis en ces mots, à l'ombre d'un coteau,
Donnoit leçon d'hiſtoire aux Agneaux d'un troupeau.

Les Brebis autrefois erroient à l'aventure ;
Les Brebis ſans Paſteurs alloient à la pâture.
Mais contraintes ſans ceſſe à fuir devant les Loups,
Nous crûmes faire un trait de fine politique,
En mettant notre République
Sous l'abſolu pouvoir d'un plus puiſſant que nous.
Ce jour de nos malheurs fut l'époque première !
Il fallut renoncer dès-lors à nos toiſons ;
Dès-lors aux rigueurs des ſaiſons
Sous prétexte de nous ſouſtraire,
On nous bâtit ces toits, dont on fit nos priſons.
Pour écarter les Loups, des Chiens impitoyables,
Furent de tous nos pas les guides redoutables.....
Je n'ai fait qu'ébaucher l'hiſtoire de nos maux....
Nos Paſteurs inhumains devinrent nos bourreaux !

Sous

Sous une bonté feinte ils déguisent leur rage ;
Ils réservent pour nous le plus gras pâturage ;
Mais de leur cruauté c'est un rafinement ;
Quel Mouton s'engraissa jamais impunément ?...
Enfin pour comble de misères,
Graces à leurs fureurs nous tremblons d'être mères !
A leurs Dieux, c'est-à-dire à leurs affreux penchans,
Les cruels à nos yeux immolent nos enfans !
Chez un peuple moins doux, peut-être que les pères
Sauroient vendre du moins leur sang à ces tyrans ;
Mais les Moutons jamais ne furent sanguinaires ;
Ils méritoient hélas ! des Rois plus débonnaires !...
Nous présentons la gorge aux fers des assassins :
En tombant sous leurs coups nous leur léchons les mains !...

Peut-être la Brebis eût poursuivi l'histoire ;
Mais le Chien qui parut, lui brouilla la mémoire.



FABLE XXIX.

L'HIRONDELLE ET LE VIEILLARD.

Progné bâtiſſoit ſous la friſe
D'un Château que cent bras élevoient dans les airs,
Pour ombrager la tête griſe
D'un Sénateur chargé de quatre-vingt hivers.
Le Vieillard un beau ſoir admirant ſon portique,
Aſſis près d'un canal & reſpirant le frais,
Apperçoit le nouveau palais
Que l'Hirondelle attache & cimente & maſtique,
N'ayant pour tout cela qu'un inſtrument unique.
Il s'amuſa long-tems à regarder ſes tours
Du rivage à ſon nid, de ſon nid au rivage.
Enfin en ſouriant il lui tint ce diſcours:
Tu bâtis pour un ſiècle, oiſillon de paſſage!
Nous touchons à l'Automne, & tu ſais que l'Hiver
Le deſtin te condamne à repaſſer la mer:
L'Architecte eſt prudent, mais l'Oiſeau n'eſt pas ſage...
Eh! l'es-tu plus que moi, lui répondit Progné?

Par le destin aussi ton séjour est borné :
La vieillesse pour l'Homme est l'Hiver !... qui l'ignore ?..
La neige est sur ta tête, & tu bâtis encore !



FABLE XXX.

LE PINÇON.

QUAND la ſublime Philomèle
Fuyant la rigueur des Hivers,
Eut privé nos climats de ſes divins concerts,
Le doux Pinçon formé ſur ce brillant modèle,
Voulut encore eſſayer quelques airs.
Que nous veut, dit le Geai, ce chantre à la voix grêle?
Quel ennuyeux, s'écrioient mille Oiſeaux!
Quel ennuyeux, répétoient mille échos!...
Oſes-tu, chétive pécore,
Du Roſſignol imiter les éclats?
Il te manque une voix ſonore,
Pauvre fauſſet, tu n'en approches pas!
Y penſons-nous, dit la Fauvette,
Eſt-ce le tems d'être ſi délicats,
Quand nous ſommes dans la diſette?
Soyons moins durs que la ſaiſon,
Ou bien nous n'aurons plus la moindre chanſonnette:
Le Roſſignol nous manque, eh! vive le Pinçon!

ÉPILOGUE.

C'EST ainſi que ma Muſe ingénue & timide,
Sous les yeux de Minerve, à l'ombre de l'Égide,
Prête ſes ſentimens divers
Aux divers habitans de cet humble univers;
Et dans un agréable ſonge
Occupant ſon oiſiveté,
En déguiſant le vrai ſous les traits du menſonge,
Dérobe aux foibles yeux ſa trop vive clarté.
Tandis que pénétré d'une plus noble flamme,
Des François étonnés l'Homère généreux
Aux Catons, aux Brutus partageant ſa grande ame,
Fait parler aux Héros le langage des Dieux;
Et de ſon indigne eſclavage
Affranchiſſant la vérité,
L'introduit chez les Rois ſans voile, ſans nuage,
Répétant ſans pâlir le mot de Liberté....
O ſi quelque rayon de ſon divin génie

Eût échauffé mon ame, à de plus grands travaux
Je voudrois consacrer le Printems de ma vie!
J'ai fait parler les Animaux,
Leurs Maîtres à leur tour paroîtroient sur la scène.
Dans le Temple de Melpomène,
Prêtre de la raison, des vertus & des mœurs,
Auguste Vérité, je rendrois tes oracles.
A des desirs trop séducteurs
Le sort a mis d'heureux obstacles:
L'arrêt du sort m'a condamné
A vivre au sein de la Nature;
Dans cet asyle fortuné
Je me confine sans murmure.....
Hôtes heureux des airs, des eaux & des forêts,
Compagnons de ma solitude,
De vos penchans les plus secrets
J'ai fait jusqu'à ce jour ma plus profonde étude.
Sans menacer vos jours, sans vous tendre d'appâts,
Je me suis contenté d'observer les débats,
Les trahisons & les traverses
Qu'excitent parmi vous vos passions diverses.
Spectateur indiscret, si j'ai pu quelquefois

Tracer de vos défauts des peintures fidèles,
Dans vos vertus aussi j'ai choisi les modèles
Que j'offre aux fiers Tyrans qui se disent vos Rois.

FIN.



TABLE

Des Fables contenues dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le Manuscrit qui a pour titre : *Fables, par M. Boisard, de l'Académie des Belles-Lettres de Caën ;* où je n'ai rien observé qui doive en empêcher l'impression. Donné à Paris, le 29 Décembre 1772.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT : Notre amé le Sieur BOISARD, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *des Fables de sa composition ;* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers pour Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle du Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Pré-

ſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le treizième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-treize, & de notre règne le cinquante-huitième. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre 19 *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N° 2477, fol. 16, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenſe*, art. 4, *à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires, preſcrits par l'art.* 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 25 *Janvier* 1773.

Signé C. A. JOMBERT père, Syndic.

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT, rue de la Harpe, près S. Côme.

FABLES,

PAR M. BOISARD,

De l'Académie des Belles-Lettres de Caën, Secrétaire du Conseil & des Finances de MONSIEUR, *frère du* ROI.



SECONDE PARTIE.

M. D. CC. LXXVII.



FABLES.

LIVRE V.

PROLOGUE.

De mes plus doux loiſirs compagne ſolitaire,
Vous, qui des hôtes des forêts,
Sous un toît de verdure, aux bords d'une onde claire,
M'apprîtes, dès l'enfance, à crayonner les traits,
O Muſe, dans ce lieu champêtre,
Daignez ſourire encore à mes nouveaux eſſais;
Dirigez mes pinceaux, & dans tous mes portraits
Les humains étonnés pourront ſe reconnoître.
Plus j'obſerve les animaux,
Plus je vois que ſouvent ils ſont ce que nous ſommes,

Et de leurs paſſions les fidèles tableaux
Me ſemblent les miroirs des paſſions des hommes.
Sur la ſcène du monde, hélas! à tous momens
Que vois-je? Mes acteurs en maſques différens.
Ce Lion ſolitaire & ſombre,
Dont l'œil lance la flamme & qui rugit dans l'ombre,
C'eſt l'image de nos Tyrans:
Ce Tigre plus cruel, ſouillé de plus de crimes,
Dont l'œil ſourit à ſes victimes,
Je le retrouve encor parmi leurs Courtiſans.
Mais, entre tant de perſonnages,
Je reconnois auſſi de plus douces images.
Innocens animaux, n'en ſoyez point jaloux;
On trouve quelquefois des vertus parmi nous.
Dans ce Prince adoré, père de la patrie,
Qui ſait au bien de ſes Sujets
Immoler chaque jour ſes plus chers intérêts,
Je vois du Pélican la ſublime induſtrie,
Quand d'un bec généreux ſe déchirant le flanc,
Il nourrit ſes petits aux dépens de ſon ſang.
Quand ce père, engourdi ſous les glaces de l'âge,
De ſes bras défaillans envain cherche l'uſage;
Si je vois ſes enfans nombreux

Épier ſes beſoins & prévenir ſes vœux,
Dans ce tableau que je contemple,
De la Cicogne encor je reconnois l'exemple :
Aux auteurs de ſes jours, devenus languiſſans,
C'eſt ainſi que docile aux loix de la nature,
La pieuſe Cicogne apporte la pâture,
Et paye dans l'hiver les dettes du printemps.
Mais lorſque chancelant ſous le poids de la vie,
Je répands les douleurs de mon ame attendrie
Dans le ſein de l'ami que m'ont donné les Dieux,
Si je me ſens baigné des larmes de ſes yeux,
Je renais, & je me retrouve
Heureux des maux que j'ai ſoufferts!
C'eſt alors qu'étonné du calme que j'éprouve,
Je vois que, ſeul dans l'Univers,
L'Homme de l'amitié peut connoître les charmes...
Lui ſeul auſſi verſe des larmes,
Environné de maux cruels,
Imaginaires ou réels...
Habitans de ces doux ombrages,
Ah! vous avez ſur lui tant d'autres avantages!
Vous ignorez les vains deſirs,
Les remords & les repentirs :

Vos plaiſirs ſont ſi purs, vos peines ſi légères;
Vos plus vives douleurs ne ſont que paſſagères ;
Vous ne connoiſſez point le déſeſpoir affreux...
Souffrez que l'amitié ſuive les malheureux.
C'eſt aſſez que l'amour fidèle
Ait fixé parmi vous ſa demeure éternelle...
Mais qu'ai-je appris? Que dans vos bois
L'amour eſt inconſtant comme à la Cour des Rois...
Simple & naïve Tourterelle,
Dont la voix eſt ſi tendre & le regard ſi doux,
Vous, des Amans le vrai modèle,
Le vrai modèle des Époux;
Vous ne mourez donc pas, quand la flèche cruelle
A percé dans les airs, au printemps de ſes jours,
L'unique objet de vos amours?
Vous êtes donc légère & ſouvent infidelle?
Et dans le même jour, ſur le même rameau,
Vous couronnez les feux de plus d'un Tourtereau ?
Buffon l'oſoit écrire, & j'en doutois encore;
Hélas! il eſt trop vrai ! Je vous ai vu flétrir
Ces titres glorieux dont l'erreur vous décore ;
Et c'eſt chez vous que, ſans rougir,
Nos Belles ont peut-être appris à nous trahir...

Sombres réflexions! lumières déplorables!
Il n'eſt plus d'amours véritables!
Les fidèles Époux, les ſincères Amans,
Ces êtres menſongers à qui j'aimois à croire,
Sont bannis de la Fable, ainſi que de l'Hiſtoire,
Et relégués dans les Romans.



FABLE I

LE VIEILLARD ET L'IDOLE.

Un pauvre Dieu de bois, abattu par les vents,
Ou par la foudre, ou par le Tems,
Froiſſé, briſé de la ſecouſſe,
Étoit giſant ſur le verger
Que durant près d'un ſiècle on le vit protéger.
Son front, caché ſous l'herbe, étoit couvert de mouſſe.
Cependant un Vieillard, qui, dès ſes jeunes ans,
Avoit vu ce verger, ſon unique héritage,
Sous le Dieu protecteur refleurir au printemps,
À peine de l'automne a cueilli les préſens,
Qu'à l'Idole abattue il en va faire hommage.
Son fils qui l'apperçoit : Eh ! mon père, aujourd'hui
Qu'importe qu'il vous ſoit ou contraire ou propice ?
À lui, mon père, un ſacrifice !
Que pourra-t-il pour vous, s'il ne peut rien pour lui ?
Mon fils, dit le Vieillard, viens imiter ton père...
Il eſt pour nous ce qu'il était :
Ne ſonge pas au bien qu'il ne pourra nous faire,
Songe à celui qu'il nous a fait.



Monnet Del. Schmitz Sculp.

Ne ſonge pas au bien qu'il ne pourra nous faire,
Songe à celui qu'il nous à fait.

Fable 1.ere L. V. T. 11.

FABLE II.

LE RENARD ET LA PERDRIX.

UNE JEUNE Perdrix s'ébattoit ſous l'ombrage ;
Un Renard l'apperçut, & lui tint ce langage :
Quel charme t'accompagne, ô gentille Perdrix!
Et quel doux éclat t'environne!
Que j'aime à contempler cette patte mignonne!
Oui, la pourpre de Tyr eſt ſans couleur au prix...
Et ce bec de corail, qui pourroit s'en défendre?
O, ſi j'en crois tes yeux, que ton ſommeil eſt tendre!
Je ne ſais comme il arriva
Que la Perdrix fut ſotte & ferma la paupière ;
Je ſais qu'elle ſe réveilla
Sous une dent perfide, hélas! & meurtrière.
Que faire pour ſortir du gouffre où la voilà?
Elle eut recours à la prière :
O le plus ſéduiſant des hôtes de ces bois!
Je t'en conjure par toi-même,
Par cet art enchanteur, par cette douce voix

Qui me fait ta victime ; à ma misère extrême
Sois sensible, ou du moins avant que de mourir,
Fais que je goûte encore un innocent plaisir ;
Et si ton cœur n'est point farouche,
Que j'entende mon nom prononcé par ta bouche !
A ce discours si gracieux
Maître Renard prêtant l'oreille,
Ouvre amoureusement une bouche vermeille,
D'où la Perdrix s'envole & fend l'air à ses yeux.
Sot que je suis, dit-il, & tête sans cervelle !
Qu'avois-je en ce moment besoin de discourir ?
Et moi, l'ami, répondit-elle,
Qu'avois-je en ce moment besoin de m'endormir....
J'ai perdu la première & gagné la seconde.....
Quitte à quitte, compère, & tout est pour le mieux :
Nous nous sommes appris ce qu'on risque en ce monde,
Et pour ouvrir la bouche & pour fermer les yeux.



FABLE III.

L'AGNEAU NOURRI PAR UNE CHÈVRE.

Un Agneau s'en alloit bêlant
Parmi des Chèvres, appelant
Sa *bonne mère* & ſa *nourrice*,
Et ſa *maraine* & ſa *tutrice*.
Un Chien lui dit : Mon pauvre ami,
N'eſpère pas trouver ici
Celle qui t'eſt ſi néceſſaire.
Suis le penchant de ce coteau,
Des Brebis paiſſent ſous l'ormeau;
C'eſt-là qu'il faut chercher ta mère.
Eh! de laquelle parlez-vous,
Reprit l'Agneau? C'eſt, qu'entre-nous,
Moi, j'en ai deux. — Quelle folie!
Tu nous fais-là des contes bleux.
Celle qui t'a donné la vie,
C'eſt ta mère; on n'en a pas deux. —
Quoi! cette Brebis ſi féconde,

Qui, l'autre jour, me mit au monde,
Sans peut-être aujourd'hui ſavoir
Si ſon fils étoit blanc ou noir,
C'eſt-là ma mère.. Ah! miſérable!
A l'heure même où je ſuis né,
Je fus par elle abandonné...
Ce n'eſt donc pas la véritable?
Celle qui me vit demi-mort,
Et prit pitié de ma misère;
Celle enfin que je tette encor,
Voilà ma véritable mère,
Celle du moins qui m'eſt ſi chère:
Je ne ſais pas ſi j'ai grand tort.
On dit qu'il faut révérer l'autre;
Mais, commme elle a mis peu du ſien
Dans tout ceci, je penſe bien
Qu'elle exige auſſi peu du nôtre.



FABLE IV.

LA TORTUE ET LE HÉRISSON.

EH! bon Dieu, mon voiſin, qu'eſt-ce donc qui s'apprête?
Dit la Tortue au Hériſſon.
Que de dards!... Il en a des pieds juſqu'à la tête!
Voulez-vous devenir la terreur du canton?
Où donc eſt l'ennemi? — Je ne ſais, ma voiſine;
Mais je trouve toujours quelqu'un qui me chagrine.
Gare auſſi le premier qui ſe préſentera,
Et j'en veux enfiler autant qu'il en viendra.
Mais qu'ai-je donc qui vous étonne,
Vous que je vois armée ainſi qu'une Amazone? —
Moi? vous n'y ſongez pas, ou vous voulez railler.
Me voyez-vous porter ni javelot, ni lance?
Une cuiraſſe, un bouclier,
Je n'eus jamais d'autre arme, hélas! contre l'offenſe.
Je me défends ſans menacer,
Et je repouſſe ſans bleſſer. —
Oh! vous êtes trop pacifique;

Bonne avec les méchans!... ils pourront vous lasser.
Ma devise est à moi : *Qui s'y frotte, s'y pique ;*
Je blesse en repoussant ; mais pourquoi me pousser?



FABLES V.

FABLE V.

LES GRIVES.

DANS un canton de la Neuſtrie,
Où la grappe, dit-on, ne mûrit qu'à regret,
Les Grives menant triſte vie,
De changer de climat formèrent le projet.
Elles s'envolent par centaine
Vers les coteaux de la Touraine,
Où Bacchus étaloit alors
Aux yeux des Vendangeurs ſes plus riches tréſors.
Et Dieu ſait la vie & la chère
Que l'on fit en terre étrangère;
Dieu ſait comme on y vendangea,
Tant que la vendange y dura.
Mais ce temps-là paſſé, vers la fin de l'automne,
On deſira revoir les vergers de Pomone.
Grives de revenir à leur pays natal;
Il en revint fort peu, ce fut-là tout le mal;
Mais la plupart bien rondelettes,

En apparence au moins, de tout point bien refaites,
Leur retour cependant fit rumeur au pays.
Les ſages ou les pareſſeuſes
Qui s'étoient ſu bon gré de garder le logis,
Se trouvèrent bien malheureuſes.
Que n'ont elles d'abord adopté ce projet,
Si bien conçu, ſi bon, à juger par l'effet!
Mais afin d'étouffer les haines inteſtines,
Que ſembloient exciter mille jaloux propos,
La plus ſage des Pélerines
Du ſommet d'un pommier fit entendre ces mots:
O que je plains votre ignorance!
Que vous diſtinguez mal le vrai de l'apparence!
Aveugles, ouvrez-donc les yeux!...
Nous étions plus de mille en partant de ces lieux....
Comptez-nous à cette heure... hélas! de nos compagnes
Les trois quarts ont péri ſur ces riches montagnes,
Dans ces champs habités par des hôtes pervers,
Où, pour la peine de nos crimes,
Nous allâmes chercher tant de périls divers.
Depuis le jour où nous partîmes,
Qui dira tous les maux que nous avons ſoufferts?
Du bonheur, il eſt vrai, nous avons vu l'image;

Mais ces raiſins vermeils n'étoient que des appâts.
L'une, auprès de la grappe, a donné dans la cage;
Entre la mort & l'eſclavage,
L'autre n'eut qu'à choiſir & ne balança pas;
La fin de la plupart fut un honteux trépas.
Que dis-je? nous enfin, vil reſte que nous ſommes,
Réchappé de la main des hommes!
L'incommode embonpoint que nous en rapportons,
Vaut-il, à votre gré, ce que nous regrettons?
Moi, qui vous parle... ah! de mon aîle
Sachez que j'ai perdu la plume la plus belle.
Je n'ai qu'un œil, regardez-y;
Mon bec eſt un peu racourci;
Il me manque une patte, & celle qui me reſte,
Je la dois peut-être au haſard,
Qui dans tous nos ſuccès eut la meilleure part;
Mes Compagnes, parlez; c'eſt vous que j'en atteſte....
Et vous, qui, ne ſuivant que vos goûts caſaniers,
Dans l'heureux calme de la vie,
Voyez mûrir, ſans ſoins, les fruits de vos pommiers;
Si notre ſort vous fait envie,
Si vous vous reprochez l'amour de vos foyers,
Balancez, d'une part, les craintes, la misère,

Les périls qu'en tous lieux nous avons éprouvés;
De l'autre, le butin que nous avons pu faire,
Et plaignez-vous, si vous pouvez.
L'Orateur à ces mots descend de la tribune;
Et, d'après son discours, le Sénat est d'avis
Que les faveurs de la fortune
Méritent rarement qu'on y mette le prix.



FABLE VI.

LE LOUP ET LA CHÈVRE.

AU SOMMET d'un rocher bornant une prairie,
Une Chevrette alloit grimpant,
Sautant, folâtrant & broutant.
Un Loup, du pied du roc, l'apperçoit & lui crie:
Eh! quelle est donc cette folie,
De paître dans la nue au péril de vos jours,
Tandis qu'en ces bas lieux l'herbe est tendre & fleurie?
Je ne vous entends point, Chevrette mes amours.
La Chèvre lui répond: Moi, je crois vous entendre:
L'herbe des prés, sans doute, est fort bonne à brouter;
Mais, si le Loup pouvoit monter,
Il n'inviteroit pas la Chevrette à descendre.



FABLE VII.

LA CIGALE ET L'ESCARGOT.

L'ESCARGOT, dans la canicule,
Chargé du poids de ſa maiſon,
Pour parer, diſoit il, du moins au ridicule,
S'en alloit s'établir à l'ombre d'un buiſſon.
Il avoit quatre pas à faire;
Mais quand on eſt ainſi chargé,
Le premier ſeulement n'eſt pas petite affaire.
Souvent, pour ſe remettre, il étoit obligé
De s'arrêter. A chaque pauſe,
Il ſonge qu'un ménage eſt une triſte choſe,
Et cent fois avec ſon fardeau
Il voudroit être au fond de l'eau.
Tandis qu'il ſe plongeoit dans la mélancolie,
La voix de la Cigale éveillant ſes eſprits,
Il la voit qui ſautille au ſein des prés fleuris;
Nouveau ſujet de rêverie.....
Qu'elle eſt heureuſe, celle-ci!

Vive, alerte & légère, &, ſur-tout, ſans ſouci :
Le poids d'une maiſon n'arrête point ſa courſe;
Elle ne connoît rien qui trouble ſes loiſirs,
Que le ſoin de chanter jour & nuit ſes plaiſirs;
Et moi!... ſouffrir en paix, c'eſt ma ſeule reſſource!
La Cigale, à ſon tour, en voyant l'Eſcargot
          Cheminer à gros équipages,
Murmure en elle-même & ſe plaint de ſon lot,
Trouvant qu'un logis sûr a tous les avantages.
Qu'a-t-il donc fait aux Dieux pour être ainſi traité?
          Ils ont tout mis de ſon côté.
Dans leur courroux, ſans doute, ils m'ont donné la vie.
Tandis qu'ils m'ont livrée aux injures du tems,
          Tandis que j'erre au gré des vents,
Il brave, ſans péril, la froidure & la pluie.
          Le jour & la nuit au bel air,
En plein champ, ſans abri, ſans rien qui me défende,
Malheureuſe! à quel ſort faut-il que je m'attende?
          Et que ſera-ce dans l'hiver?
Lorſque la neige un jour couvrira les campagnes,
Et mettra les vallons au niveau des montagnes,
Celui-ci, dans ſon toît, coulera d'heureux jours!...
Et moi!... dans la nature errante & ſans ſecours,

Triſte jouet de la tempête,
Je n'aurai point d'aſyle où repoſer ma tête!
Comme elle en étoit-là, le chant du Moiſſonneur
La tira de ſa rêverie.
La Cigale, en ſautant, reprend ſon train de vie,
Ses chanſons & ſa belle humeur;
Tandis que l'Eſcargot, diſtrait à ſa manière,
Achève lentement ſa pénible carrière.



FABLE VIII.

LA PIE.

Mon voisin, vous voyez quelquefois l'Hirondelle,
Disoit la Pie à l'Étourneau:
Avez-vous su notre querelle?
Oh! c'est qu'elle est plaisante : Hier, sous cet ormeau,
La folle, sans détour, me traita de voleuse,
En présence du Geai, qui resta comme un sot.
La petite étoit furieuse;
Et, pour la courroucer, je n'avois dit qu'un mot.
Je la vois toute la journée
Dans la maison voisine, & par la cheminée,
Entrer, puis ressortir en tenant à son bec,
Vous dire quoi, c'est un mystère,
Et ce n'est pas-là mon affaire;
Mais, comme vous voyez, le passage est suspect.
C'est ce que j'essayois à lui faire comprendre.
Et, là-dessus, voilà le jeu
Qui se tourne en querelle, & mon Oison prend feu...

Eh bien! c'eſt moi qui ſuis la bavarde, à l'entendre...
Bavarde! moi? qu'en penſez-vous?
Tandis que je ſais, entre-nous...
Si je voulois parler... on connoît ſon hiſtoire...
Ne vous a-t-on pas dit qu'elle étoit aſſez bien
Avec ce Moineau-franc... gros bec & gorge noire...
Qui franchement d'ailleurs eſt le plus franc vaurien....
Qu'importe, elle en raffolle, & moi, j'en ſuis ravie:
Je lui pardonne encor de faire la jolie,
Avec ſon teint de Taupe & ſes ergots pointus;
C'eſt tout au plus une folie;
Qu'elle ait même les doigts crochus,
Si c'eſt auſſi ſa fantaiſie;
Tout ſe paſſe, Dieu ſait! & chacun fait ſa main
Comme il ſait faire en cette vie,
Le Merle ſous la treille... & d'autres dans la fuie...
J'y conſens; mais pourquoi parler, parler ſans fin,
Et pourquoi parler du prochain?
Fort bien, dit l'Étourneau... pourquoi faire la Pie?



FABLE IX.

L'OURS ET LE LIÈVRE.

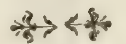
Un Lièvre alloit, tête baissée,
Donner tout justement dans les pattes d'un Ours:
Il le vit, mais trop tard; c'étoit fait de ses jours,
Sans un expédient qui vint à sa pensée.
Place, dit-il, place au Lion,
Place au Courier du Roi mon Maître;
Il est à quatre pas, il vole, il va paraître.
A ce mot l'Ours détale, & notre Postillon
S'arrête court.... & se repose:
Oh! oh! dit-il, le Roi Lion
Jamais à rien ne me fut bon;
Mais son nom sert à quelque chose.



FABLE X.

LE TAUREAU ET LE RAT.

Un Taureau ruminoit ſur l'herbe.
Je ne ſais pourquoi, ni par où
Un Rat s'en vint le mordre & s'enfuit dans ſon trou.
Le Taureau ſe relève, & l'animal ſuperbe
Indigné de l'affront plus que de la douleur,
De la corne & du pied s'agite avec fureur.
Mais à qui déclarer la guerre?
Il cherche envain de tout côté;
Son ennemi, rentré dans terre,
Inſulte à ſon courroux avec ſécurité.
Tu ſerois, dit-il, trop à craindre,
Et ton ennemi trop à plaindre,
Si, ne pouvant te réſiſter,
Les Dieux vouloient encor qu'il ne pût t'éviter.



FABLE XI.

L'AUTOUR ET LE MOINEAU.

DANS le plus haut d'un chêne à la ſuperbe cîme,
Un Autour, de ſes doigts ſanglans,
Preſſoit une Colombe, innocente victime,
Qui perçoit l'air envain de ſes gémiſſemens.
Le monſtre au bec retors, en dévorant ſa proie,
Apperçoit un Moineau revolant plein de joie
Au toît d'une chaumière, avec quelques épis,
Qu'il diſtribue à ſes petits.
Quelle exiſtence déplorable!
Dit-il; ces malheureux pouſſoient un cri plaintif;
Quelques épis ſans ſuc leur font un plaiſir vif!
Et, ce que je trouve admirable,
Cela chante, cela fend l'air;
Cela réſiſte même aux rigueurs de l'hiver;
Cela fait des petits enfin, ſans ſe contraindre;
Et tout vit au milieu de cent fléaux divers!...
Il faut en convenir, il eſt dans l'Univers

Des créatures bien à plaindre!
Seigneur, reprit le Passereau,
Quand vous avez dîné, vous devenez trop tendre.
Je n'en suis pas surpris, l'Autour ne peut comprendre
La félicité du Moineau.
Celui dont vous plaignez la misérable vie,
A vos prospérités ne porte point d'envie.
Il ne dîne pas comme vous;
Mais l'épi qu'il partage, en son toît solitaire,
Avec ses petits & leur mère,
Lui fournit un repas & plus sûr & plus doux.
Vivant de peu de chose, il craint peu la disette.
Quelquefois il peut bien pâtir,
Mais jamais il ne s'inquiète;
Il sait, selon les tems, & jouir & souffrir.
Quand il voit des Autours la cruelle injustice,
C'est alors qu'il est affligé;
Mais il est consolé quand il voit leur supplice...
Le sang de la Colombe est quelquefois vengé....
Le Passereau parloit encore,
Et l'Autour n'étoit déjà plus:
L'Homme vengeur arrache au Chien qui les dévore
Ses membres palpitans sur la terre étendus;

Il les attache pour l'exemple,
En béniſſant le ſort le Moineau les contemple
Au tronc de l'arbre, où l'inhumain
A fait ſon dernier crime & ſon dernier feſtin.



FABLE XII.

LA COLÈRE DU LION.

ROULANT de tous côtés ſes yeux étincelans,
Le Lion furieux parcouroit les campagnes,
Et de ſes longs rugiſſemens
Il faiſoit retentir les antres des montagnes.
Quel ſera, dit le Cerf, le ſort des animaux!
Si le Lion tranquille effrayoit ſes vaſſaux,
Qui pourra réſiſter à ſa fureur extrême?
Et quels maux ne fera-t-il pas,
Aujourd'hui qu'on voit trop, hélas!
Qu'il n'eſt plus maître de lui-même!



FABLE XIII.

L'ALOUETTE ET LA GRENOUILLE.

EN fuyant l'Epervier, une Alouette un jour
Du haut des airs se précipite
Dans un marais; & là, de sa chûte interdite:
Où suis-je, se dit-elle, & quel affreux séjour!....
Et de l'aile & du pied, & du bec tour-à-tour,
Pour se débarrasser la voilà qui s'agite.
Eh! bons Dieux, que de mouvement!
Lui dit une Grenouille, & pourquoi ce tourment?
Vous n'admirez donc pas nos charmantes retraites!
Dans nos heureuses maisonnettes
L'utile & l'agréable, il ne nous manque rien:
Comme j'y suis fort à mon aise,
Il me semble, ne vous déplaise,
Qu'il ne tiendroit qu'à vous de vous y trouver bien
Je veux croire, ma bonne amie,
Repondit l'Alouete, & je crois qu'à tes yeux,
L'aspect de ces terribles lieux

N'a rien dont tu ne ſois ravie.
Tu n'as point vu de près le vif éclat des cieux
Qui ſont devenus ma patrie.
Dans la fange où le ſort te condamne à vieillir
Tu peux trouver la vie & douce & fortunée ;
Mais pour moi qui n'y ſuis point née,
Je ferai mes efforts pour ne pas y mourir.



FABLE XIV.

L'ÉCUREUIL ET LE RENARD.

Un Renard en faiſant ſa ronde,
Lorgnoit un jour du coin de l'œil
Un friand petit Écureuil,
Uu Écureuil vraiment le plus joli du monde,
Au poil brillant & velouté,
Sautant d'un chêne à l'autre avec agilité :
Ah ! mon couſin, dit-il, la rencontre eſt aimable !
Je vous cherchois depuis mille ans ;
Mais pour jouir de ſes parens,
Je vois qu'il faut ſaiſir le moment favorable.
J'honore infiniment mon couſin le Renard,
Répondit l'Écureuil, & bénis le haſard
Qui me fait ſon parent ; la grâce eſt inouie !
Voudroit-il me montrer ma généalogie ? —
Oh ! mon couſin, très-volontiers....
Je ſais par cœur tous mes papiers.
Je m'appelle *Écureuil*, le fait eſt bien notoire ;

C'eſt mon nom de famille, & ce nom j'en fais gloire;
Car enfin... votre père (à qui Dieu faſſe paix)
Votre père & le mien... comme je vous diſais...
Pour ne vous rien cacher, n'étoient rien moins que frères;
D'où je concluds fort bien que nous ſommes couſins,
Et, s'il vous plaît, couſins-germains.
Ainſi deſcendez vîte, au nom de nos deux pères;
Il faut nous embraſſer, & par des nœuds ſi ſaints....
Vous voyez, mon couſin, que mes preuves ſont claires...
Oui vraiment, reprit l'Écureuil,
Très-claires en effet, je l'ai vu d'un coup d'œil;
Mais attendez un peu; pour terminer l'affaire,
Si vous le permettez, ainſi que je l'eſpère,
Je vais monter un peu plus haut;
Car nous ſommes, je crois, plus voiſins qu'il ne faut.
Ma tante, votre mère, en couſins ſi féconde,
Qui connoiſſoit un peu le monde,
M'avertit en mourant que le *tien* & le *mien*,
Faiſoient chez les parens plus de mal que de bien,
Et pour s'épargner tous reproches,
Qu'il falloit quelquefois s'éloigner de ſes proches.
Or, comme à mon avis, votre mère eut raiſon,
Nos pères auront tort, ſi vous le trouvez bon.

FABLE XV.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

LA SANTÉ de la Mouche eſt aſſez délicate;
Un ſouffle, un rien l'anéantit.
Un jour donc qu'elle étoit au lit
Sans remuer ni pied, ni patte,
Souffrant d'ennui peut-être autant que de douleur,
L'Abeille ſa couſine arrive par bonheur,
Comme elle alloit ſe mettre à parcourir un livre.
Eh couſine, bon jour! comment vous portez-vous?
Patte deſſus, patte deſſous,
Et puis les complimens; ces Dames ſavoient vivre.
Enfin l'Abeille auprès du lit
Se place, & tout de ſuite elle prend la parole.
Le miel eſt le ſujet où brille ſon eſprit.
Elle en fait, elle en parle, enfin elle en raffolle.
Le miel en général a telles qualités;
Mais ſelon les pays il a ſes différences,
Ses diverſes couleurs, & même ſes nuances.

Pour en venir, dit-elle, à ses propriétés...
La Mouche l'interrompt, & lui dit : Ma cousine,
Si nous parlions un peu du temps....
Moi j'avouerai qu'il me chagrine.
Il me semble que le printems
Est un peu froid & fort humide.
L'été n'arrivera-t-il point?
Croyez-vous qu'il arrive. — Ah! c'est ce qui décide;
Vous avez bien raison, l'été, c'est le grand point....
Sans été point de miel, & c'est à quoi je pense;
Pour moi j'ai sagement fait mes provisions;
Il n'est rien tel en tout que les précautions;
Et si le miel manquoit, vous sentez l'importance....
Du miel! reprit la Mouche... ah! j'aurai mes vapeurs,
Si cela dure. — Eh fi! des vapeurs, belle affaire;
Ma cousine, laissez-moi faire....
Avec un peu de miel. — Encore! ah! je me meurs!
De par tous les Dieux, ma cousine,
Pour la dernière fois brisons court là-dessus.
La chose, j'en fais cas, mais le mot m'assassine;
Le miel est du nectar, mais ne m'en parlez plus.

FABLE XVI.

LES FIGUES.

UN HABITANT de Tyr cultivoit des Figuiers,
Dont les fruits tous les ans vendus au voiſinage,
Durant les douze mois entiers,
Lui rapportoient de quoi ſuffire à ſon ménage,
Non magnifiquement ; la denrée au pays
Étoit aſſez commune, & partant à bas prix.
Si bien que ſe laiſſant ſéduire
A l'appât des profits qu'il fera ſur la mer,
Il riſque enfin dans un navire,
Sur un douteux eſpoir, un profit net & clair.
Tout annonce un heureux voyage,
Ciel d'azur, onde unie... O revers ! o douleur !
Un coup de vent ſurvient, les Figues ſont naufrage.
Les flots en rapportant les preuves au rivage,
Le pauvre Trafiquant va conter ſon malheur
A ſa famille conſternée ;
Il faut vivre de rien ou de peu cette année.

Mais cependant sur frais nouveaux
Il cultive ses arbrisseaux;
Le printems lui promet de nouvelles richesses,
Et l'automne propice acquitte ces promesses.
Cette fois en lieu sûr ayant mis son avoir,
Le Tyrien par un beau soir
Assis auprès du port, oublioit ses fatigues.
Mais, comme il vit la mer humble & tranquille alors,
Et murmurant à peine en caressant ses bords:
« Je vous entends, dit-il; vous demandez des Figues ».



FABLE XVII.

LE RAMIER ET LA FAUVETTE.

Vous n'aimez que la Tourterelle,
Disoit la Fauvette au Ramier;
Un cœur si tendre & si fidèle
Ne devoit pas s'en défier.

Cependant votre ame charmée
De ses chastes roucoulemens,
Sur la foi de sa renommée
Se laisse abuser bien long-tems.

En tête-à-tête sous l'ombrage,
Elle reçoit... jusqu'au moineau!...
Avec un fou, quand on est sage,
Que fait-on deux sur un rameau!

L'occasion est périlleuse:
Je vous entends, dit le Ramier;
Mon danger peut vous effrayer;
Mais l'apparence est bien trompeuse.

À ne juger que par mes yeux,
Je vous croirois un peu coquette....
Pardonnez-moi, ſage Fauvette,
Mon cœur vous juge beaucoup mieux.

Ce cœur pur & ſans artifice,
D'aucun ſoupçon n'eſt combattu;
J'ai de la peine à croire au vice,
Et j'aime à croire à la vertu.



FABLE XVIII.

LE POMMIER ET LA GIROFLÉE.

Un Pommier dans la canicule
Trouvoit tout au moins ridicule
Le peu de ſoin du Jardinier,
Qui repoſoit à l'ombre & le laiſſoit griller;
Tandis qu'on lui voyoit la cervelle affublée
D'une petite Giroflée,
Dont les fleurs, à ſon gré, ne valoient pas les fruits
Que ſa tige féconde un jour auroit produits.
Eh! voyez, diſoit-il, n'eſt-ce pas une plante
Bien utile & bien importante,
Pour être-là, ſoir & matin,
Occupé du ſouci de rafraîchir ſon teint?
Mais, crois-moi, ma petite, on rit de ſon ivreſſe,
Qui te fait aſſez peu d'honneur,
Et l'on mépriſe au fond du cœur
Le Courtiſan & la Princeſſe.
Moi j'ai pitié de ſon erreur...
Je ne me flatte pas; mais j'imagine certe

Qu'avec moi l'on pourroit du moins
Retirer l'intérêt de tous ces petits ſoins
Qu'on te prodigue en pure perte.
Eh! par où puis-je, hélas! m'attirer tes rigueurs!
Reprit la douce Giroflée;
Eſt-ce ma faute à moi ſi l'on aime les fleurs?
J'ai fort peu de mérite, & j'en ſuis déſolée,
J'ai beaucoup de beſoins, & c'eſt un plus grand tort;
Mais n'eſt-ce point celui du ſort?
Dans la demeure étroite où je ſuis condamnée
A végéter toute l'année,
Pourrois-tu m'envier quelques legers ſecours,
Néceſſaires ſans doute au ſoutien de mes jours?
Ces ſecours paſſagers que Monſeigneur me donne,
Tu les prends à la ſource & dans tous les inſtans,
Et peut-être même aux dépens
Du potager qui t'environne.
Moi, je mourrois ſans l'arroſoir....
Cela te met au déſeſpoir;
Mais tes pareils, faute de pluie,
Ont rarement ſéché ſur pié,
Et tu pourrois au plus exciter la pitié....
Si tu ſéchois de jalouſie.

FABLE XIX.

LE HIBOU ET LA CIGALE.

A L'OMBRE d'un vieux ſycomore,
De Monſeigneur Hibou redoutable ſéjour,
Dame Cigale chaque jour
Chantoit, ſans y manquer, au lever de l'aurore.
Pour le Seigneur du lieu le jour étoit la nuit ;
N'importe, elle chantoit ; chantoit à ſa manière,
Ou tout au moins faiſoit du bruit.
Monſeigneur poliment la pria de ſe taire.
Elle en chantoit un peu plus fort.
Nouveau placet ; nouvel effort.
Oh! oh! dit le Hibou ; c'eſt donc une gageure :
Je vois qu'il faut changer d'allure.
Mais vous avez raiſon, dit-il, & j'avois tort ;
Vous chantez comme Orphée!... il n'eſt qu'un mot qui ſerve ;
J'ai chez moi du nectar que m'a donné Minerve ;
Aimez-vous le nectar? — Vraiment je l'aime fort....

Elle y vole. . . & dans l'onde noire
Seigneur Hibou l'envoya boire.



FABLE XX.

L'AIGLE, LE CORBEAU ET LA TORTUE.

L'Aigle un jour dans ſon aire enleva la Tortue.
Comme elle étoit fraîche & dodue,
Monſeigneur ce jour-là n'ayant point déjeûné,
La deſtina ſur l'heure à faire ſon dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il s'en étoit promis, & comprit que ſa proie
Pourroit long-temps le chicanner.
Il faudroit dans ſon toît forcer la Pélerine,
Et le moyen il faut l'imaginer :
Or, voilà ſon malheur; jamais il n'imagine.
Il fait venir Maître Corbeau,
Qui lui dit : Monſeigneur, où donc eſt le myſtère;
Rien n'eſt ſi bon que votre affaire;
Mais vous ne ſavez point travailler du cerveau;
Suivez-moi. — Me voici. — Sur cette roche nue,
De la hauteur où vous voilà,
Laiſſez dégringoler Madame la Tortue;

Rien n'eſt plus ſimple que cela;
Vous voyez bien qu'il n'eſt maiſon qui tienne,
Qu'il faut qu'elle aille au Diable & que le reſte vienne.
En effet;
Ainſi dit, ainſi fait;
Le toit vole en éclats, & du haut de la nue
Sur le pauvre animal l'un & l'autre ſe rue,
Et Monſeigneur & ſon Conſeil
Se gorgent largement de ce butin vermeil.
Maître Corbeau, comme il ſait vivre,
Ne ſe fait pas prier; l'Aigle a peine à le ſuivre
Et crie envain : Hola! tout beau!
Vous m'étranglez, Maître Corbeau!
Il ne put déſarmer l'appétit du Corſaire,
Qui goba preſque tout, Monſeigneur preſque rien.
Mais, comme le Corbeau le remarqua fort bien,
On ne peut trop payer un avis néceſſaire.



FABLE.

FABLE XXI.

LA COLOMBE.

Sur un mai couronné de fleurs,
Une jeune Colombe en triomphe élevée,
Aux honneurs les plus grands se croyoit réservée.
De la plus douce des erreurs
En un moment elle est privée.
A cent traits meurtriers décochés dans les airs,
De toutes parts, hélas! elle se vit en proie!
Ses accens douloureux, d'un peuple de pervers
Excitent la barbare joie.
Sa couronne est le prix qu'on destine au vainqueur....
Un trait rapide vole & lui perce le cœur;
On l'entend soupirer, on la voit se débattre....
Un trait plus fortuné coupe le nœud sanglant
Qui la retient encore, elle tombe à l'instant:
Inhumains! disoit-elle... & c'étoit pour m'abattre!



FABLE XXII.

LE TAUREAU ET LE VEAU.

PAR un ſentier étroit, raboteux, eſcarpé
Et de ravins entrecoupé,
Un Taureau vers le ſoir regagnoit ſon étable
A pas comptés,
Avec un flegme inaltérable.
Surmontant les difficultés,
Et faiſant ce qu'il falloit faire
Tout juſte, à chaque pas, pour ſe tirer d'affaire.
Cependant au haut d'un foſſé
Un Veau ſe tourmentoit, & d'un air empreſſé :
Courage, diſoit-il, vous avez de la peine ;
Mais dans l'occaſion il faut qu'on ſe démène.
Détournez par ici, puis détournez par-là ;
Bon, juſtement, vous y voilà....
Soyez ferme du pied, aidez-vous de la corne ;
Écartez cette pierre, évitez cette borne....
Mon fils, dit le Taureau, c'eſt fort bien raiſonné,
Mais je ſavois cela que tu n'étois pas né.

FABLE XXIII.

LE ZÈBRE.

QUAND le Zèbre arriva du fond de l'Éthiopie,
Comme il venoit de loin, chacun voulut le voir.
L'animal ignoré dans ſa triſte patrie,
Penſoit avoir bien fait de changer de terroir.
Or on ne vit d'abord que ſes longues rayures,
Dont l'ordre, la couleur, ſur-tout la nouveauté,
Formoient aux yeux ſurpris de plus d'une beauté
La plus ſuperbe des parures.
Vîte, on ſe bigarre à qui mieux;
Chacun s'habille en Zèbre, & chacun eſt heureux.
Du Zèbre cependant l'on conte cent merveilles:
Il eſt.... il a.... d'honneur.... il eſt prodigieux!
Mais enfin l'on ouvrit les yeux,
Si bien qu'on découvrit ſes énormes oreilles,
Et le Zèbre d'abord ſi prôné, ſi choyé,
Aujourd'hui, comme on ſait, n'eſt *qu'un Ane rayé.*

FABLE XXIV.

LE FERMIER ET L'AUTOUR.

Un Autour, au moment d'enlever un Poulet,
Dans une baſſe-cour fut pris par un Valet.
Son procès ſur les lieux eſt inſtruit tout à l'heure,
Il eſt pris ſur le fait & la loi veut qu'il meure.
Le Maître du logis juge en dernier reſſort,
Dans ſes principes toujours ferme,
Le juge à la rigueur & le condamne à mort.
Puis à la porte de la ferme
On le cloua tout vif, vu l'arrêt du Fermier,
Aux applaudiſſemens de tout le poulailler.
A cette fête ſi joyeuſe
La mère du Poulet réchappé du trépas
Seule parut un peu rêveuſe.
Un Coq-d'Inde lui dit : Je ne vous entends pas :
Quel vertigo ! mais, ma voiſine,
Qu'avez-vous donc qui vous chagrine
Quand on a fait juſtice ? Oh! mon pauvre voiſin !

Je vois, dit-elle, un ſot qu'on a mis au ſupplice ;
Mais j'attendrai long-tems qu'on m'ait rendu juſtice....
A moi, vous dis-je ; car enfin
Je ſais tous mes malheurs, je ne ſais pas les vôtres.
Le patient n'a fait rien que vouloir en vain
M'enlever mon dernier Pouſſin ;
Mais le Juge en effet m'enleva tous les autres.



FABLE XXV.

LES DEUX GRENOUILLES.

EN plein midi durant l'été,
Par une extrême aridité
Deux Grenouilles tout essoufflées
Se traînoient au fond des vallées,
Cherchant en vain quelque peu d'eau.
On trouve un puits.... quelle fortune !
Vîte, sautons, s'écria l'une.
L'autre l'arrête & dit : Tout beau :
Songer à tout, c'est ma maxime,
Et c'est le cas en ce lieu-ci.
Que l'eau vienne à manquer ici,
Que ferons-nous dans cet abyme ? —
Que ferons-nous?.... C'est l'embarras ;
Je crains aussi cette demeure ;
Mais, si nous n'y descendons pas,
Qu'allons-nous faire tout-à-l'heure ?



FABLE XXVI.

LA GRIVE ET L'HIRONDELLE.

UN beau ſoir, au retour de la ſaiſon nouvelle,
La Grive dit à l'Hirondelle,
En pouſſant un profond ſoupir:
Vous m'aimez, je vous aime, & cependant je tremble
Que nous ne vivions guère enſemble.
Eh pourquoi, dit Progné? qui peut nous déſunir?
Preſque rien, répondit la Grive,
Rien du tout.... que nos goûts divers.
Vous cherchez le printems, moi je ſuis les hivers;
La chaleur, chaque jour, pour moi devient trop vive,
Et pour vous le ſoleil n'a jamais trop d'ardeurs.
Vous ſoupirez après les fleurs,
Et je ne vois-là rien d'étrange;
C'eſt le tems de donner la chaſſe aux Moucherons,
Aux Vermiſſeaux, aux Pucerons;
Moi j'aime les fruits mûrs, c'eſt-là ce qui m'arrange;
Je ne me plais qu'aux lieux où l'on fait la vendange.

Ma chère, dit Progné, c'eſt aſſez ; je comprends
Ce que mon amitié m'a caché trop long-tems.
Je vois trop qu'en effet l'Hirondelle & la Grive
Ne peuvent pour leur bien reſpirer le même air ;
Et par malheur il eſt trop clair
Que l'une doit partir au tems où l'autre arrive.



FABLE XXVII.

LE RENARD ET LE COQ.

Dès le matin près d'un treillis,
Où caquetoit déjà mainte gente Poulette,
Un Renard jetoit des épis
Dont au champ du voiſin il avoit fait emplette :
Puis derrière une haie attenante au logis,
Se retirant à la ſourdine,
Il prend une voix pateline
Et ſe met à crier : Petit, petit, petit.
Un Coq qui l'avoit vu faire tout ſon ouvrage
Lui dit : Change de poil ou change de langage.
On te connoît, cela ſuffit ;
Tu perds ici ton étalage.
Un don qui vient de toi ne peut qu'être fatal ;
Puiſque tu fais le bien, tu veux faire le mal.



FABLE XXVIII.

LA PIE ET LES PETITS OISEAUX.

En caquetant ſur un branchage,
La Pie à travers le feuillage
Découvrant le Coucou, le prit pour l'Épervier,
Et l'Agaſſe de s'écrier
Et de s'enfuir à tire d'aile.
Quelques petits Oiſeaux qui logeoient auprès d'elle
La voyant fuir ainſi, trouvèrent cela fou :
La pauvre mère Agaſſe, elle a peur du Coucou !
De ſa mépriſe ils s'amusèrent,
Et même à ſes dépens en face ils s'égayèrent.
Riez, dit-elle, mes petits;
Et moi je ris de ce qu'on en peut dire;
J'aime bien mieux vous faire rire
Que faire pleurer mes amis.



FABLE XXIX.

LES DEUX LAPINS.

Deux Lapins au bord d'un terrier
Se repoſoient au pied d'un hêtre.
L'un du logis étoit le maître,
Un bon Seigneur hoſpitalier;
L'autre étoit ſon convive, un Étranger novice,
Voyageant depuis peu par goût ou par caprice.
Si cela peut vous arranger,
Seigneur, lui dit ſon hôte, en lui donnant la patte,
Nous irons voir mon potager.
Tout ce qui peut vous plaire & m'arrange & me flatte,
Reprit le Voyageur; & voilà mes Lapins
Au milieu d'un jardin, à paſſer en revue
Le thim, l'oſeille & la laitue.
Mais tandis qu'ils trottoient par différens chemins,
Tout-à-coup l'Étranger s'arrête,
Pointe l'oreille & fait le guet
Du coin de l'œil, lève la tête

Et ſe dreſſe ſur le jarret.
Il voit diſtinctement un Chaſſeur qui l'ajuſte,
Et le voilà devenu buſte,
N'oſant reſter en place & n'oſant en changer.
(C'eſt un Chaſſeur de bois que voit mon Étranger.)
Son hôte remarquant le trouble qui l'agite:
Qu'eſt ce donc, mon ami ? Quelle terreur ſubite?....
Vous tremblez, lui dit-il, en tremblant à ſon tour!
Mais un peu, répond l'autre, & dans ce carrefour
Je vois.... le voyez-vous ?.... Je tremble, je l'avoue....
Ce Chaſſeur qui nous couche en joue....
Oh c'eſt cela, reprit le Seigneur du terrier ?
Calmez-vous, ce Chaſſeur.... il n'eſt pas meurtrier.
La guerre qu'il nous fait vaut une paix profonde.
On le croiroit d'abord la terreur des forêts;
Mais depuis que je ſuis au monde,
Il ajuſte toujours & ne tire jamais.



FABLE XXX.

L'ALCYON.

Un Aiglon disoit à sa mère:
Eh quel est donc cet Alcyon
Qui semble de Thétis défier la colère
Et fonde sur les flots son habitation?
Mon fils, vous remarquez sa gloire,
Reprit l'Aigle, & sans doute elle doit vous tenter;
Mais vous ignorez son histoire,
Et je vais vous la raconter.
D'une épouse tendre & chérie
Le pieux Alcyon voulant sauver la vie,
Perdit le jour au sein des flots.
Mais Jupiter témoin de la mort du héros,
Au moment même qu'il expire,
Le rend à la lumière & le change en oiseau.
En le voyant planer sur l'eau
Jupiter daigna lui sourire.
Neptune alors dit à la mer:

Respectez Alcyon, l'ami de Jupiter.
Ce fut ainsi, mon fils, qu'il trouva son asyle
Au sein même des flots qui l'avoient englouti;
Et c'est depuis ce tems que la mer est tranquille
Dès que l'Alcyon fait son nid.

Fin du cinquième Livre.



FABLES.

LIVRE VI.

PROLOGUE.

A M. LE COMTE DE L**.

JE vous connois un funeste penchant
A préférer Racine à La Fontaine ;
En ce goût-là je le conçois sans peine :
L'un est naïf, mais l'autre est si touchant!

J'ai vu pourtant l'intéressante histoire
De deux Pigeons faire couler vos pleurs.
De ces amis, si j'ai bonne mémoire,
J'ai comme vous partagé les douleurs.

Deux Tourtereaux, dont je vous fais hommage,
N'attendent guère un ſuccès ſi flatteur :
Vous n'avez point, ou du moins j'en ai peur,
Même en amour, trouvé de cœur volage.

Comme en naiſſant vous reçutes des Dieux
Le don d'aimer avec le don de plaire,
Je penſe bien qu'un Amant malheureux
Eſt, ſelon vous, un être imaginaire.

Mes Tourtereaux, pleins de beaux ſentimens,
N'ont point d'ailleurs, pour chanter leurs diſgrâces,
La douce voix que le Chantre des Grâces
A ſu donner à ſes Pigeons charmans.

J'ai contre moi (ſoit dit ſans modeſtie)
Style & ſujet, c'eſt trop de la moitié ;
Mais j'ai pour moi les yeux de l'Amitié,
Et ſon ſuffrage eſt le ſeul que j'envie.



FABLE I.

LES DEUX TOURTEREAUX.

Deux jeunes Tourtereaux, compagnons d'esclavage,
Couloient, ce semble, d'heureux jours.
Deux tendres fruits de leurs amours,
Qu'ils nourrissoient dans une cage,
En partageant leurs plus doux soins,
Paroissoient de leurs cœurs remplir tous les besoins.
L'apparence est trompeuse : un beau jour la femelle
Vit la cage entr'ouverte & mit le bec à l'air.
Certain desir lui vint plus vîte que l'éclair ;
Elle n'y put tenir, elle battit de l'aile,
Et dans un boccage voisin
Elle s'alla percher sur la cîme d'un pin.
La voilà d'abord éblouie ;
Son œil s'égare au loin dans le vague des airs....
De la profonde rêverie,
Où la plongeoient son trouble & ses pensers divers,
Une main qui se glisse à travers le feuillage,

La tire doucement & la remet en cage.
Qu'as tu fait, lui dit ſon Époux?
Et moi, que t'ai-je fait, cruelle? où ſont mes crimes?
Eſt-ce moi que tu fuis, ou ces tendres victimes?
Pourquoi rompre des nœuds que je croyois ſi doux?
En quelles régions nouvelles
Eſpérois-tu trouver des amis plus fidèles?
Tu le ſais, je mourois, ſi d'un libre retour
Tu ne récompenſois mon aveugle tendreſſe....
Crédule! & je vivois dans une douce ivreſſe,
Et je rendois grace à l'Amour,
Tandis que m'abuſant d'une vaine apparence,
Tu préparois ta fuite & ma mort dans ton cœur!
Illuſion trop chère!... Hélas! lorſque j'y penſe,
Ce ſouvenir encore ajoute à ma douleur!
Ne me condamne pas ſans m'avoir entendue,
Reprit la coupable éperdue:
Je ne veux employer aucun déguiſement,
Dût ma cauſe à tes yeux être moins favorable.
Criminelle ſans doute, & peut-être excuſable,
Mon crime, tu le vis, fut celui du moment....
O vous qui ſavez lire aux cœurs des Tourterelles,
Dieux, qui sûtes former nos chaînes mutuelles,

C'eſt vous que j'en atteſte !... Avant ce jour fatal,
Jamais ta compagne inſenſée
De rompre ſes liens ne conçut la penſée ;
L'imprudence d'autrui ſeule a fait tout mon mal...
Mais la cage une fois pour mon malheur ouverte ;
L'occaſion préſente & rarement offerte....
Que ſais-je, cher époux ? deux partis à choiſir,
Un moment pour y réfléchir,
J'ai choiſi le mauvais ; je me ſuis égarée...
De ma priſon funeſte une fois délivrée,
L'air de la liberté, ſi pur, ſi doux au cœur,
Me faiſoit aimer mon erreur...
Te l'avourai-je, hélas !... ſans une main plus ſage
Qui m'a rendue à toi, peut-être ſans efforts,
J'aurois étouffé les remords
Qui me rappeloient dans ma cage..
Ah ! fais grâce du moins à ma ſincérité !
Rends-moi l'époux que j'ai quitté !
Et ſi la liberté me fut un jour trop chère,
Apprends que ſon amour ſe fait ſur-tout ſentir
Aux cœurs tendres & fiers, & formés pour chérir
Les plus doux des devoirs... ceux d'épouſe & de mère.

FABLE II.

L'ÂNE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

DANS la peau du Lion l'Âne courant les bois,
Parmi les Animaux répandoit l'épouvante.
Pour rendre du Lion l'image plus frappante,
Il crut mieux faire encor de prendre auſſi ſa voix.
Et de ſecouer ſa crinière,
Et de rugir à ſa manière,
En courant par monts & par vaux :
Allons, Meſſieurs les Animaux,
Place au Lion, çà qu'on ſe range ;
Rentrez dans terre ou je vous mange.
Le Renard auſſitôt, remis de ſa frayeur,
S'arrête & rit de ſon erreur.
O Dieux ! dit le Baudet, quel ſujet téméraire !
Quoi ! l'on s'arrête devant moi !...
Eh ! nigaud, fais donc place au Roi,
Et redoute un peu ma colère.
Je ne ſaurois, dit le Renard,

Et je ſuis réſolu d'en courir le haſard.
La peau m'en impoſoit, il ne falloit pas braire...
Sire, c'eſt-là tout votre tort:
Par le ſon de la voix j'ai reconnu d'abord
A quel Lion j'avois affaire.



FABLE III.

LE MOINEAU ET LE PINÇON.

UN Moineau-franc au trébuchet
Fut pris & ſoudain mis en cage.
Si le chenevis à ſouhait,
Un lit de ſoie & de duvet
Rendoient heureux dans l'eſclavage,
De ſon petit malheur il pouvoit s'applaudir.
Ses pareils dans les champs commençoient à pâtir ;
De neige & de glaçons la terre étoit couverte.
Un tel aſyle alors étoit donc un grand bien ;
Mais ſans la liberté pour l'Oiſeau tout n'eſt rien,
Et l'Oiſeau ne ſent que ſa perte.
Pour forcer ſa priſon il faiſoit ſes efforts,
Au moment qu'un Pinçon plus à plaindre ou moins ſage,
Épris des charmes de la cage,
Pour pénétrer dedans faiſoit rage au dehors.
Doux aſyle! dit-il ; on vit là dans le centre
De tous les biens, ſans ſoins on y veille, on y dort!..

Ceſſe, dit le Moineau, de m'envier ſi fort;
Je t'apprendrai comme l'on entre,
Si tu m'apprends comme l'on ſort.



FABLE IV.

LE HIBOU ET LA CHOUETTE.

La Chouette dit au Hibou:
Je n'entends pas pourquoi nous avons la manie
De nous enſevelir tout vivants dans un trou.
Savez-vous bien que l'on publie
Que nous menons tous deux une aſſez ſotte vie?
Le Milan l'autre jour diſoit à l'Émouchet:
(Je l'entendois fort bien, je crois qu'il s'en doutoit)
Le Hibou mon couſin eſt un bon gentilhomme,
Qui fut élevé, Dieu ſait comme!
Cela chaſſe la nuit, cela ronfle le jour;
La couſine eſt une Mégère
Qui ſait pondre, couver, faire la ménagère.
Je l'entends tous les ſoirs dans les bois d'alentour
Faire des cris de Méluſine;
Qui ne la connoîtroit croiroit qu'on l'aſſaſſine,
Ou que l'on pille ſon tréſor

Ou ſon honneur, en quoi certes l'on auroit tort...
Ne ſortirons-nous point de cette léthargie?
Croyez-moi, mon amour, mocquons-nous des ſifflets.
Pour faire taire les caquets,
Nous n'avons qu'à quitter notre Châtellenie.
Il nous faut paroître à la Cour;
Nos petits ſont déjà de taille & de figure
A pouvoir inſpirer l'amour,
Et c'eſt pour parvenir la route la plus sûre.
Croyez qu'on parlera de notre géniture.
L'un eſt vif & léger, il ſera Grand-Veneur,
Ou du moins je le conjecture;
L'autre eſt profond, grave & rêveur,
Il ſera Chancelier, il en a l'encolure.
Puis nous avons d'ailleurs un beau nom, Dieu merci,
Qu'il ne faut pas laiſſer retomber dans l'oubli.
Aidons-nous ſeulement, notre fortune eſt faite.
Allons, réveillez-vous, croyez votre Chouette.
En vérité, mon fils, vous reſſemblez au Roi,
Et ce bec aquilin vous donne un air auguſte
Qui me ſéduiroit, par ma foi,
Si j'étois quelque belle. — Eh mais vous penſez juſte!
Dit l'époux, & je vois certains petits yeux ronds

Qui ſont encore bien frippons.....
Oui, je crois qu'il eſt bon de riſquer l'aventure.
Allons, embraſſez-moi m'amour,
Embraſſons nos marmots & volons à la Cour.
Moi, je prends mon parti gaîment, je vous le jure.
Grippe-Souris notre voiſin,
Et tant ſoit peu notre couſin,
Aura l'œil à notre ménage;
Il aime nos enfans, il eſt prudent & ſage.
Nos époux à ces mots en ſe frottant les yeux,
Font leurs paquets & leurs adieux;
Les voilà dans les airs; mais leur triſte paupière
Ne pouvant du grand jour ſupporter la lumière,
Ils s'en vont tous deux clignottant,
Se heurtant, ſe culebutant,
Sans ſavoir ſeulement où donner de la tête.
Cependant le Chœur des Oiſeaux
Aux pieds du Roi des airs, à l'ombre des ormeaux,
Chantoit un hymne pour ſa fête.
Ce bruit fut un ſignal pour nos deux Pélerins;
Au beau milieu de mille Oiſeaux malins,
Les voilà qui tombent des nues,
Le bec ouvert, les ailes étendues,

Les yeux clos & l'air ébaubi
De tout le carillon que l'on entend ici.
Ce fut un cri d'abord & puis une huée.
D'Oiſillons auſſi-tôt s'élève une nuée
Faiſant tel bruit & tel fracas,
Qu'il tonneroit là-haut qu'on ne l'entendroit pas.
En voyant le maintien gothique,
L'air auguſte & mélancolique
Des nouveaux Courtiſans, malgré ſa gravité,
Le Roi même oublia, dit-on, ſa majeſté.
A mille traits piquans les voilà donc en proie,
Et jamais à la Cour on ne vit tant de joie.
Chacun leur fait ſalamalec,
Chacun leur donne un coup de bec.
Vous euſſiez vu voler leur plume
A droite, à gauche, & les pauvrets,
Le cœur tout gonflé d'amertume,
Déloger au bruit des ſifflets,
Et bientôt tout ſanglans regagner leur maſure,
Déplorans à l'envi leur cruelle aventure.
Mais voici bien un autre tour.
Tandis qu'à nos époux on fait cette ſaignée,
Tandis qu'on a plumé les parens à la Cour,

Minet le bon apôtre a mangé la lignée;
Il a fait maison nette & l'on n'y trouve rien
Que les murailles pour tout bien.
C'est-là que le Hibou devient inconsolable.
De ce moment tous les échos
N'en auront plus aucun repos.
Que deviendra-t-il, misérable?
Perdre ses plumes, c'est beaucoup;
Mais perdre encore, & tout-à-coup,
Le plus pur de son sang & l'espoir de sa race,
Qui ne succomberoit à semblable disgrace?
O mes confrères les Hiboux!
Profitez bien de ma folie,
Ne l'imitez pas je vous prie,
Sages à mes dépens, demeurez dans vos trous.
Je mourrai dans le mien, mais ce sera de honte,
De honte & de douleur je mourrai consumé
Avant que d'être remplumé,
Et la plus douce mort pour moi c'est la plus prompte.
Je ne vous verrai plus, o mes chers nourrissons!...
Ils étoient si jolis! si bien faits! si mignons!
La Chouette reprit: C'est-là ce qui m'accable;
Mais, mon fils, ce malheur n'est pas irréparable.

Si vous n'y pouvez rien, reposez-vous, mon Roi ;
Je suis la plus coupable... & je prends tout sur moi.



FABLE V.

LA GRIVE.

Une Grive jeune & chétive
Visitoit chaque jour, vers la fin de l'été,
Une grappe dont la beauté,
Dont la couleur déjà plus vive
Annonçoit la maturité;
Et dupe chaque jour de son avidité,
Elle s'abandonnoit à sa douleur naïve.
Beau raisin, disoit-elle, hâtez-vous de mûrir;
Ne serez-vous jamais que tromper le desir?
Hélas! que l'automne est tardive!
Vous ne savez pas trop ce que vous desirez,
Dit un Merle des plus madrés.
Retenez cette voix plaintive,
Et redoutez plutôt l'avenir qui vous rit.
Il faut bien que l'automne arrive;
Mais la saison, ma belle, où la grappe mûrit,
Est celle par malheur où l'on chasse la Grive.

FABLE VI.

LE CHEVRIER ET LA CHÈVRE.

UN jeune Chevrier, mal-adroit ou brutal,
Rompit la corne d'une Chèvre.
Quand il eſt fait, il voit le mal;
Et le voilà pris de la fièvre,
Conjurant la Chèvre à genoux
De lui ſauver la baſtonnade :
Quand je ſerai roué de coups,
Tu n'en ſeras pas moins malade;
Du malheur qui t'eſt arrivé,
Par charité pour moi, ne dis rien à perſonne.
La Chèvre ayant un peu rêvé,
Lui répondit : Moi, je ſuis bonne,
Et je ſerai muette autant qu'il te plaira;
Mais quand je me tairai, ma corne parlera.



FABLE VII.

LE VIEUX CERF ET SON FILS.

JE vous ſurprends toujours aux bords d'une fontaine,
Dit un Cerf à ſon fils, qui l'écoutoit à peine;
J'ai peur que vous n'ayiez beaucoup de vanité...
Hélas! ſans la vertu, qu'eſt-ce que la beauté?
Mon fils, croyez-vous qu'on s'arrête
A l'apparence ſeulement?
Ce bois qui pare votre tête
Ne vous fut pas donné comme un vain ornement.
Si vous liſiez un peu l'Hiſtoire,
Si vous orniez votre mémoire
Des mémorables dits & des faits glorieux
Par qui ſont illuſtrés les noms de vos Aïeux,
Vous y verriez, mon fils, que ce bois honorable
Qu'ils ont tranſmis à leurs neveux,
Sur leur front libre & généreux
Étoit une arme redoutable.
Ils avoient peu d'orgueil & beaucoup de valeur;

Des

Des Chasseurs & des Chiens ils étoient la terreur...
Tandis qu'en ces propos l'Orateur se déploye,
Un cor donne, une meute aboye,
Mon vieux coquin détale, & son digne héritier
Pour voler sur ses pas ne se fait pas prier;
Mais partant comme un trait : Fort bien, dit-il, mon père!
Le discours étoit beau, mais l'exemple vaut mieux :
Vous m'avez ouvert la carrière,
Et je vais comme vous imiter nos Aïeux.



FABLE VIII.

LE TIGRE ET LE SANGLIER.

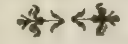
Le Sanglier dès le matin,
Sur un grès à grand bruit aiguisoit ses défenses.
Eh! Seigneur, lui cria le Tigre son voisin,
(Dont il avoit jadis repoussé les offenses)
Pourquoi ces terribles apprêts?
Voulez-vous donc troubler le repos de la terre?
Au contraire, dit-il, comme je hais la guerre,
Je me mets en état de conserver la paix.



FABLE IX.

LA TAUPINIÈRE.

UNE TAUPE dans un verger
Établit ſa demeure ſombre;
Et faiſant ſon chemin dans l'ombre,
Se croyoit bien loin du danger.
Oh! ſe diſoit la pélerine,
De la façon dont je chemine
Je ne crains pas le Jardinier;
Et ſi jamais il me devine,
Aſſurément il eſt ſorcier....
La bonne Taupe!... elle étoit fine;
Mais cependant Maître Lucas
Sut bien où tendre ſa taupière....
La Taupe, on ne la voyoit pas;
Mais on voyoit la taupinière.



FABLE X.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Un Loup, dont la vigueur égaloit le courage,
Fit long-tems des Moutons un horrible carnage;
Il avoit enlevé la moitié d'un troupeau,
Égorgeant ſans pitié la Brebis & l'Agneau.
Au ſein d'une forêt, ſombre aſyle des crimes,
Il buvoit à longs traits le ſang de ſes victimes.
Vainement le Berger lui jetoit mille appâts;
Le Chien ſuivoit envain la trace de ſes pas:
C'étoit perdre ſon tems & ſa peine, & le traître
Bravoit impunément & le Chien & ſon Maître.
Mais Briffaut un beau jour dans un antre écarté,
Découvrit du brigand l'aſyle enſanglanté.
Trève, lui dit le Chien, ſuſpendons nos querelles
Et jugeons de ſang-froid nos guerres mutuelles.
Trève, reprit le Loup, ſi tu le veux ainſi;
Je ſuis prêt à t'entendre, à te répondre auſſi,
Et s'il faut du ſang-froid j'en donnerai l'exemple.

Briffaut quelques momens s'arrête & le contemple :
Tant de force, dit-il, & d'intrépidité!
Et pourquoi? pour en faire un abus déteſté!
La nature en t'armant de ces dents redoutables,
Te déſignoit aſſez des combats honorables.
Les Tigres & les Ours, voilà les ennemis
Qu'il ſeroit beau d'avoir égorgés ou ſoumis;
Non de foibles Agneaux, vaincus par la préſence
Du plus lâche ennemi qu'eut jamais l'innocence...
Ah! Seigneur, ſongez-y, votre honneur eſt perdu;
Avec les vils Tyrans vous ſerez confondu.
Conſultez-vous de grâce & daignez vous en croire,
Votre cœur vous dira qu'il eſt fait pour la gloire...
Vous fûtes un brigand... devenez un héros.
Fort bien, reprit le Loup, & j'aime les grands mots;
La morale eſt ſublime & le diſcours ſuperbe!
Peut-être qu'en effet je devrois brouter l'herbe,
Et ne point écouter ces appétits gloutons
Qui m'ont fait juſqu'ici dévorer les Moutons.
Mais ſi tu veux atteindre au but patriotique
Où tend viſiblement ce diſcours pathétique,
C'eſt de l'Homme d'abord qu'il doit être écouté.
Inſpire donc à l'Homme un peu d'humanité;

C'est-là le premier point. Fais entendre à ton Maître,
Au Tyran des Moutons, qu'il doit cesser de l'être;
Car les Loups cesseront de manger les Agneaux,
Quand les Bergers sauront épargner leurs troupeaux.



FABLE XI.

HERCULE ET PLUTUS.

HERCULE en entrant dans les Cieux,
Conduit par la Vertu, précédé par la Gloire,
Fut couronné par la Victoire,
Et prit séance au rang des Dieux.
Le Héros recevoit & rendoit les saluts;
Mais évitoit toujours de saluer Plutus.
Jupiter en fit la remarque:
Mon fils, lui dit tout bas le suprême Monarque,
Vous le traitez bien mal... seriez-vous ennemis?
Non, mon père, dit-il, & je suis sans rancune.
A peine je connois le fils de la Fortune....
Mais j'ai trop connu ses amis.



FABLE XII.

L'OISON ET LE ROSSIGNOL.

Un Oison dans sa basse-cour
Étoit heureux ou croyoit l'être.
Il dormoit bien la nuit & mangeoit mieux le jour;
Et c'est pour un Oison tout ce qu'il faut peut-être.
Ajoutez à cela beaucoup de liberté;
Pour comble de félicité
Vous noterez encor qu'il étoit fils unique,
(Mère l'Oie étant grasse & fort peu prolifique)
Et vous devinerez comme il étoit traité.
Il va, vient sans façon du grenier dans la grange,
Retourne barboter dans l'eau
Et prend tout à loisir ses ébats dans la fange.
Il en devient plus gras & s'en trouve plus beau...
Quelquefois il est tendre; alors il vous déploie
Tous les charmes de son long cou
Pour caresser sa mère l'Oie.
Plus souvent il n'est rien; il va sans savoir où,

Et ſans ſavoir pourquoi, s'en revient comme un fou
En nazillant, Dieu ſait la joie!
Le plus proche voiſin du fripon que voilà,
C'étoit un Roſſignol à-peu-près de ſon âge,
Doux habitant des bois qu'on alla prendre-là
Pour le loger dans une cage.
Il y devoit, hélas! couler de bien longs jours,
Loin de ſon nid & loin de ſes premiers amours,
Se conſolant par ſon ramage,
Qui ne ſervira plus qu'à chanter ſon malheur!
Son malheur, & le rets du perfide Oiſeleur.
Sa douleur ſe réveille au lever de l'aurore;
La nuit la renouvelle & la redouble encore;
Si bien que le Seigneur Oiſon
Lui dit avec humeur: Chanteur mélancolique,
Ne ſais-tu point d'autre muſique?
Peut-on chanter toujours & toujours ſur un ton?
Ta chanſon me déſole au milieu de ma joie;
Elle aſſoupit ma mère l'Oie...
Eh de quoi te plains-tu, quand ton ſort eſt ſi doux?...
L'ami, de mon bonheur je te croirois jaloux.
Es-tu ſi gêné dans ta cage?
Mon domaine eſt ſans doute un peu plus étendu

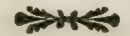
Mais enfin la fortune a fait ce qu'elle a dû;
Tu n'es pas un grand perſonnage...
Allons, rends-toi juſtice & change de ramage.
Pardonnez-moi ſi mes ſoupirs,
Reprit l'Oiſeau plaintif, ont troublé vos plaiſirs;
Mais détrompez-vous je vous prie;
Malgré la demeure où je ſuis;
Malgré mes éternels ennuis,
Je me plains de mes maux ſans vous porter envie.
Apparemment qu'à ſa façon
Chacun eſt heureux dans la vie;
Je ſens qu'un Roſſignol, dont le chant vous ennuie,
N'a jamais deſiré le bonheur d'un Oiſon.



FABLE XIII.

LE SCYTHE.

UN certain Empereur de Rome,
Ou Tibère ou Caligula,
Ou Néron ou Caracalla,
Je ne ſais plus comme il ſe nomme,
Mais je crois qu'il étoit Payen,
Faiſoit mourir ſuivant l'uſage
Des Sénateurs trop gens de bien,
Qui partant lui faiſoient ombrage.
Ce ſpectacle rendoit rêveur
Un Envoyé de la Scythie.
A quoi ſonges-tu, je te prie,
Lui dit bruſquement l'Empereur?
Je ſongeois, reprit le Sauvage,
Que je concevrois ta fureur,
Si tu pouvois dans ce carnage
Envelopper ton Succeſſeur.



FABLE XIV.

LE GÉANT ET LE NAIN.

Un Géant ſans morale, un fier Antropophage,
Vit un homme à ſes pieds qui lui parut un Nain.
N'importe, il le ramaſſe & le prend dans ſa main :
Il eſt bien potelé, dit-il, & c'eſt dommage
Du peu ; mais cela fait toujours un déjeûné
A croquer ſous le pouce en attendant dîné.
Mon Prince, Monſeigneur, lui dit le petit homme,
Mon Roi, mon Maître, en vérité
Je ne ſais pas comme on vous nomme,
Avant de me manger ſi Votre Majeſté
M'accordoit ſeulement une petite grace
Que j'oſerois lui demander,
Comme je bénirois & vous & votre race !
Jurez-moi de me l'accorder.
Le Géant jure. Eh bien ! reprend le petit être :
La grâce, la voici, vous devinez peut-être :
Monſeigneur, ne me mangez pas.

Il dit, & ſaute à terre & penſe qu'il s'échappe ;
Mais Monſeigneur étend le bras
Tout auſſi vîte, & le ratrappe :
Je te mange, dit-il, comme un ſéditieux.
Et le Nain d'atteſter & la terre & les cieux ;
O bois ! o fontaine ! o prairie !
Souvenez-vous, je vous en prie,
Que c'eſt ici même, en ces lieux,
Qu'un Géant m'a promis de me laiſſer la vie ;
Et c'eſt ici qu'il va me manger à vos yeux ! ...
Dieux, qui lancez la foudre, exterminez l'impie ;
Faites lui peur, grand Jupiter !
A ces mots le Géant fait un ſourire amer :
A des êtres tels que nous ſommes
Que font les Dieux, dit-il, Pygmée audacieux ? ...
Eh ! qui n'eſt point ému de la douleur des hommes,
Fut-il jamais touché de la crainte des Dieux ?



FABLE XV.

LE CRIME ET LE CHÂTIMENT.

UN jour, un jour, hélas! funeste au genre-humain!
Le Crime, échappé du Tartare,
S'établit sur ce Globe, & ce monstre barbare
Y causa plus de maux que la guerre & la faim.
La terre sous ses pas voit sécher sa verdure;
Les bois à son aspect ont perdu leur parure;
Les reptiles impurs sifflent dans les forêts,
Et le Hibou gémit dans le creux du cyprès.
Le monstre poursuivoit sa course triomphante,
Exhalant les poisons de sa bouche écumante,
Quand détournant la tête il se voit poursuivi,
Devinez comment & par qui?...
C'étoit le Châtiment qui marchoit sur ses traces,
Courbé sur sa béquille, & qui boîtant tout bas,
Le poursuivoit au petit pas.
Le Crime le défie & brave sa menace:
Insensé! lui dit-il, en allant de ce train

Tu pourras quelque tems te fatiguer envain.
Hâte-toi d'arriver à ton terme funeste,
Reprend le Châtiment; moi, j'ai du tems de reste.
Je ne sais où ni quand je pourrai t'attrapper;
Mais je sais bien qu'au moins... tu ne peux m'échapper.



FABLE XVI.

LE RENARD ET LA MARTRE.

Un vieux Renard fameux par ses ruses de guerre,
Qui de Poulets & de Perdrix
Jadis avoit jonché la terre,
Alla trouver un jour la Martre en son logis,
La priant de fermer sa porte pour une heure;
Il vouloit lui parler d'une affaire majeure.
Ma voisine, dit-il, tous les ans douze mois.
Je vieillis, je le sens, c'est un mal nécessaire;
Et ce que je fis autrefois,
Ma voisine, entre-nous, je ne puis plus le faire.
Je croque la Poulette encor, quand je la tiens;
Mais il faut l'attrapper, & j'en perds les moyens;
Je conviens franchement que j'en suis aux ressources.
J'ai le pied bon, comme tu vois,
Et je puis faire bien des courses
Avant d'en être encor tout-à-fait aux abois;
Mais c'est le nez qui m'abandonne.

Un

Un maudit rhume de cerveau,
Un catarre éternel, ou le Diable en perſonne
Qui s'eſt de mon vivant emparé de ma peau;
Tout cela réuni fait qu'en ſomme finale
Ma cuiſine eſt bien froide & devient glaciale.
Je manque mon gibier preſque le nez deſſus.
Or l'odorat que je n'ai plus,
Eſt chez toi, m'a-t-on dit, d'une fineſſe extrême;
Et c'eſt d'après cela que j'ai fait mon ſyſtême.
Nous chaſſerions enſemble & tu me guiderais,
Et nous partagerions les profits ſans procès.
Si tu te ſens d'humeur à riſquer l'aventure,
Si le marché te plaît, je ſuis prêt à conclure.
Hélas! très-fort, mon cher voiſin,
Lui répondit la Martre, & je ſuis toute vôtre.
Pour certains coups fourrés du ſoir ou du matin,
Je compte qu'en effet j'en vaudrai bien un autre,
Et je ne penſe pas que Poulet, Poule ou Coq,
S'il eſt en mon chemin, évite notre croc.
Je les vois d'une lieue, & comme je m'arrange,
Je les défierois tous de me donner le change.
Tandis que la voiſine ainſi ſe peint en beau,
Le voiſin par haſard regardant ſon muſeau,

Le voit des deux côtés dépourvu de narine.
Quoi ! dit-il... comment donc !.. qu'eſt-ceci, ma voiſine ? —
Oh rien du tout. — Quoi ! rien ? — Eh rien encore un coup. —
Mais ce rien me paroît beaucoup.
Pure vétille, reprit-elle. —
Mais encore. — Eh fi donc ! c'eſt une bagatelle...
C'eſt Griffon, c'eſt ce maudit Chien...
Que vous dirai-je, moi ? .. vous le connoiſſez bien...
Vous m'entendez... d'un coup de patte ;
Mais c'eſt fort peu de choſe, ou du moins je m'en flatte.
Oh j'entends, mon enfant, & je n'en parle plus,
Répondit le Renard, ce ſont des pas perdus.
Il ne faut pas ſonger même aux préliminaires.
Ce ſeroit riſquer tous nos frais
D'aller en cas pareil unir nos intérêts.
Pour mettre, comme on dit, le nez dans les affaires,
Il faut en avoir un, c'eſt-là le premier point ;
Or moi je n'en ai guère, & toi tu n'en as point.



FABLE XVII.

LE LION ET LE LOUP.

Un Loup dans ſon repaire emportoit un Agneau.
Un Lion d'aventure en ſon chemin l'arrête,
Et le ſoulage du fardeau.
Je voudrois bien ſavoir, impertinente bête,
Le droit que vous aviez, dit-il, ſur ce troupeau ?
Eh Seigneur! dit le Loup en inclinant la tête,
Le droit que vous avez ſur moi ;
L'Agneau vous appartient... & vous ſavez pourquoi.



FABLE XVIII.

LE HÉRISSON ET LA TAUPE.

Le Hérisson, durant l'hiver,
Pria la Taupe un ſoir de le mettre à couvert.
Je ne ſais, diſoit-il, où repoſer ma tête,
Et le froid eſt ſi vif, qu'on gele dans ſa peau.
La Taupe n'y voit pas plus loin que ſon muſeau,
Et de ſon naturel eſt aſſez bonne bête.
Elle ouvrit donc au Pélerin,
Sans ſavoir s'il étoit bon ou mauvais voiſin.
De la maiſon d'autrui le galant s'accommode;
Il s'y met à ſon aiſe & l'arrange à ſa mode.
Puis enfin ſe roulant d'une étrange façon,
Il déploie avec ſon hôteſſe
Son naturel de Hériſſon.
La bonne Taupe à ſes dépens
Apprend à connoître ſon hôte,
Et commence à ſentir, quand il n'en eſt plus tems,
Qu'elle a fait une lourde faute.

Elle prie à ſon tour : Mon cas eſt bien fâcheux ;
Mais, Seigneur, mon logis ne peut ſuffire à deux.
Le Hériſſon reprend : Cela pourroit bien être ;
Quant à moi je m'y trouve bien ;
Mais qui s'y trouve mal d'en ſortir eſt le maître...
Déloge qui voudra, je ne m'oppoſe à rien.



FABLE XIX.

LA CORNEILLE ET LA BREBIS.

UNE vieille Corneille au bec tranchant & noir,
Fond ſur une Brebis, qui paiſſoit dans la plaine,
Et ſe met ſans pudeur à lui voler ſa laine.
La Brebis ſans défenſe étoit au déſeſpoir.
Méchante! lui diſoit la bonne créature,
Je voudrois ſeulement ſavoir
Si tu ferois au Chien une ſemblable injure? —
Au Chien? Oh! que nenni, je m'en garderai bien;
Tout riſquer pour ne gagner rien!
Je ſais mieux faire ma partie;
J'ai vécu, ma petite amie,
Tu peux m'en croire, aſſez pour connoître mes gens,
Et je ſais vivre à leurs dépens.
Auſſi j'ai mon ſyſtême & ma deviſe eſt nette:
Dommage au foible, hommage au fort.
Cela révolte un peu, j'en demeure d'accord;
Mais c'eſt ainſi que je ſuis faite.

FABLE XX.

LE JEUNE RENARD.

Un Renardeau bien leste, un petit Annibal,
Digne espoir de son père & déjà son rival,
Par un beau soir au clair de lune,
Sur les pas du vieillard alla chercher fortune.
Notre héros au pied léger
De son maître d'abord suit la marche discrette,
Puis s'écarte, revient, puis tout-à-coup se jette
A travers une haie, au milieu d'un verger.
Un objet emplumé qui brilloit sur l'herbette,
L'éblouit, il s'arrête, il triomphe en son cœur.
C'étoit-là sûrement quelque tendre Poulette,
Qui s'étoit égarée... un peu tard par malheur!
Quoi! mon père, à son âge auroit fait cette école!...
Il a passé par-là, si je m'y connois bien....
Eh vraiment oui, sur ma parole,
Mon bon père aujourd'hui regarde & ne voit rien....
Oh bien moi j'y vois clair, & tandis qu'il assiége

Le poulailler peut-être, & se croit bien subtil...
A ces mots il s'élance; il est pris... Dieux! dit-il,
Je n'ai vu que l'appât... il avoit vu le piége!



FABLE XXI.

LES DEUX OURS.

UN habitant velu du Royaume des Ours,
Qui pour paſſer le tems avoit couru le monde,
Après avoir fini ſa ronde,
Revint dans ſon pays couler en paix ſes jours.
Il revit un vieux camarade
Qu'il laiſſa bien portant & d'aſſez belle humeur,
Et qu'il retrouvoit triſte, & qui pis eſt malade,
Ayant l'œil égaré, l'air diſtrait & rêveur.
Après ces complimens que chacun ſait par cœur:
Mais, l'ami, lui dit-il, conte-moi, je te prie,
Le ſujet de ta rêverie.
Qui te fait ſoupirer? Seroit-ce, mon féal,
Que tes affaires iroient mal?
Ta moitié... Doucement, répond le pauvre hère,
Garde-toi d'appuyer, car c'eſt-là qu'eſt mon mal;
Mal dont on rit pourtant, mais qui me déſeſpère,
Mal de jour, mal de nuit, enfin mal infernal.

Cette moitié, que Dieu confonde,
Eſt un dragon maudit qui m'ennuie & me gronde
Du matin juſqu'au ſoir à bouche que veux-tu...
Elle a mis à bout ma vertu,
Et bref, hormis qu'il ſoit battu,
Il n'eſt point un mari plus malheureux au monde.
Je te plains, mon ami, reprit l'aventurier;
Et de par Jupiter c'eſt un ſort ſingulier,
Que deux Ours que l'amour aſſemble,
Sans s'arracher les yeux ne puiſſent vivre enſemble...
Adieu, je n'y peux rien... Toi, dans ton cas fâcheux,
Prends patience, ſi tu peux...
Encore un mot pourtant ſur ta triſte conquête.
Dis-moi donc, logeois-tu le Diable dans ta peau
Quand tu pus te charger d'un ſi peſant fardeau?
C'étoit donc un viſage à tourner une tête? —
Un viſage! nenni; c'étoit comme à préſent
Pour un Ours délicat un fort mauvais préſent,
Une maſſe de chair bien lourde, bien épaiſſe,
Que ſais-je? un pelotton de graiſſe,
Un fagot fagotté comme il plaiſoit à Dieu,
Et qu'il falloit rouler pour le changer de lieu.
Quant à ſon caractère, il n'étoit pas fort drôle:

Une boudeuſe ſans eſprit;
Je doute qu'en mille ans perſonne eût le crédit
D'en tirer ſeulement une bonne parole,
Et ſon muſeau de Loup-garou
Ne ſait bien faire que la moue.
Auſſi c'eſt l'intérêt tout ſeul, & je l'avoue,
Qui m'a fait faire ce beau coup. —
Bon! l'intérêt, dis-tu? mais c'eſt une riſée;
D'après le bruit public je crus & crois encor
Que pour ſes beaux yeux ſeuls tu l'avois épouſée;
Que pour unique dot, pour unique tréſor,
Et pour unique meuble & de lit & de table,
Elle t'avoit, mon cher, apporté... Mais, pardon,
Je ne ſais ſi je dois pourſuivre. — Pourquoi non?
Pourſuis à cela près. — J'ai cru, mon pauvre Diable,
Quelle t'avoit tout ſimplement
Apporté ce viſage aimable,
Ces attraits dont naïvement
Tu m'as fait tout-à-l'heure un portrait ſi charmant. —
Tu croyois bien mon cher; mais ma triſte femelle
A certain frère de par Dieu,
Le plus ladre des Ours, un vrai Feſſe-Matthieu
Remuant l'or à pleine pelle! —

Je le ſais, & de plus ayant douze héritiers
Qu'il croit tous ſes enfans & qui ſont pleins de vie. —
Hélas! oui; mais, mon cher, écoute la folie.
Comme je rêve volontiers,
Un matin je rêvai qu'au même cimetière
Le père & les enfans, tous dans la même bière,
Par le même chemin deſcendoient aux Enfers;
Et je rêvois alors, je crois, les yeux ouverts.
Sur ce beau rêve-là l'on me pouſſe & je ſigne...
Mon malheur, je l'avoue. — Et tu m'en parois digne,
Reprit le voyageur, ſi je ſuis éveillé.
Ton malheur cependant me fait quelque pitié;
Mais ſi jamais dans mes voyages,
Chez certains animaux qui ſe diſent bien ſages,
Je n'avois vu des rêve-creux
A tête chauve, à face blême,
Tout auſſi fous que toi, mais bien plus malheureux,
Je croirois en honneur que je rêve moi-même.
Notre voyageur à ces mots
Prit congé du rêveur & lui tourna le dos.



FABLE XXII.

LES DEUX TAUPES.

Quoi vraiment! vous n'y voyez point,
Disoit une Taupe à sa mère?
Votre sort me paroît fâcheux au dernier point.
Les Dieux m'ont mieux traitée & j'en suis toute fière.
Savez-vous que de la lumière
Je distingue le mouvement
Fort bien? J'entends aussi, mais fort distinctement,
Le bruit qu'à son lever fait, je pense, l'Aurore.
Enfin j'entends fort clair & j'y vois mieux encore.
La mère lui répond : Tais-toi par amitié...
Tu crois me faire envie & tu me fais pitié...
Plus je t'écoute & plus je tremble
Que tu ne sois aveugle & sourde tout ensemble.



FABLE XXIII.

LE PÈRE DE FAMILLE ET SES CHIENS.

UN Père de Famille en ſa maiſon des champs,
Enfermé par les eaux & par le mauvais tems,
Se mit à vivre de ménage ;
J'entends qu'il y mangea ſes Poulets, ſes Agneaux,
Et ſes Dindons & ſes Chevreaux,
L'un après l'autre, en homme ſage.
L'hiver continuant, il ne fut pas honteux
De faire enfin tuer les Bœufs
Qui ſervoient à ſon labourage.
Mais quand il en fut-là : Partons, dirent ſes Chiens,
Cherchons ailleurs notre aventure;
On mange ici les Citoyens!....
Cette demeure n'eſt pas ſûre.
Avec ce diable d'homme-ci,
Il n'eſt amitié ni ſervice
Qui de ſa dent vous garantiſſe.
Il mange bien ſes Bœufs, qui pourtant, Dieu merci,

A tourner ſes guérêts travaillent dès l'aurore
Si ſa faim redoubloit encore,
Il finiroit bientôt par nous manger auſſi



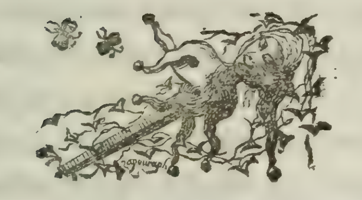
FABLE XXIV.

LA VENGEANCE DES MOUTONS.

TANDIS que le Berger dormoit ſur la fougère
Ou s'occupoit de la Bergère,
Un Mouton haranguoit ſes pareils en ces mots :
Les Bergers ſont bien durs & les Moutons bien ſots!
Lâches eſclaves que nous ſommes,
Laiſſerons-nous toujours au caprice des Hommes
Et notre vie & notre mort ?
Nos toiſons, le lait de nos mères,
Ils nous enlèvent tout par le droit du plus fort:
Que dis-je ? un fer... o honte! o comble de misères!...
Pardonnez, je m'égare & ne ſais où j'en ſuis,
Quand je ſonge à l'état où l'on nous a réduits!...
Ah! ſi quelque vertu parmi nous reſte encore,
Attendrons-nous qu'on nous dévore ?
Diſputons notre chair au moins à nos bourreaux...
Chers amis, combattons & mourons ſur la place...
Pour moi j'aime encor mieux engraiſſer les Corbeaux,

Que

Que de nourrir l'Homme & ſa race.
Qu'on m'écoute, reprend une vieille Brebis :
L'Homme eſt dur, je le ſais, j'en conviens, mes amis ;
Il nous tond & nous trait, & nous tue & nous mange,
Il fait tous nos malheurs... mais notre peau nous venge !
Et notre race eſt quitte envers le genre-humain,
Puiſqu'enfin c'eſt de nous qu'il tient le *parchemin*.



FABLE XXV.

LA CORNEILLE ET LA COLOMBE.

Une Corneille un peu chagrine
D'avoir caſſé ſes œufs deux fois dans un été,
D'une Colombe ſa voiſine
Envioit la fécondité :
C'eſt mon ſort, je le vois, diſoit-elle à toute heure,
Je vivrai dans l'opprobre, & je puis, grace aux Dieux,
Eſpérer de mourir ſans que perſonne pleure,
Sans ſavoir ſeulement qui fermera mes yeux...
Celle-ci cependant s'applaudit de renaître
Dans tous ces tendres nourriſſons
Que ſous ſes yeux elle voit craître,
Ou planer dans les airs ou couvrir les ſillons!
Mon ſort n'eſt pas ſi plein de charmes,
Interrompt la Colombe, en répandant des larmes!
Mes jours, qui te ſemblent ſi beaux,
Ne ſont pas toujours ſans nuages....
Hélas! ils ſont troublés par de cruels orages...

Mais tu vois mon bonheur & moi je ſens mes maux.
J'ai payé chèrement le bonheur d'être mère!
Ces tendres fruits de mes amours,
Ces charmans nourriſſons dont tu me crois ſi fière,
Malheureuſe! ils ſont nés pour nourrir les Vautours!
Que dis-je? des Humains, eſpèce encor plus dure,
Ils ſont tous les jours la pâture!...
Je renais dans mes fils: mais, quoi? c'eſt pour ſouffrir!
Je renais mille fois pour mille fois mourir...
Conſole-toi, ma pauvre amie;
Et loin de me porter envie,
Plains mon ſort, quand tu vois mes enfans ſi nombreux,
D'avoir donné le jour à tant de malheureux.



FABLE XXVI.

L'ASPIC.

DANS les ſables deſerts de la brûlante Afrique
Rampoit l'Aſpic affreux, l'effroi du Voyageur.
Mordre tous les Paſſans ou les glacer d'horreur
C'étoit-là ſon inſtinct, ſon paſſe-tems unique.
Pour lui, mordre le pied, c'étoit percer le cœur,
Il tuoit en bleſſant, c'étoit là ſon bonheur.
Elle vivroit encor cette peſte publique!...
Mais un jour qu'au ſoleil ce monſtre alloit rampant,
Son ombre lui parut un horrible ſerpent.
Il ſe prit pour un autre, & dans ſa rage extrême
De ſes cruelles dents il ſe mordit lui-même;
Et l'Aſpic auſſi-tôt ſaiſi de noirs friſſons
Mourut empoiſonné de ſes propres poiſons.



FABLE XXVIII.

LE SINGE ET LA MONTRE.

EN allant à ſa claſſe, un Docteur ſans eſprit
Avoit laiſſé ſa montre au chevet de ſon lit.
Son Singe la voit, la décroche,
Et n'ayant ni gouſſet, ni poche,
Il ſe l'attache à ſon côté,
Au moyen d'un lacet dont il s'eſt garotté;
Puis la prend dans ſa main : Oh! dit-il, elle avance,
J'ai fort bien fait d'y regarder.
Il en ouvre le verre & veut la retarder.
Elle avance un peu plus; il en perd patience.
Elle retarde enfin un peu plus qu'il ne faut;
Et, ſelon ſon avis, c'eſt un plus grand défaut.
Voyez, diſoit la bonne tête,
Elle alloit le galop, la voilà qui s'arrête...
Ce ſeroit bien le diable... il faut la réveiller...
Puis l'approchant de ſon oreille,
Il rêve-creux & s'émerveille :

Quel mouvement irrégulier!...
Le vice eſt au reſſort... il réforme la chaîne,
Dérange chaque roue & l'arrange au haſard.
Bref, Maître Gille par ſon art
Opéra tellement, avec bien de la peine,
Que la Montre mignonne, objet de ſes amours,
S'arrêta pour toujours.
Vrai Singe qu'il étoit! il imitoit ſon Maître,
Qui, dans le même tems, de ſes fatales mains,
Retouchant des cerveaux humains,
Au lieu d'un ſeulement, en gâtoit cent peut-être.



FABLE XXVIII.

LE CHASSEUR ET LE TIGRE.

DANS le fond des forêts un vigoureux Chaſſeur
Parmi les Animaux répandoit la terreur,
Les ſuivoit, les forçoit dans leurs ſombres aſyles
Et ne lançoit jamais de flèches inutiles.
Contre tous les dangers le Tigre raffermi,
Dans ce commun effroi brava ſeul l'ennemi.
Le Chaſſeur indigné, dès qu'il le voit paraître :
Celui-ci va t'apprendre à défier ton Maître...
Il dit, & le fer vole ; & le Tigre percé
De ſon ſang voit rougir l'arêne.
Sur ſes pieds chancelans ſe ſoutenant à peine,
Il traîne avec douleur le trait qui l'a bleſſé.
Le Renard tout tremblant, témoin de ſa détreſſe :
Quel eſt donc l'ennemi dont partent de tels coups,
Dit-il ? Quel eſt ſon nom ? d'où vint-il parmi nous ?
Qui réunit ainſi la force avec l'adreſſe ?
De rage & de douleur le Tigre frémiſſant :

Jamais rien de pareil ne s'offrit à ma vue;
Sa voix même m'eſt inconnue,
Répondit-il en gémiſſant !...
Mais ſans ſavoir comme il ſe nomme,
A cette large plaie, à ce ruiſſeau de ſang
Qui coule de mon flanc...
Celui qui m'a frappé ne peut être qu'un Homme!



FABLE XXIX.

L'AIGLE ET LA FAUVETTE.

Un Aigle d'amour tendre aimoit une Fauvette;
Non comme on aime une Grisette,
Mais je crois bien en tout honneur.
Joli caquet & douce humeur,
Que sais-je? voix touchante, harmonieux ramage,
Tout cela peut suffire à charmer un grand cœur.
Bref, l'Oisillon des bois, soit mérite ou bonheur,
Du Prince des Oiseaux fixa le goût volage.
Monseigneur au déclin du jour
Voloit sous la feuillée où l'attendoit l'amour;
Il y passoit le soir... & bien souvent l'aurore,
Quelquefois le soleil l'y retrouvoit encore.
Cent fois pour l'ombrage enchanteur
Il quitta sans regret les champs de la victoire:
Dans les cieux, disoit-il, on peut trouver la gloire;
Ce n'est que sous l'ormeau qu'on trouve le bonheur!

Un printems s'écoula dans cette douce ivresse,
Sans que rien altérât leur commune tendresse,
Sans trouble & sans débâts fâcheux.
L'un oublioit son rang auprès de son amie;
L'autre de son ami prévenoit tous les vœux.
Hélas! par un nuage affreux,
Cette félicité fut trop vîte obscurcie!
Qui n'a pas un moment d'humeur?
La Fauvette en eut un, j'en ignore la cause.
L'Aigle se plaint avec aigreur;
On répond, on réplique, & le pis de la chose,
C'est que l'Oiseau Royal au fort de sa fureur,
Se ressouvient de sa grandeur.
De ce moment adieu l'erreur enchanteresse;
La discorde commence & l'égalité cesse.
Dans l'ombre du feuillage, en poussant un soupir,
La Fauvette aussi-tôt s'enfonce;
Et quand l'Aigle supplie & veut la retenir,
Il en reçoit cette réponse:
Vous méritez bien des égards;
Mais ce n'est pas ainsi que l'amitié se règle;
Seigneur, j'ai lu dans vos regards
Que j'étois la Fauvette & que vous étiez l'Aigle...

Tous vos diſcours ſont ſuperflus,
Je vous crains, vous honore... & ne vous aime plus.



FABLE XXX.

L'AUTRUCHE ET LE MOINEAU.

Vous avez beau dire & beau faire,
Dit à l'Autruche le Moineau;
Redreſſez bien la tête, enflez-vous bien la peau,
Je ſuis, ſoit dit ſans vous déplaire,
Plus Oiſeau que vous, ma Commère;
Et la preuve m'en paroît claire,
Je vole & vous ne volez pas.
Vraiment je ne m'élève guère;
Mon vol, tantôt haut, tantôt bas,
Eſt moins égal que votre pas...
Avec tout cela, ma Commère,
Vous avez beau dire & beau faire;
Je vole... & vous ne volez pas.

Fin du Sixième Livre.



FABLES.

LIVRE VII.

PROLOGUE.

JE voudrois quelquefois égarer mes Lecteurs
Par ces chemins ſemés de fleurs
Si bien connus de La Fontaine;
Et ſous des arbres verds, plantés par le haſard,
Arrondis en berceaux ſans le ſecours de l'art,
Les mener à mon but ſans fatigue & ſans peine,
Au doux murmure des ruiſſeaux,
Joint au chant varié de mille & mille Oiſeaux;
Je voudrois leur offrir encore
De beaux fruits en maturité,

Et tels que la Nature en auroit fait éclore,
Des fruits d'autant plus doux qu'ils auroient peu coûté;
Je le voudrois, en vérité.
Mais ne possédant point cet heureux privilége
D'intéresser ainsi les yeux du Voyageur,
Le chemin le plus court me paroît le meilleur.
Quand on craint d'ennuyer, la Raison dit: *Abrége.*
La Raison n'a pas tort, il faut subir sa loi.
Phèdre en donna l'exemple, & je le prends pour moi.



FABLE I.

LE PILOTE ET LES NAUTONNIERS.

Des Nautonniers pendant l'orage
Ayant la mort devant les yeux,
Tendoient les mains vers le rivage
Et de leurs cris perçoient les cieux.
Le vent s'appaiſe, un doux zéphire
Renaît ſur l'onde par degré,
Et de ſon ſouffle meſuré
Enfle la voile du navire.
Nouveaux cris parmi nos Rameurs,
Et l'on entend des ris où l'on voyoit des pleurs :
La crainte & le plaiſir vous font tourner la tête,
Dit le Pilote... Enfans, tant que l'on eſt ſur l'eau,
Il faut toujours voir le vaiſſeau
Entre le calme & la tempête.



FABLE II.

LE CHASSEUR ET LE CHIEN.

UN Héros, dont le nom vit encor dans les bois,
Théâtre antique de ſa gloire,
Briffaut, par ſes nombreux exploits
Avoit accoutumé ſon Maître à la victoire.
Il avoit ſans échec, & par monts & par vaux,
Suivi long-tems ſes hautes deſtinées;
Mais affoibli par les travaux,
Il chancelloit ſous le poids des années.
Enfin il arriva qu'après ſes jours heureux
Ce Guerrier, comme un autre, eut ſon jour malheureux.
Les yeux étincelans d'une héroïque joie,
Il venoit d'aſſaillir un affreux ſanglier,
Qui déjà demandoit quartier;
Mais la dent lui manqua, Briffaut manqua ſa proie.
Son Maître à cette vue agité de fureur,
L'apoſtrophant avec aigreur:
Arrêtez, dit-il, mon cher Maître,

Épargnez

Épargnez un reproche honteux à mon poil gris;
Je n'eus qu'un tort, ce fut de ne me pas connaître,
En me croyant toujours ce que je fus jadis...
J'ai vécu... je l'éprouve en ce moment funeſte:
J'ai le courage encor; mais j'ai perdu le reſte.



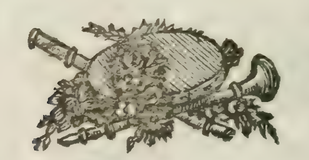
FABLE III.

LE LION ET LA CHÈVRE.

LE Roi Lion, ſur ſes vieux ans
Devenu foible & cacochime,
Se mit à vivre de régime.
Auſſi bien ſes Sujets étoient-ils ſes enfans;
A quoi bon fonder ſa cuiſine
Sur le trépas des innocens,
Quand on peut vivre de racine?
L'herbe des prés, les fruits des bois
Seront déſormais ſa pâture;
Heureux d'accorder une fois
La Médecine & la Nature!
De plus, Sa Majeſté preſcrit à ſes Vaſſaux,
Pour le bien de l'Empire & de leur conſcience,
Une univerſelle abſtinence;
Entendant que les Louveteaux
Broutent l'herbe fleurie à côté des Agneaux.
Le Peuple eſt tranſporté, la Cour eſt confondue,

Eh quoi? gêner les goûts! quelle rage imprévue!
Forcer les gens par un Édit
A réformer leur appétit!
Le Tigre au désespoir quitte le Ministère;
L'Ours s'enfuit dans les bois ainsi que la Panthère.
Les Philosophes cependant,
J'entends les gens de bien, le Bœuf & l'Éléphant,
Le Chameau, le Cheval encore,
Tout le troupeau de Pythagore,
Au bruit de la nouvelle Loi
Pour la première fois vont saluer le Roi.
C'est un amour, c'est un délire!
Dès que Sa Majesté ne mangea plus les Gens,
Voilà tous ses Sujets devenus Courtisans.
De tous les coins de son Empire
On les voit arriver, les Grands & les Petits,
La Gazelle & le Daim, le Cerf & la Brebis,
Et le Lapin sauvage & le timide Lièvre,
Tous veulent voir le Prince en face... hormis la Chèvre,
La Chèvre dont jadis il mangea le Chevreau,
Et dont il avoit même endommagé la peau.
Le Monarque s'en plaint; la Brebis sa voisine
Est députée à sa chaumine:

Ma commère, le Roi vous demande, hâtez-vous. —
En ce cas je m'enfuis. — Eh qui fuir ? Entre-nous,
Je vois qu'on vous a fait cent contes apocryphes. —
Des contes ! quoi ? mon fils .. — Le Roi n'y ſonge plus,
Il eſt ſi bon ! ah ! ſes vertus....
Un mot, reprend la Chèvre ; a-t-il encor des griffes ? —
Des ongles tant ſoi peu crochus...
Depuis quand les Lions en ſont-ils dépourvus ?
Mais s'il ſemble ignorer qu'il en a, ma commère,
Que font les griffes à l'affaire ? —
Peut être rien ; mais par malheur
L'uſage qu'il en fait n'eſt pas choſe bien claire,
Et malgré moi j'ai toujours peur
De l'uſage qu'il en peut faire.



FABLE IV.

LE RENARD ET LE BUISSON.

VIVEMENT pourſuivi d'une meute en furie,
Sur le point de perdre la vie,
Un Renard implora le ſecours d'un Buiſſon,
Qui le reçut chez lui, mais d'étrange façon,
En lui faiſant mille bleſſures;
Si bien que moins ſenſible au bienfait qu'aux injures:
Tu viens, dit le Renard, de conſerver mes jours;
Mais le fâcheux aſyle & le triſte ſecours!
Le moyen de t'aimer, malgré ce bon office?...
Tu me bleſſes, barbare, en me rendant ſervice!



FABLE V.

LE VAUTOUR ET LA PIE.

Vous bâillez, Monſeigneur, que c'eſt une pitié,
Dit la Pie au Vautour, & je ſuis convaincue
Qu'avec l'ennemi qui vous tue,
A ne vous point mentir, vous êtes de moitié.
Cet ennemi commun des gens de votre eſpèce,
C'eſt l'ennui; vous avez des momens de loiſir
Bien longs, bien durs à ſoutenir.
Le malheur eſt qu'auſſi rien ne vous intéreſſe;
Vous avez les moyens & non l'art de jouir.
Si vous étiez d'humeur tant ſoit peu moins ſauvage,
Si la ſociété pouvoit vous divertir,
Je connois dans mon voiſinage
Certaine veuve au blanc plumage
Qui vous feroit paſſer des momens aſſez doux.
La Colombe eut de ſon Époux
Deux petits qui ſont ſes délices,
Deux tendres nourriſſons... c'eſt plaiſir de les voir.

Son amour, & j'admire en cela ſon pouvoir,
Leur a fait tous les ſacrifices.
Mais loin que ſa ſanté me paroiſſe en ſouffrir,
Il ſemble chaque jour qu'on la voit s'embellir.
Bec amoureux, gorge arrondie
Des mains de la Nature, & blanche à faire envie.
La Colombe eſt auſſi le charme de ces bois;
Par-tout ſur la Colombe on n'entend qu'une voix....
Pour en dire du bien je ne ſuis pas payée.
Je crois que ſur mon compte elle penſe aſſez mal;
Même elle parle un peu... tout cela m'eſt égal;
Je ſuis dans les caquets rarement oubliée.
Je ſais qu'elle me croit des yeux de Baſilic,
Un bec de Pigrièche, une langue d'Aſpic...
Vous voyez, Monſeigneur, ſi c'eſt-là ma tournure;
Je lui pardonne, je vous jure.
Elle eſt injuſte à mon endroit!
Eh bien! moi, je lui rends juſtice.
On va tortu, moi je vas droit,
Je ris de qui s'abuſe, & c'eſt-là ma malice.
Mais tu m'en diras tant qu'enfin je te croirai,
Répondit le Vautour; ſuffit, je la verrai....
Je la verrai, te dis-je; & quand? & tout-à-l'heure,

J'y vole, montre-moi ſeulement ſa demeure. —
Dans cet ormeau... d'ici vous la voyez là-bas.
Il y vole en effet; on ne l'attendoit pas...
Hélas! les petits & la mère
Dormoient alors, ne ſongeant guère
Aux dangers d'un ſi doux ſommeil.
Quelle douceur perfide & quel affreux réveil!
Le Vautour, dans ſa barbarie,
Se porte ſans pudeur aux plus noirs attentats.
De la famille entière il ne fait qu'un repas,
Et le bec teint de ſang revole vers la Pie.
Vous trompois-je, dit-elle? — Oh j'ai l'ame ravie....
Je te croirai, tu parles d'or...
Les petits ont leur prix, mais la mère a la palme...
Cela met dans le ſang... un baume... un frais... un calme!..
L'Agaſſe l'interrompt: Mais vous bâillez encor!



FABLE VI.

LA LIONNE ET L'OURSE.

UNE OURSE, pour donner la forme à ſon Petit,
Avec beaucoup de ſoin le léchoit jour & nuit.
Lèche, lui dit une Lionne;
Il a beſoin qu'on le façonne;
Lèche encore & lèche toujours;
Tu peux lécher toute ta vie;
Mais tu verras, ma pauvre amie,
Que tu n'auras léché qu'un Ours.



FABLE VII.

LE RENARD ET L'ÉCUREUIL.

Mon fils se gâte, c'est dommage,
Disoit à l'Écureuil la mère d'un Renard;
Et je m'en prends, compère à votre voisinage,
Si ce cher enfant-là finit mal tôt ou tard.
Je vous crois Libertin, Philosophe peut-être,
(Vous n'avez pas de honte au moins de le paraître)
Sans souci, sans principe, indiscret & léger,
Passant la vie à voltiger
De branche en branche... en tout une mauvaise tête.
Mon fils, qui mène un train pareil,
En plein midi se met en quête,
Croque la Poule au beau soleil...
Eh du moins quand on vit de certaine manière,
J'aimerois, mon voisin, qu'on eut quelque pudeur,
Et quelquefois pour mon honneur
Je voudrois me cacher au fond de ma tanière.
Moi, reprit l'Écureuil, me cacher? à quoi bon?

Je vis ſans honte à ma façon,
Content de peu de choſe & ne raiſonnant guère;
Ne faiſant aucun mal & m'en trouvant fort bien;
Jouiſſant du plaiſir en tête un peu légère,
En Philoſophe, ſoit; le mot ne me fait rien.
Pourquoi fuirois-je la lumière?
Je n'ai jamais bleſſé les yeux de mon voiſin;
Jamais les cris de l'orphelin
Ne m'ont redemandé ſon père...
Votre fils, dites-vous, a tout l'air d'un vaurien;
Votre fils ſans pudeur va croquant la Poulette;
Mais ici votre exemple a plus fait que le mien;
Car vous ne vivez pas, je penſe, de noiſette;
Et ſi le cher enfant mérite un peu la hard,
Ma commère, entre-nous... c'eſt qu'il eſt un Renard.



FABLE VIII.

LE DIAMANT ET LE STRAS.

UN Diamant bien vrai, bien brut, ſans nul éclat,
Enſeveli dans la matière
Auprès d'un Stras ſur la pouſſière
Au milieu d'un chemin étoit couché tout plat.
Je ne ſais pas quelle aventure
Avoit mis l'un & l'autre en ſi pauvre poſture;
Je ſais bien que le Diamant
Prenoit la choſe aſſez gaiement.
Il avoit ſa valeur, le ſort avoit beau faire;
Sa valeur intrinsèque & non pas arbitraire.
Or, diſoit-il, avec cela,
Je ne ſerai pas long-tems-là,
Et du premier Paſſant je dois être l'affaire.
Oui, répondit le Stras; en bloc tu vaux ton prix,
Tout au moins pour un Lapidaire;
Car ton mérite, il faut le faire,
Et je ſerois un peu ſurpris

S'il étoit deviné par un œil ordinaire.
Le mien ſans doute eſt plus commun;
Mais en brillant à ma manière,
A quelque Connoiſſeur, comme j'en ſais plus d'un,
Je puis donner dans la viſière,
Et je puis me tirer d'ici
Bien vîte, & t'y laiſſer… Comme il parloit ainſi,
Voilà tout-à-propos un Voyageur qui paſſe,
Qui l'apperçoit & le ramaſſe,
Imaginant ſans doute emporter un tréſor.
Pour le mérite véritable,
L'ignorant de ſon pied l'enterre dans le ſable,
Où je crois bien qu'il eſt encor.



FABLE IX.

LE VOYAGEUR ET LE PLATANE.

DANS le tems de la Canicule,
Dans ce tems où le ſoleil brûle
Le Poiſſon dans le ſein des mers
Ainſi que l'Oiſeau dans les airs,
Et vers l'heure où cet aſtre plane
Dans le plus haut des cieux & darde tous ſes traits,
Un Voyageur, ſous un Platane
S'aſſit pour reſpirer le frais.
A la faveur de l'ombre hoſpitalière,
Au ſouffle du zéphir, dans les bras du ſommeil,
Il ſe refit bientôt des ardeurs du ſoleil.
A peine cependant il ouvre la paupiére,
Que l'ingrat ſur ſon bienfaiteur
Fixant un œil d'Inquiſiteur:
Pour occuper, dit-il, une auſſi belle place
Je voudrois bien ſavoir ce que cela produit:
Qu'en tire-t-on, quoique l'on faſſe?

De la brouſſaille & point de fruit.
L'arbre lui répondit : J'ai fort peu de mérites ;
Mais n'en avoir aucun ſeroit bien malheureux :
Ôte-les moi tous, ſi tu veux ;
Mais laiſſe-moi du moins... celui dont tu profites.



FABLE X.

LE POURCEAU ET LE CHÊNE.

Un Porc tous les matins s'en alloit ſous un Chêne
Des glands qu'il trouvoit-là ſe nourriſſoit ſans gène,
Y ſommeilloit juſqu'à la nuit,
Et ſans ſonger à l'arbre il digéroit le fruit.
Voyez, diſoit le Chêne en ſecouant la tête,
S'il eſt rien de pareil à cette ſotte bête ?
Je nourris ce Pourceau du ſuc de mes rameaux;
Il ne daigneroit pas lever ſur moi la vue,
Et tout ce qu'on lui donne eſt pour lui choſe due...
Et puis faites du bien à de tels animaux !
Seigneur, reprit le Porc, j'ai tort & m'en accuſe,
Puiſque je vis de vos bienfaits :
Je vous regarderai, ſi cela vous amuſe;
Mais franchement je l'ignorais.
Vous prodiguez vos biens, penſois-je, à pure perte,
Sans dire gare, à tout venant,
Au Citoyen comme au Paſſant;

Et

Et parmi tous ces glands dont la terre eſt couverte,
Je n'ai pu croire, en bonne foi,
Qu'un ſeul y fut tombé pour moi.



FABLE XI.

DAMON ET PYTHIAS.

LE plus rare des biens, le premier des tréſors
Qu'on puiſſe ſe flatter de poſſéder au monde,
Quel eſt-il? En quel lieu de la machine ronde
Dois-je pour le trouver diriger mes efforts?
C'eſt ainſi qu'à Délos le vertueux Damon
Interrogeoit un jour l'Oracle d'Apollon;
Et ce fut en ces mots (mon cœur me les rappelle)
Que ce Dieu lui rendit ſa réponſe immortelle:
« Le tréſor le plus rare & le plus précieux,
» Damon depuis long-tems le poſſède & l'ignore:
» Ce bien qu'il veut trouver, Damon l'eut ſous les yeux;
» Il eſt devant ſa porte, il peut l'y voir encore ».
C'eſt trop peu de courir, Damon voudroit voler.
En conſultant le Dieu ſur un pareil myſtère,
Damon fut indiſcret, peut-être téméraire;
Déjà la ſoif de l'or commence à le brûler.
Un doute en même-tems dans ſon eſprit s'élève:

Peut-être la Divinité
A voulu ſe jouer de ſa crédulité...
Plus il avance, plus il rêve...
Mais quoi! la majeſté d'un Dieu,
D'abuſer un mortel ſe feroit-elle un jeu?
Tout en rêvant de cette ſorte,
Damon arrive à ſon logis.
A ſa porte déjà Pythias eſt aſſis.
Vîte, un tréſor, dit-il; il eſt devant ma porte...
Le plus grand des tréſors... aux armes Pythias,
Il appartient à deux, réuniſſons nos bras.
Ils retournent la terre en cent façons nouvelles,
Ils la creuſent ſi bien, qu'enfin les deux Amis
Dans le même tombeau ſemblent enſevelis...
Et du tréſor point de nouvelles.
Mais Damon tout-à-coup jetant-là ſon outil:
Aveugle que je ſuis! que faiſons-nous, dit-il?
Où vais-je le chercher ce bien que je poſſède?
C'étoit pour l'enterrer que j'implorois ton aide!...
Embraſſe-moi, cher Pythias...
Le tréſor, le tréſor, je le tiens dans mes bras!



FABLE XII.

LES DEUX GRENOUILLES VOISINES.

Deux Grenouilles étoient d'esprit bien différent,
De goût contraire, & cependant,
Ce qu'on voit quelquefois sans pouvoir le comprendre,
Elles s'aimoient d'amitié tendre.
Voisines, les liens du sang
Les unissoient encore; au même lieu champêtre
L'une habitoit dans un étang
Aussi clair qu'un étang peut l'être;
Par goût ou par tempérament,
L'autre vivoit à sa manière
Tout plattement
Dans une ornière.
Sa voisine, dit-on, n'approuvant point cela,
Lui répétoit : Ma chère amie,
Quel gîte, hélas! & quelle vie!
Ne sortiras-tu point de ce vilain lieu-là?
J'en sais un bien plus doux, plus sûr & plus honnête...

L'autre lui répondoit : Oui, j'ai bien dans la tête...
Oh! je t'entends... j'en ſortirai; —
Eh mais! quand donc? — Quand je pourrai...
Demain. — Et dès ce jour, s'il t'arrive aventure...
Pourquoi pas tout-à-l'heure, étrange créature?
Qu'un char vienne à paſſer, ah! bons Dieux! j'en frémis!... —
Il en a paſſé mille, & cependant je vis.
On ſe démène, on ſe ſecoue,
Avec un peu d'adreſſe on eſquive la roue.
Mais je veux une fois céder à l'amitié,
Demain matin je ſuis ſur pié,
Demain je ſuis à toi, ma chère, & dès l'aurore,
Demain avant le jour... Elle parloit encore,
Un char qui roule à petit bruit
Lui coupe la parole, hélas!... avant la nuit.



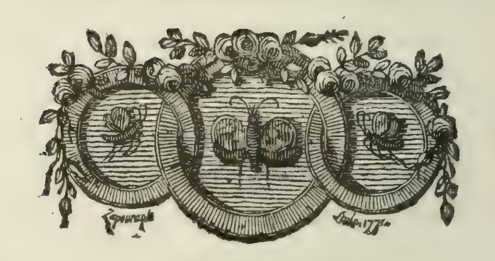
FABLE XIII.

LA PASSION MALHEUREUSE.

Il fut jadis une Beauté
Qu'on appeloit par-tout *la Belle Papillonne*,
Nom qui peignoit d'un trait, mais avec vérité,
Son caractère & sa personne.
Rien n'étoit si brillant, rien n'étoit si léger.
On remarquoit dans sa parure
Peut-être un peu de bigarrure;
Et toutefois y rien changer
C'eût été gâter tout & ne rien corriger.
Dès que cette Beauté prit l'essor dans le monde,
De tout ce qui la vit elle éblouit les yeux;
Tous les Papillons à la ronde,
Grands & Petits, Jeunes & Vieux,
Pour la voir fendre l'air voltigeoient à qui mieux;
Mais un Seigneur du voisinage
Qui l'apperçut je ne sais où,
En devint amoureux à tel excès de rage,

Qu'il en penſa devenir fou.
C'étoit vraiment un Gentilhomme
Des meilleurs qu'on ait vus, mais non pas des plus beaux:
Il étoit en un mot, s'il faut que je le nomme,
De la Maiſon des *Eſcarbots*,
Qui datent du déluge; & ceci n'eſt point fable:
Il eſt de fait que ce Seigneur
Portoit d'or au Cheval de ſable,
Et qu'il portoit l'amour juſques à la fureur.
Il avoit réuni tous les biens de ſon père;
Il avoit... tout, je le crois bien,
S'il avoit eu le don de plaire;
Mais ce point lui manquoit, & tout devint à rien.
Ceſſez, ceſſez, lui dit la Belle,
Une pourſuite vaine & qui devient cruelle.
Quels rapports trouvez-vous entre nos deux humeurs?
Vous aimez vos fumiers, moi j'ai le goût des fleurs.
Je paſſerois ma vie au milieu d'un parterre,
Vous ne ſavez vivre qu'aux champs:
Avec des goûts ſi différens
Il faudroit ſoutenir une éternelle guerre.
D'après cela, mon cher Seigneur,
Avant de nous unir d'une éternelle chaîne,

Nous verrons l'amour & la haine
Dormir enſemble, & j'en ai peur,
Nous n'avons l'un & l'autre, en cette conjoncture,
Qu'un moyen d'éviter les Petites-Maiſons,
C'eſt d'obéir à la Nature,
Qui pour nous ſéparer ſans doute eut ſes raiſons.



FABLE XIV.

LE CERF ET LA BREBIS.

Le Cerf pressé par la disette,
Conjuroit la Brebis de lui vendre du blé
A crédit pour un an, vu qu'il étoit grêlé ;
Le Loup, ajoutoit-il, répondoit de la dette.
Mais la Brebis au compliment
Ne veut entendre nullement :
Votre servante, lui dit-elle ;
Compter sur l'emprunteur, ce seroit un abus ;
On vous voit un moment, puis on ne vous voit plus.
La caution est bonne & belle ;
Mais ce qu'on prête au Loup on l'estime perdu ;
Le Loup sur le prochain vécut toute sa vie,
Et le Loup qui prend tout n'a jamais rien rendu.
L'accepter pour garant ce seroit donc folie :
Comment imaginer qu'il payeroit pour autrui,
S'il n'a jamais payé pour lui ?

FABLE XV.

LE BŒUF ET L'ÂNE.

LE Bœuf & l'Âne un jour dans la même prairie,
Alloient tondant l'herbe fleurie.
Le Bœuf avec discernement
Lorgnoit, flairoit, goûtoit, non pas à la légère,
Celle qui convenoit à son tempérament,
Et s'appliquoit fort gravement
A faire la plus saine & la meilleure chère.
L'Âne y faisant moins de façon,
Confondoit sous sa dent le tréfle & le chardon.
Son compagnon lui dit : Voisin, je vous admire ;
Donc tout vous est égal, le meilleur & le pire ?
Cependant parmi tant de mêts,
Faire un choix me paroîtroit sage ;
Il me semble que le palais
Nous fut donné pour cet usage.
Le palais ? oui vraiment reprit l'Aliboron ;
Le palais... vous avez raison,

Nous fut donné pour quelque chofe...
C'eſt le palais... enfin je n'en ſais pas la cauſe;
Mais, comme vous voyez... tout me paroît fort bon.



FABLE XVI.

LA CHAUVE-SOURIS.

La fureur des partis parmi les Animaux,
Ainsi que parmi nous échauffant les cerveaux,
Quadrupèdes & Volatiles,
Furent jadis en proie aux discordes civiles.
Les succès des deux parts balancent les revers,
Et l'on voit quelque tems la Victoire incertaine,
Suivant ses caprices divers,
Ou planer dans les cieux ou marcher dans la plaine.
Ainsi fait la Chauve-Souris,
Qui passant tour-à-tour dans chacun des partis,
Selon celui des deux qui l'emporte ou qui cède,
Est tantot volatile & tantôt quadrupède.
Ce manége lui réussit
Tout le tems à-peu-près que dura la querelle;
Mais à la fin la paix se fit,
Et l'on se rappela sa manœuvre infidelle.
L'Animal équivoque en tous lieux insulté,

Des deux partis eſt rejeté.
Et depuis ce moment fuyant la terre entière,
Pour ſe dérober au mépris,
De lui-même l'Oiſeau-Souris
Se condamne à jamais ne revoir la lumière.
Confiné dans ſon trou, s'il en ſort, c'eſt la nuit,
Pour aller, que ſais-je où? dans l'ombre, à petit bruit.



FABLE XVII.

LE CÈDRE.

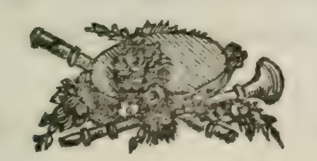
UN Singe de la grande eſpèce
Vivoit en frère avec un Ours ;
Et ces Meſſieurs par gentilleſſe
Se traitoient de couſins tant que duroient les jours.
Tous deux encor dans la jeuneſſe,
Dans mille jolis tours de force & de ſoupleſſe
Tous deux étoient maîtres paſſés.
Par la diſette un jour également preſſés,
Pour appaiſer la faim commune,
Tous deux au même bois alloient chercher fortune.
Le dos courbé, l'air morne & les regards tombans,
Couſin l'Ours cheminoit lentement, en ſilence,
Et ſoupiroit de tems en tems
Plus haut qu'un débiteur au jour d'une échéance.
Pour Maître Singe, à voltiger
Il n'en étoit que plus léger.
Sa tête à droite, à gauche alloit, venoit ſans ceſſe,

Ses yeux ſecs & perçans pétilloient d'appétit,
Et tout ſon corps avec ſoupleſſe
Obéiſſoit à ſon eſprit.
Tout-à-coup il s'arrête & dit d'un ton ſévère:
Mais tout ceci pourtant ne fait pas notre affaire;
Nous perdons-là nos pas de Clerc,
Et cette marche de Tortue
N'aboutira qu'à prendre l'air...
Ramper n'eſt bon à rien, il faut qu'on s'évertue.
Que voulons-nous d'abord? découvrir le butin...
Eh bien! prenons l'eſſor... Qu'eſt-ce donc qui m'arrête,
Et qui m'empêche ici de faire un coup de tête
En laiſſant tout en paix cheminer mon couſin?
Il dit, ſaiſit un arbre & ſi bien ſe démène,
Qu'il eſt au haut d'un Cèdre, & d'un Cèdre orgueilleux
Dont le front ſe perd dans les cieux:
Sur le petit ſommet l'œil le diſtingue à peine.
Toujours le même, à cela près,
Singe de loin comme de près,
Il ne ſembleroit pas qu'il eût quitté la terre,
Et dans le ſéjour du tonnerre
Auſſi léger qu'auparavant,
Il ſaute, il geſticule & met le nez au vent.

Cependant du haut de la nue
Sur l'humble Voyageur il jette enfin la vue :
Ha ! cousin, cria-t-il, est-ce toi, mon ami,
Que j'apperçois en raccourci ?
Qu'est-tu donc devenu ? quelle étrange aventure ?...
Pauvre petit cousin ! hélas ! est-ce bien toi
Qui tout-à-l'heure encore étois plus gros que moi ?
Mon petit doigt tout seul éclipse ta figure !
Hé, cousin ! répond l'Ours, que deviens-tu toi-même ?
A peine j'apperçois ta petitesse extrême ;
Mais, mon pauvre petit, tes cris sont superflus,
Je ne te vois plus guère & je ne t'entends plus.
Doucement, dit le Singe, & que l'on me respecte...
Entendez-vous, chétif insecte,
Ce petit ton railleur, mon petit compagnon,
Convient mal entre-nous & n'est plus de saison.
Mais... insecte toi-même, & pèse tes paroles,
Entends-tu, reprit l'Ours, ou crains pour tes épaules.
Il vouloit monter à l'assaut
Pour aller régenter son cousin comme il faut ;
Mais tandis que là-haut le compagnon pirouette,
Un coup de vent subit renverse ma girouette.....
Et le voilà par terre... Eh ! mais, c'est toi, dit l'Ours !

Eh

Eh vraiment oui, c'eſt moi, je le ſens à ma chûte,
Dit le Singe en criant : maudite culebutte!...
Mais, c'eſt auſſi toi-même, & te voilà toujours!..,
Or dis-moi donc, je t'en ſupplie,
Étoit-ce rêve ou bien folie ?
L'un & l'autre ſembloient s'éveiller en ſurſaut. —
Tu n'étois ſi petit que pour être ſi haut,
Peut-être bien. — Et toi peut-être,
Tu n'étois ſi petit que pour être ſi bas...
Te voilà maintenant fait comme un Ours doit l'être. —
Et toi, fait comme un Singe, & je n'en reviens pas...
Allons vîte, partons, la place n'eſt pas ſûre,
Pourſuit le couple émerveillé,
Cherchons ailleurs notre aventure...
Ce Cèdre... aſſurément il eſt enſorcelé!



FABLE XVIII.

LE SAUVAGE ET L'ARC.

Un Sauvage robuste & non des plus adroits
Voulut tendre son Arc pour la première fois.
Il le trouva souple & docile;
Il le courbe un peu trop, l'Arc devient difficile.
L'Homme dit : Tu plieras ou tu diras pourquoi;
L'Outil à l'Ouvrier ne fera pas la loi.
Le pauvre Arc en gémit, il supplie, il implore...
Il cède encore un point, on en veut un encore;
Mais pour cette fois vain effort:
J'étois foible, dit l'Arc, & tu m'as rendu fort.
Mets désormais tout en usage,
Je ne plierai pas davantage :
A ce point,
Je romprai, s'il le faut... mais ne je plierai point.

Je ne sais pas trop bien ce que fit le Sauvage.
Les uns disent qu'à ce langage

Il allongea la corde & qu'il s'en applaudit ;
D'autres qu'il rompit l'Arc... & qu'il s'en repentit.



FABLE XIX.

LE CORBEAU ET SA MÈRE.

MOURANT de maladie à la fleur de ſes ans,
Un Corbeau diſoit à ſa Mère:
Si l'on pouvoit des Dieux appaiſer la colère
Par des vœux & par des préſens !...
Je vous entends, dit-elle; inutiles offrandes...
Les Dieux n'accordent point de pareilles demandes;
Eh! mon fils, à qui d'eux pourrois-je avoir recours?
En eſt-il quelqu'un, je vous prie,
Dont vous n'ayiez pas tous les jours
Dépouillé les autels dans votre audace impie?
Les implorer pour vous ſeroit une folie,
Quand vous-même à vos vœux les avez rendus ſourds.





C. Monnet Del. *H. L. Schmitz Sculp.*

Je n'ai vu que l'appât, Il avoit vu le piége !

Fable XX. Liv. VI. T. II

FABLE XX.

LES DEUX VOLEURS.

Un Voleur, d'une Église enleva le trésor,
La lampe, l'encensoir, la croix, que sais-je encor?
Dans l'antre de son camarade,
Hermite abominable, hôte d'un bois voisin,
Il courut aussi-tôt déposer son butin.
Ah! malheureux, quelle incartade,
S'écria celui-ci le visage effaré!
Voler dans le lieu saint un trésor consacré!...
C'est être bien poussé du Diable...
Je ne sais où j'en suis... Qu'as-tu fait, misérable! —
Un coup de Maître de par Dieu...
Eh bien! qu'as-tu donc? tu recules!
Toi, des remords! toi, des scrupules!...
Je t'entends, dit l'Hermite, & j'en ferai l'aveu,
J'ai volé comme un autre, & même en tems & lieu,
Assassiné, peut-être. — Oui, ton père & ta mère. —
Il m'en souvient, qu'y veux-tu faire?

Mais au fort de la paſſion,
Dans ma plus grande frénéſie,
Dieu m'a fait une grace, & je l'en remercie....
C'eſt que j'ai toujours eu de la religion.



FABLE XXI.

DOM QUICHOTTE ET SANCHO-PANÇA.

La visière baiſſée & la lance en arrêt,
Monté ſur ſon Courſier de mémoire immortelle,
Le Héros de la Manche en rêvant à ſa Belle,
Sortoit tout raïonnant d'une ſombre forêt,
Et par une route iſolée,
De Montiel fièrement traverſoit la vallée.
Sancho, ſon fidèle Écuyer,
De ſon Maître en dormant portoit le bouclier,
Et chanceloit ſur ſa monture,
Qui marchoit à pas lents & lorgnoit la verdure.
Voyons, me direz-vous, de quel nouveau laurier
Vous allez affubler le chef du Chevalier:
Voyons, pour couronner ſa gloire,
Quel ennemi nouveau ſur ſon chemin l'attend
Et lui réſerve une victoire.
Eſt-ce quelque Empereur? eſt-ce un moulin à vent,
Un Sarrazin, un Infidèle,

Un Muletier enfin, ou quelqu'autre brutal
Aſſez dépourvu de cervelle
Pour attaquer de front ce Héros ſans égal?
Encore un peu de patience;
Ne m'interrompez pas je vais vous mettre au fait.
Dom Quichotte avançoit pas à pas en ſilence,
Las du chemin qu'il avoit fait.
Il avoit à longs flots avalé la pouſſière;
Roſſinante étoit prêt à tomber ſur les dents,
Sans que de tout le jour, dans les bois, dans les champs,
Son Maître eût rencontré de ces périls preſſans
Capables d'éveiller ſon audace guerrière...
Quand tout-à-coup il s'écria:
Mon fils Sancho, paix, alte-là,
Voici je penſe une aventure...
Regarde par ici, vois-tu cette figure:
Vois-tu cet énorme Guerrier
Qui chemine à ma gauche, & cette main ſanglante
Qui ſur le pas de Roſſinante
Règle le pas de ſon Courſier?...
Il me défie en quelque ſorte...
Oh! c'eſt un Mécréant, un Chevalier ſans foi,
Qui revient des Enfers, ou le Diable m'emporte,

Pour ſe meſurer avec moi.
Il dit, & ſaute à bas pour aller reconnaître
Le Champion qu'il voit paraître.
Le Payen fut à terre en même tems que lui.
Or ſus, dit le Héros, nous verrons aujourd'hui
Qui du Diable ou de moi doit enlever la paille.
La redoutable épée étincelle à l'inſtant
Des deux parts, & l'on frappe & d'eſtoc & de taille.
Le Héros fait un pas, l'Eprit en fait autant;
Mille & mille coups ſur ſa tête
Et ſur ſa nuque vont pleuvant;
L'Eſprit rend coup pour coup, & l'horrible tempête
Groſſit de plus en plus, & rien n'abat le vent.
Le Fantôme recule & revient à la charge,
Sitôt que le Héros regagne un peu de marge.
Enfin le jour paroît & le Vaincu s'enfuit
Avec les ombres de la nuit.
Le Vainqueur s'étendoit ſur l'herbe
Pour ſe remettre un peu d'un ſi terrible effort;
Il eſſuyoit ſon front ſuperbe,
Quand Sancho lui cria : Seigneur, eſt-il bien mort?
En ce cas aidez-moi; de crainte de pourſuite,
Il nous faut enterrer le cadavre au plus vîte.

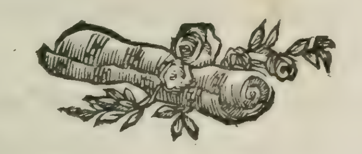
Le cadavre? es-tu fou? reprit le Chevalier,
Qui, tout confus, de ſa victoire
Envain cherchoit la trace... Eh mon pauvre Écuyer!
Comprends donc une fois & tâche au moins de croire
Que je me ſuis battu contre une ombre, & qu'alors
Tout eſt fait & parfait... Une ombre a-t-elle un corps?
Une ombre? dit Sancho... n'eſt-ce pas un corps ſombre...
Ah! pardon, m'y voilà; qu'allois-je lanterner?...
J'aurois bien dû le deviner...
Vous vous êtes battu, Seigneur, *contre votre ombre.*



FABLE XXII.

LE CHIEN ET LE CROCODILE.

SUR les rives du Nil un Chien forcé de boire
Avoit l'oreille au guet & lappoit en courant.
Un Crocodile ſurvenant
Lui dit : Mon fils, tu peux m'en croire,
Boire en courant eſt fort mal ſain ;
C'eſt un aphoriſme certain.
A d'autres dit le Chien, qui s'éloigne au plus vîte ;
L'aphoriſme eſt fort ſage, au moins je le crois tel ;
Mais où le Crocodile habite,
Boire à longs traits, dit-on, eſt quelquefois mortel.



FABLE XXIII.

LE JARDINIER ET LE LIERRE.

AU milieu d'un jardin croiſſoit un jeune Lierre,
Non de ceux-là qu'on voit à l'aide des ormeaux
S'élever juſqu'aux lieux d'où tombe le tonnerre;
Celui-ci rampoit ſur la terre,
Étendant au loin ſes rameaux,
Et pouſſant chaque jour des rejetons nouveaux.
Si bien que du jardin, où lui ſeul fructifie,
Il occupa bientôt la meilleure partie.
Mais Blaiſe un beau matin remarquant ſes progrès
Lui fit ſur l'heure ſon procès.
Le Lierre vainement s'oppoſe à ſa ruine:
Depuis quand coupoit-on l'arbre par la racine,
Sans dire gare & ſans ſujet?
Nuit-il à quelque choſe, & quel mal a-t-il fait,
Que mener ſur la terre une aſſez douce vie?
Pourquoi faut-il, hélas! qu'elle lui ſoit ravie?
Oh! l'on me nuit ici quand on n'y ſert à rien,

Reprit le Jardinier; ton ſtérile feuillage
Me produit-il quelque avantage?
Tu ne fais aucün mal; mais fais-tu quelque bien?
Tu profites pour toi, d'accord; mais que m'importe?
Moi j'aime uniquement l'arbre qui me rapporte.
Blaiſe n'en fit pas à demi,
Et tout en raiſonnant ainſi
Il s'eſcrimoit de la ſerpette,
Si bien qu'en un moment il eut fait place nette.



FABLE XXIV.

LE FERMIER ET SON FILS.

Un Fermier visitoit, suivi de sa famille,
Ses moissons qui sembloient appeler la faucille.
Parmi les épis jaunissans
Humblement recourbés & regardant la terre,
Un seul la tête en haut fixoit l'œil des Passans,
Fendoit l'air & charmoit le Fils de Maître Pierre:
O mon Père, dit-il, voyez le bel épi!...
Mais pourquoi tous ceux-là sont-ils courbés ainsi?
Le Père lui répond: Mon Fils, cela doit être:
L'un est vide à coup sûr & les autres sont pleins...
Et l'on peut comparer peut-être
Les têtes des épis à celles des humains.



FABLE XXV.

LA TAUPE.

UNE TAUPE ſoir & matin
Faiſoit de la philoſophie ;
Elle philoſophoit ſans fin,
Et c'étoit-là toute ſa vie.
Car de faire œuvre de ſes doigts,
Elle ignoroit cette pratique;
Toutefois de la méchanique
Elle expliquoit toutes les loix,
Même elle avoit fait autrefois
Diſoit-elle, un Traité d'Optique.
Mais c'étoit la Métaphyſique
Qui paroiſſoit ſon élément,
Et les yeux clos inceſſamment
Dans le fond de ſa taupinière,
Elle arrangeoit à ſa manière
Quelque ſyſtême utile & beau,
Qui devoit être tout nouveau.

Or des Mulots du voiſinage
Un beau jour avoient de ſon trou
Tiré de force notre Sage
Pour l'emmener je ne ſais où,
Lorſqu'à ſes pieds, je ne ſais comme,
Elle vit un petit rameau
Où tenoit encore une pomme.
Cet objet lui parut nouveau.
De grace apprenez-moi, dit-elle,
Comment chez vous cela s'appelle;
Car de la façon dont je vis
Tout m'eſt étrange en tout pays.
Connoître en tout fort peu de choſes,
C'eſt à quoi nous ſommes ſujets,
Nous remontons tout droit aux cauſes
Et nous négligeons les effets.
Ce qui ſe paſſe dans nos têtes
Fait ſouvent, comme vous voyez,
Que nous ſavons moins que les bêtes
Ce qui ſe paſſe ſous nos pieds.
Eh bien! je m'en vais vous ſurprendre,
Et je découvre en ce moment
Un phénomène où ſûrement

Vous

Vous ne devez pas vous attendre.
Quand il faut m'occuper l'eſprit
A creuſer dans ce tas de boue
Un logement grand ou petit,
J'y ſuis fort neuve, & je l'avoue;
Mais de creuſer les vérités,
De les tourner de tous côtés,
C'eſt, comme vous ſavez, la tâche
Dont je m'occupe ſans relâche.
Laiſſons cela pour le moment,
Et ſuivez mon raiſonnement.
Ce globe, que vous nommez pomme,
Tient à ce corps nommé rameau:
(Puiſque c'eſt rameau qu'on le nomme)
Ce rameau, dis-je... mais tout beau;
Voyez bien... car il faut, je penſe,
Avancer petit à petit
De conſéquence en conſéquence,
Quand on veut s'éclairer l'eſprit.
A ce rameau, je me figure,
Vous découvrez une fracture.
J'en conclus que ce corps peſant
D'un autre corps apparemment

Faisoit partie avant sa chûte.
Cet argument me paroît fort;
Je ne crois pas qu'on le réfute;
Mais je vais plus avant encor.
Ce corps pesant qui n'est pas mince
Doit-être pourtant plus menu
Que le corps qui l'a soutenu;
D'où je concluerois contre un Prince,
Par un argument sans défauts,
Que ce dernier est le plus gros.
Mais ce dernier tient à quelqu'autre
Puisqu'il a soutenu le nôtre.
Cet autre-ci par conséquent
Est plus gros que le précédent;
D'où je conclus que dans le monde
Il est peut-être quelques corps
Quatre fois plus gros & plus forts
Que n'est la Taupe la plus ronde,
Ce qu'il falloit vous démontrer;
C'est un fait qu'on peut avérer,
Et si j'ai tort, je me rétracte.
Attends, reprit un des Mulots,
Je vois qu'il est fort à propos

De t'enlever la cataracte....
Quoi tu prétends nous étonner
De ta découverte profonde,
Et tu ne fais que ſoupçonner
Qu'il eſt des arbres dans le monde !



FABLE XXVI.

LE LOUP ET LA BREBIS.

Par les Chiens des Bergers griévement bleſſé,
Un Loup giſſoit dans un foſſé.
En cet état le pauvre hère,
Mourant de faim, de ſoif, ne ſavoit comment faire.
Une Brebis non loin de-là
Vint à paſſer, il l'appela :
Tu vois ma peine & ma misère;
Depuis trois jours j'obſerve un régime ſévère,
Déchiré qui pis eſt par ces Dogues maudits
Qui n'épargnent pas plus les Loups que les Brebis.
Ah! ma bonne, je t'en ſupplie;
Cours vîte au plus prochain ruiſſeau
Me chercher de grace un peu d'eau,
Si tu veux me ſauver la vie.
Mais, répond la Brebis, ſi je m'y connois bien,
De boire ſans manger ne vous guérit de rien. —
Oh! la faim, j'en fais mon affaire,

Guéris la ſoif d'abord & puis laiſſe-moi faire.
Vraiment vous m'y faites ſonger,
Reprit-elle auſſi-tôt, & je veux vous en croire.
Si j'étois bonne aſſez pour vous donner à boire,
Je pourrois malgré moi vous donner à manger.



FABLE XXVII.

L'HOMME ET LA BELETTE.

UN HOMME prit une Belette:
Bonne priſe, dit-il, elle eſt bien rondelette!
Et déjà ſur ſa tête il appuyoit un pied,
Quand la Dame eſſaya d'émouvoir ſa pitié:
Grace, grace, dit-elle, ou tout au moins juſtice.
Eſt-ce par vous, hélas! qu'il faut que je périſſe!
Voulez-vous être mis au nombre des ingrats?
Songez donc que mes ſoins vous délivrent des Rats.
L'Homme reprit: Oh ma mignonne!
Votre raiſon ſeroit fort bonne,
Si vous faiſiez le bien pour quelque bon deſſein;
Mais vous en jureriez en vain.
Vous chaſſez mes frippons, mais vous êtes fripponne;
Votre embonpoint, tout me le dit;
Et je vois qu'en faiſant les affaires des autres
Vous avez eu le bon eſprit

De ne pas négliger les vôtres.
Partant quitte à quitte & bon ſoir...
Je chaſſerai ſans vous les Rats de mon manoir.



FABLE XXVIII.

LES PERDRIX ET LES FOURMIS.

L'AIR étoit calme & ſans nuage,
Un léger ſouffle à peine agitoit le feuillage;
L'Alouette chantoit dans le plus haut des cieux,
Le Roſſignol ſous la verdure,
Dans les champs la Cigale, & la terre en tous lieux
Réfléchiſſoit l'éclat de toute la Nature;
Quand la Perdrix le long des prés,
A l'ombre des épis dorés,
Avec tous ſes Petits allant à la pâture,
Elle aviſa par aventure
Parmi l'herbe fleurie un eſſaim de Fourmis,
Allant, venant, courant au travers de la plaine,
Ou retournant à leur logis
Regorgeant de tréſors amaſſés à grand peine.
Les Fourmis, des Perdreaux ſont les mêts favoris.
Leur tendre Mère les appelle:
Venez, venez, venez, dit-elle,

Accourez vîte, mes Petits.
Les Perdreaux d'accourir, & la famille entière
En mangeant les Fourmis pille la fourmillière.
C'eſt alors qu'au ſoleil égayant ſes eſprits :
Le beau moment, dit la Perdrix!
Avouez, mes enfans, qu'il ſeroit doux de vivre,
S'il étoit bien des jours pareils à celui-ci;
Mais, hélas! j'apperçois d'ici
Les jours cruels qui vont le ſuivre...
Parmi la foudre & les éclairs
La mort volera dans les airs;
Notre ſang rougira la terre;
Car l'Homme va bientôt nous déclarer la guerre!
Aux hameaux & dans les cités
On verra les Perdreaux mourans de tous côtés....
Quel abus du pouvoir, & que l'Homme eſt étrange!
C'eſt en vain que le blé regorge dans ſa grange;
L'arbre ſuccombe en vain ſous le poids de ſes fruits;
C'eſt trop peu des mêts purs que la terre a produits,
Il veut des mêts ſouillés : il faut, il faut encore
Et qu'il déchire & qu'il dévore...
Ne peut-on vivre, hélas! ſans manger les Perdrix!
Mais nous auſſi, Maman, dit un de ſes Petits,

Mangeons nous pas quelqu'un? Ah Dieux, reprit la Mère,
Nous mangeons tout un Peuple, & nous n'y penſons guère!
Mon Enfant vous avez raiſon;
Je retiendrai cette leçon.
Nous parlons de juſtice, injuſtes que nous ſommes!
Mais en les maudiſſant nous imitons les Hommes,
Et l'abus que nous déteſtons,
Nous ne le voyons plus quand nous en profitons.



FABLE XXIX.

LA COLOMBE ET LE TOUTEREAU.

La Colombe en verſant des larmes
Un jour à l'ombre d'un ormeau,
Contoit ſes maux & ſes alarmes
A ſon voiſin le Tourtereau.
Hélas! c'eſt un plaiſir de parler de ſes peines!
Voici tantôt quatre ſemaines
Que j'ai vu, dit-elle, en un jour,
Périr deux de mes fils ſous l'ongle de l'Autour.
Il m'en a laiſſé deux encore;
Que deviendront-ils? je l'ignore;
Mais je ne puis fermer les yeux,
Le Tyran n'eſt jamais éloigné de ces lieux
Et je le vois toujours en ſonge!...
Le paſſé me pourſuit & le préſent me ronge.
Je n'oſe quitter mes Petits...
Je ne vais plus aux champs ſans des peines mortelles,
Je tremble ſi j'entends leurs cris...

Hélas! avec douleur je vois croître leurs ailes!
Eh bien! lui dit le Tourtereau,
Oubliant qu'il gémit ſous le même fléau,
Et vous & vos petits venez dans ma demeure;
Partons, ſuivez-moi tout-à-l'heure;
Auprès de vous je veillerai,
Je prendrai ſoin de vous & je vous défendrai.
Quel ſecours, reprit la Colombe!
Quand vous tremblez pour vous qu'oſerez-vous pour moi?
Vous redoublerez mon effroi;
Ma peine me ſuffit, hélas! & j'y ſuccombe...
Ah! ſi l'Aigle m'offroit ainſi ſon amitié,
Sans doute de mes pleurs il tariroit la ſource!...
Mais mon malheur eſt ſans reſſource;
Les Petits ſont ſans force & les Grands ſans pitié!



FABLE XXX.

LE RENARD MOURANT.

UN vieux Renard gissant au fond de sa tanière
Attendoit son heure dernière.
Rangés près de son lit, non sans émotion,
Les Renards ses enfans & sa famille entière,
Qui venoient recevoir sa bénédiction,
Attendoient qu'il fermât doucement la paupière.
Le Moribond sur son séant
Se soulève avec peine & dit en gémissant:
O mes enfans, fuyez les gains illégitimes!
Voici l'heure où l'on sent tout le poids de ses crimes,
L'heure terrible!...Où suis-je? & qu'est-ce que je voi!..
Les gens que j'ai mangés n'entrent-ils pas chez moi?
Que me veut ce Dindon? & que me veut cette Oie?
Et ces Canards sanglans, faut il que je les voie?
Et cette Poule dont les cris
Me redemandent ses Petits,
La voyez-vous?... Mon père, hélas! c'est un vertige,

Dirent les aſſiſtans; ces mêts ſi délicats
Que vous voyez ſi bien, nous ne les voyons pas;
Vous avez le tranſport, c'eſt ce qui nous afflige;
L'appétit nous domine, & nous nous préparions —
A les manger peut-être? Ah! malheureux gloutons,
Race cruelle & carnacière,
Vous ferez une prompte & miſérable fin!
Moi, j'ai vêcu long-tems, mais de quelle manière?
Mieux valloit-il mourir de faim.
J'ai vêcu, mais haï de la nature entière;
Dans l'ombre de la nuit, maudiſſant la lumière;
J'ai vêcu parmi les haſards,
Des Chaſſeurs & des Chiens preſſé de toutes parts.
Deux doigts de cette patte ont péri dans la neige;
Je n'y vois que d'un œil, & dans un maudit piége
De ma queue un beau ſoir je laiſſai les trois quarts.
Sur ce point (croyez-moi, malgré tous mes écarts)
La morale eſt d'accord avec la politique;
C'eſt un peſant fardeau que la haine publique!
Suivez le ſentier de l'honneur,
C'eſt le vrai chemin du bonheur...
Je vous laiſſe une renommée
Bien triſte, & ma tendreſſe en eſt fort alarmée...

Travaillez au plus vîte à réparer cela ;
Car, je vous le répète, on n'eſt rien que par-là.
Mon père, dit l'aîné, la morale eſt fort bonne ;
Mais enfin la famille eſt tant ſoit peu gloutonne.
L'exemple domeſtique eſt bien contagieux ;
Vous même avez vêcu comme ont fait nos Aïeux.
Si notre renommée en chemin s'eſt perdue,
De recourir après c'eſt peine ſuperflue.
Quand certains préjugés s'emparent des cerveaux,
Qu'y faire? Les Renards deviendroient des Agneaux,
Qu'ils reſteroient toujours les garans du dommage
Qui ſe fera jamais dans tout le voiſinage;
Et pour peu qu'il meure un Pouſſin,
Un Renard en ſera réputé l'aſſaſſin. —
Paix, mon fils.—Mais, mon père.—Eh paix... je crois entendre...
J'entends chanter un Coq, je ne me trompe pas ;
Mais point d'emportement... je ſuis ſi foible, hélas !...
Comme je vous diſois... & s'il étoit bien tendre...
Sans doute, mes enfans, ce ſera le dernier...
Mais plumez-le... ſur-tout... ſans le faire crier.

Fin du Septième Livre.



FABLES.

LIVRE VIII.

PROLOGUE.

A M. LE CHEVALIER DE LA P**.

ON dit tout ce qu'on veut de la Nature Humaine,
Et *Jean qui pleure* & *Jean qui rit*
En parlent tour-à-tour avec beaucoup d'eſprit.
Tour-à-tour l'un & l'autre à ſon avis m'entraîne.
Mais l'un voit tout en blanc & l'autre tout en noir :
Qui des deux croire en ſomme, & comment faut-il voir?
D'après le ſentiment que m'inſpire un ſeul Homme,
Je penſe bien ou mal de tout le Genre Humain.

Du

Du poids de ses discours quand Fierenfat m'assomme;
Quand Tartuffe me glace en me serrant la main,
Je deviens triste, & j'ai beau faire,
Sans savoir où je vais, je m'enfuis en colère.
Mais si dans mon chemin, quand je n'y songeois pas,
Je trouve mon Ami, qui me cherchoit peut-être;
Si, sans me consulter, s'emparant de mon bras,
Dans son petit sallon, dont il me rend le maître,
Il m'introduit subitement,
Alors, je ne sais trop comment,
Mon cerveau devient moins humide,
Mon cœur s'épanouit & mon front se déride;
Alors, vous le savez, je n'ai plus de courroux;
A la joie, aux plaisirs je renais avec vous:
Je vois tous les Humains bons, loyaux & sincères;
Tous me semblent formés pour leur commun bonheur,
Je les crois mes Amis, & même un peu mes frères;
Et si c'est m'abuser, je chéris mon erreur.
O vous dont la sagesse aimable
En consolant mon cœur éclaire mon esprit,
Daignez sourire à cette Fable,
Qu'en vous la récitant l'Amitié vous offrit.
Si mes deux Voyageurs n'avoient dans leurs voyages

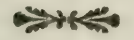
Rencontré que vous ſeul, devenus moins ſauvages,
Ils chériroient l'humanité;
Ils ne la connoîtroient que par ſon beau côté.



FABLE I.

LE VOYAGE DU LÉOPARD ET DU RENARD.

Le Renard voyageoit avec le Léopard :
Et comme ils difcouroient fur la chofe publique
Et mêloient la morale avec la politique :
Par exemple, dit le Renard,
Trouvez-vous pas que l'Homme a d'étranges fyftêmes ?
N'a-t-il pas, dites-moi, le tranfport au cerveau,
Quand il prétend que notre peau
Eft à lui de plein droit, & non pas à nous-mêmes ?
L'Homme eft fou fûrement, reprit le Léopard.
Sûrement l'Homme eft fou, pourfuivit le Renard :
Sa folie, entre-nous, eft même ridicule,
Et j'en rirois de tout mon cœur ;
Mais il eft fi puiffant que je m'en fais fcrupule...
Quand l'Homme déraifonne, oh c'eft un grand malheur !



II.

Il se fait un silence... & nos deux Voyageurs
Épuisé de fatigues, excédés de chaleurs,
S'arrêtent sous un arbre & s'étendent sur l'herbe.
Le Léopard étoit rêveur.
Son Compagnon lui dit : Seigneur,
Ma fourrure est passable, & la vôtre est superbe!...
J'y pensois, reprit-il, & j'en aurai grand soin...
A ces mots on entend comme un coup de tonnerre...
Un Homme jette un cri, tombe & rougit la terre...
Fuyons, dit le Renard, car l'autre n'est pas loin.

III.

Tandis qu'ils s'éloignoient de ce lieu plein d'horreur,
Un accent doux & tendre, un douloureux murmure,
Une voix qui sembloit celle de la Nature
Et pénétroit au fond du cœur,
Insensiblement les ramène
Vers l'arbre qu'ils fuyoient, frissonnant de terreur...

Et c'étoit une voix humaine.
Un Homme plein de grace & dans la fleur des ans,
Du Mourant qui respire encore,
(Mais, hélas! qui jamais ne reverra l'aurore,)
S'empresse à ranimer les membres palpitans
Parmi la fange & la poussière,
Et fait de vains efforts pour arrêter le sang,
Qui murmurant toujours ruisselle de son flanc!
Il frémit en voyant l'atteinte meurtrière!...
Il le prend dans ses bras, & la main sur son cœur,
Il tâche à lui trouver un reste de chaleur.
Le malheureux à peine entr'ouvrant la paupière,
Cherche encore, & gémit de revoir la lumière!...
Alors nos Voyageurs sous l'ombrage enfoncés,
De tout ce qu'ils ont vu sont bien embarrassés.
Quel est, se disoient-ils, cet être si bizarre,
Si bon & si méchant, si tendre & si barbare?
Lui seul de son semblable il fait tous les malheurs,
Et sur les maux qu'il fait lui seul verse des pleurs!
Mais sa douleur est noble... & ces brillantes larmes
Ne semblent-elles pas ajouter à ses charmes?...
Si l'Homme étoit toujours ce qu'il est quelquefois;
Si toujours de son cœur il entendoit la voix,

O chef-d'œuvre de la Nature,
Noble & ſublime créature!...
Je lécherois ſes pieds, diſoit le Léopard...
Quel malheur qu'il ſoit fou, s'écrioit le Renard!

IV.

La ſcène change encore & devient plus funeſte.
Le Mourant meurt... celui qui reſte
Arme ſa main d'un fer & s'en perce le cœur.
Quelle eſt cette nouvelle horreur?
Eſt-ce foibleſſe ou force, ou folie ou ſageſſe?
Je n'y connois plus rien, reprend le Léopard...
C'eſt la folie extrême & l'extrême foibleſſe,
C'eſt l'Homme... Mais marchons, ajouta le Renard.

V.

Nos Voyageurs penſifs pourſuivant leur carrière,
Effrayés tout-à-coup reviennent en arrière.
Une horrible clameur, un vaſte embraſement

Leur frappe en même-tems & l'oreille & la vue.
Cent globes destructeurs éclatans dans la nue,
Sont de la terre au ciel lancés en un moment...
C'est l'Enfer... ou c'est une Ville !...
Et l'Homme est enragé, s'écria le Renard !
Laissons l'Homme avec lui, répond le Léopard ;
Fuyons & pour jamais regagnons notre asyle...
Et nos Sages fourrés frémissant dans leur peau,
Au fond de leurs forêts arrivent tout en eau.



FABLE VI.

ULYSSE ET LA MER.

UN ſoir au gré des vents, dans ſon petit bateau,
Fuyant l'Amour & Calypſo,
Le ſage Ulyſſe fit naufrage.
Par les flots long-tems balotté,
Il ſe trouve endormi ſur un rocher ſauvage
Où la vague l'avoit porté.
Il ſe lève, & jetant ſes regards à la ronde,
Il voit régner au loin un doux calme ſur l'onde,
Dont le cryſtal limpide & pur
Réfléchiſſoit un ciel mêlé d'or & d'azur.
Au ſouffle amoureux du Zéphire
Thétis alors ſembloit ſourire.
O Mer, s'écria-t-il, en déplorant ſon ſort,
Mer, dont j'ai trop connu l'inconſtance & la rage,
Sous quelle ſéduiſante image
Caches-tu le péril, le naufrage & la mort !
La Mer l'interrompant, lui répond : Sage Ulyſſe,

À quoi bon accuſer la Mer & ſon caprice?
Eſt-ce moi-même enfin qui trouble mon repos?...
Porte ta plainte aux vents qui ſoulèvent mes flots.
Malgré moi nuit & jour en proie
À ces vents moins d'accord que tes Grecs devant Troie,
Dis-moi, puis-je empêcher qu'ils n'agitent mon ſein?
Peux-tu me reprocher les crimes du Deſtin?
Jouet de la tempête, eſclave de Neptune...
Que ſais-je? eſclave de la Lune...
Seule ne ſuis-je pas ſous leurs bizarres loix
Plus tourmentée, hélas! cent fois
Que tous les inſenſés dont j'ai fait l'infortune?...
Le Héros ſouriant à ce diſcours nouveau:
De la Femme, dit-il, la Mer eſt bien l'image!...
Entre la Mer & Calypſo
Que peut donc faire un Homme ſage?



FABLE VII.

LE HÉRON.

POUR quitter les humides bords
Des étangs où la faim l'obligea de s'abattre,
Le Héron fit long-tems d'inutiles efforts.
L'Hirondelle de loin le voyant se débattre :
Je l'aurois deviné, se dit-elle, il est clair
Que ces Animaux-là ne sont pas fort agiles;
De tels Oiseaux sont faits, ainsi que les Reptiles,
Pour sillonner la fange & non pour fendre l'air.
Mais le Héron s'agite; il quitte enfin la terre,
Et plus constant qu'impétueux
S'élève par degrés au séjour du tonnerre,
D'un vol fier & majestueux
Plane sur les forêts, perce jusqu'à la nue,
Le voilà dans le ciel, il échappe à la vue!
L'Hirondelle interdite & confuse en secret
Reconnoît sa méprise, elle admire & se tait.

FABLE VIII.

LA CORNEILLE ET LA PIE.

LA CORNEILLE & la Pie étoient inséparables.
L'une & l'autre avoit même esprit,
Même caquet & même habit,
Il est bien naturel qu'on aime ses semblables.
Le même chêne aussi dans son sein les logeoit,
Et Dieu sait comme on y jasoit
Et du tiers & du quart, il falloit les entendre;
A passer par leur bec chacun devoit s'attendre.
Mais le goût qui les rassembla
Fut aussi justement celui qui les brouilla,
Et ce fut des caquets que vint leur brouillerie.
Quelqu'un s'en vint trouver la Pie
Pour lui conter que le Moineau
Avoit conté que la Corneille,
Tête-à-tête avec le Corbeau,
Avoit mal parlé d'elle, & que même à l'oreille
Pour comble de noirceur elle avoit ajouté

Qu'il falloit peu compter ſur ſa fidélité.
Bien ou mal informée & ſans que rien l'arrête,
La Pie à ce rapport ne ſe poſſédant plus,
Vole au ſommet de l'arbre & crie à pleine tête,
Tenant mille propos, non pas des mieux couſus,
Sur ſa perfide Amie & ſa perfide langue,
Et relevant cette harangue
De mille vilains mots qu'il lui plut d'inventer,
Mais que je n'oſe répéter.
La Corneille écoutoit ſans paroître inquiète,
Et demeura dans ſon logis,
Malgré tous ſes voiſins & ſes meilleurs amis,
Qui lui diſoient tout bas : Délogez ſans trompette.
On vint lui dire un jour : il y va de vos yeux ;
Elle s'en eſt vantée, & pour ne vous rien taire,
La Pie eſt femelle à tout faire.
La Corneille à cela diſoit toujours : Tant mieux.
Je pourrai déloger ; juſqu'ici rien ne preſſe ;
Mais ſi mon ſort vous intéreſſe,
Faites-moi le plaiſir de la ſuivre, & de près...
Sur ſa conduite enfin je réglerai la mienne.
On vint lui dire un mois après :
Il ſe peut que la Pie un matin vous revienne:

Elle ſe tait du moins, & le tems vient à bout
De bien des choſes, ma Commère;
Bref elle ne dit plus de mal... c'eſt une affaire...
La Corneille reprit : Plus de mal? plus du tout!...
Attendez donc, ceci commence
A mériter que l'on y penſe.
Continuez, mes chers amis,
Je vais me tenir prête au premier mot d'avis.
La Corneille auſſi-tôt regagne ſa demeure,
N'en ſortant que le jour, & rentrant de bonne heure.
Enfin la moiſſon vient. Voilà tous ſes amis
Un beau matin courant chez elle
Tout hors d'eux-même & tout ravis,
En lui criant : Bonne nouvelle!
La Pie eſt votre amie & n'a plus de courroux;
Sur tous vos différends elle parle à merveille...
La Pie hier au ſoir a dit du bien de vous!
Du bien!... tout eſt au pis, s'écria la Corneille.
Grand merci, mais adieu : je vois qu'il faut ſonger
Au plus vîte à déménager.
Et ſans regarder derrière elle,
Elle fait place nette & part à tire d'aile.

FABLE IX.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

POUR éviter un Loup qui lui donnoit la chaſſe,
Un pauvre Agneau, faute de mieux,
S'alla réfugier dans un Temple des Dieux.
Le Loup, non ſans murmure, abandonna la place.
Petit ſot, diſoit-il, tu t'abuſes beaucoup,
Si tu crois faire un coup de maître
En évitant la dent du Loup
Pour te livrer aux mains du Prêtre.



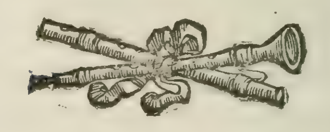
FABLE X.

LES SAUVAGES.

Deux Sauvages en paix respiroient sous un chêne.
Un gland tombe & chacun prétend s'en emparer.
La conquête en vaut bien la peine,
La guerre pour un gland va donc se déclarer.
D'abord, sans manifeste, on en vient aux injures,
Des injures aux coups & des coups aux blessures;
Puis il faut s'étouffer. Deux Tigres ou deux Ours
Jamais avec tant de furie
Ne se sont disputé l'objet de leurs amours.
Les ongles & les dents se font de la partie.
Tout déchirés & tout sanglans,
Nos deux monstres en même-tems
Au bout de leurs efforts, ne respirant qu'à peine,
Avec un long soupir vont mesurer l'arêne.
Que deviendra le gland? il dut être au plus fort,
Et qui des deux l'aura si l'un & l'autre est mort?
Mais un Lion rugit & s'avance au plus vite;

L'un & l'autre à sa vue en sursaut ressuscite;
Le voir & l'assaillir pour tous deux ne fut qu'un,
Et d'un commun accord, grace au danger commun,
Par la queue & par la crinière
Saisissant à la fois la bête carnacière,
Et du tranchant d'un grès lui déchirant le flanc,
Ils la font expirer dans les flots de son sang.
Ces malheureux alors consolés par la gloire
Et réunis par la victoire,
Sans remarquer le gland, contemplent le Lion.
L'un sur l'autre appuyés, mais sans réflexion,
Dans un antre voisin où coulent des eaux pures,
Ils s'en vont l'un de l'autre essuyer les blessures.

De ma Fable, je crois, le sens se montre assez:
Les Sauvages qu'ici j'ai peint d'après nature,
Vous les connoissez, je vous jure...
Ce sont les Hommes policés.



FABLE XI.

LE SCORPION ET L'ARAIGNÉE.

L'ARAIGNÉE à ſouper un jour fut invitée
Par ſon couſin le Scorpion.
La fortune du pot, dit-il, point de façon,
C'eſt de bon cœur, & tope, & l'offre eſt acceptée.
Je connois des gens délicats
Qui ſe feroient prier deux fois en pareil cas;
Mais le Couſin à la Couſine
Convenoit de tout point, & ſur-tout ſa cuiſine.
Il arriva pourtant, c'eſt ce qui me confond,
Qu'au rendez-vous tout net la Dame fit faux bond.
Le Scorpion que cela pique,
Car de ſon naturel il eſt fort colérique,
Dès le matin ne manqua pas
D'aller chez l'Araignée. Il entre avec fracas:
Couſine, ſerviteur. — Couſin, votre ſervante. —
Servante! oh pour le coup ce ſeroit trop d'honneur!
Mais je ne voudrois pas qu'on fût impertinente,

Et je voudrois de tout mon cœur
Qu'on fût un peu plus régulière...
Car vous avouerez entre-nous
Que votre politesse est au moins singulière,
Et pour brûler un rendez-vous
Je voudrois savoir quel obstacle? —
Un grand en vérité... je veux venir à bout
D'un ouvrage fort beau, fort utile sur-tout...
Voyez si ce rézeau n'est pas fait à miracle?
A ces mots un balai passe tout au travers
De l'œuvre qui devoit étonner l'Univers.
Le Scorpion s'écrie : Ho la belle ouvrière!
Est-ce là ce travail qui te rendoit si fière?
Quoi! c'est donc pour donner aux gens de l'embarras
Que tu perds l'heure des repas?
Je t'en fais compliment & t'y crois fort habile...
J'étois bien courroucé, je ne m'en défends pas;
Mais ce coup de balai m'a fait couler la bile.
File encor, file & file & file,
Et file tant que tu pourras...
Si le balai revient tu m'en avertiras.



FABLE XII.

LES DEUX HIBOUX ET LA FAUVETTE.

C'ÉTOIT un Peuple bien aimable
Que ces Athéniens, ces Grecs étoient charmans!
Ils allioient l'eſprit & tous ſes agrémens
A la ſageſſe vénérable.
Ce que je vous dis là n'eſt pas dit au haſard;
Mon Confrère, entre-nous, je l'ai lu quelque part;
Car je lis tout le jour; le monde m'importune;
Et même quelquefois je lis au clair de lune.
Nos pareils chez les Grecs étoient conſidérés;
Notre perſonne étoit ſacrée
Et notre image révérée;
Dans les Temples des Grecs nous étions adorés. —
Adorés? Oui vraiment, c'eſt le mot, mon Confrère;
Dans les Temples des Grecs on nous avoit perchés
Dans une place qu'on révère,
Où depuis par malheur on nous a dénichés.
O ces Grecs!... Quand je ſonge au Hibou de Minerve...

Certain Sage, dit-on, s'en eſt un peu moqué;
Mais qu'en penſoit le Peuple? il n'eſt qu'un mot qui ſerve,
Par la mort du moqueur il s'en eſt expliqué.
Aujourd'hui dans un monde en proie à la folie,
On nous vexe, on nous humilie;
Pour prodiguer l'encens à de plats Étourneaux,
Petits eſprits ſoi-diſant beaux;
Pour élever au ciel de petites Fauvettes,
Qui ſont bien à mes yeux les plus ſottes Griſettes...
Ce qui m'irrite quelquefois,
C'eſt de voir que la Ville ait gâté le Village;
Car le plus mince Villageois
Aujourd'hui nous inſulte, aucun ne nous ménage,
Et le Fermier ſur-tout a perdu tout reſpect;
Il n'eſt aucun de nous qui ne lui ſoit ſuſpect...
Mais cachons-nous, voici l'aurore,
Mettons-nous à l'abri de ce vieux ſycomore.
Or c'étoient deux Hiboux qui raiſonnoient ainſi.
Tout beau, mes chers voiſins, reprit une Fauvette,
Les Grecs vous adoroient, je vous adore auſſi,
Et comme vous je les regrette
Ces tems où tout un Peuple, au pied de votre autel,
Rendoit à votre image un culte ſolennel.

Mais vous ſavez fort bien la choſe,
Et vous en ignorez la cauſe;
Vous l'apprendrez, conſolez-vous.
Il n'eſt aujourd'hui parmi nous
Si petit Étourneau, ni ſi ſotte Fauvette
Qui ne ſache pourquoi votre image étoit faite.
On vit chez les Athéniens
Des ſages & des fous ſans doute, & j'en conviens.
Pallas, dit-on, fut leur Déeſſe,
Pallas aux yeux des Grecs figuroit la Sageſſe;
Pallas eut ſa ſtatue & c'eſt la vérité.
Mais le Sculpteur étoit un homme de génie,
Qui dans le même grouppe eut la dextérité
De figurer l'hypocriſie,
A l'œil ſombre, à l'air emprunté,
Qui ſouvent de Pallas a pris la gravité.
Pour montrer à la fois le viſage & le maſque,
Il mit donc un Hibou ſur le haut de ſon caſque.
Or le ſage adoroit la Sageſſe; & le fou,
Pour ne vous rien cacher, adoroit le Hibou.
Voilà, mes chers amis, de votre antique gloire
En abrégé toute l'hiſtoire.
Aujourd'hui l'on vous chaſſe, en voici les raiſons:

C'eſt que l'on vous connoît pour d'inſignes fripons.
Avec cet air auguſte & ſombre,
Vous volez, vous pillez, vous maſſacrez dans l'ombre.
Si vous faiſiez votre métier,
Vous pourriez avaler un peu moins d'amertumes.
Il ne faut pas ici vous tromper à vos plumes;
Vous êtes de vrais Chats... qu'on pourroit employer
Utilement peut-être; en un mot l'on s'arrange.
Servez-vous de la griffe au profit du Fermier;
Ne chaſſez plus au colombier;
Comme ſes autres Chats fixez vous dans ſa grange;
Vous chaſſerez comme eux ſes Rats & ſes Souris,
Et vous partagerez avec eux les profits.
Sans quoi, ſacrés Hiboux, foi de chaſte Fauvette,
Vous y paſſerez tous, & votre affaire eſt faite.



FABLE XIII.

LE PAYSAN ET SON SEIGNEUR.

BLAISE tout déſolé courut chez ſon Seigneur:
Ah! mon Maître, dit-il, voici bien du malheur!
Mon Cochon s'eſt jeté ſur votre Chien de chaſſe
Et l'a laiſſé ſans vie étendu ſur la place.
Blaiſe, dit Monſeigneur, mon crédit n'y peut rien;
Ce ſont cent beaux écus que tu me pairas bien.
Cependant il faut pour bien faire
Qu'à mon croc ſans délai ton Cochon ſoit pendu;
Car c'eſt une juſtice & l'exemple en eſt dû.
L'exemple eſt ici néceſſaire,
Et vos Cochons ſont des vauriens
Qu'il faut accoutumer à reſpecter nos Chiens.
Comment l'entendez-vous? qu'ai-je dit, reprend Blaiſe?
C'eſt votre Chien ne vous déplaiſe,
Et c'eſt bien-là tout le malheur,
C'eſt votre Chien, ſur mon honneur,
Qui vient d'étrangler net mon Cochon dans la rue.—

En ce cas, que veux-tu? ſon heure étoit venue...
Je vois que ton Cochon aura fait l'inſolent,
Et mon Chien n'eſt pas endurant.
Or puiſqu'il s'eſt vengé je te remets l'amende;
Je retiens ſeulement un couple de jambons;
Mais ſur-tout je te recommande...
D'apprendre à vivre à tes Cochons.



FABLE XIV.

LE PIGEON.

DANS un de ces palais triſtes & ſomptueux,
Où l'art imitant la nature
Sous mille dehors faſtueux
N'en étale jamais que la froide peinture,
Je ne ſais par quelle aventure
Un Pigeon s'étant égaré
Vit, ou crut voir ſous la verdure
A l'ombre des ormeaux couler une onde pure.
Par la chaleur extrême il étoit altéré;
D'un frivole eſpoir enivré,
Il s'élance avec joie à la ſource infidelle.
Aveugle! il donne contre un mur,
D'où le bec fracaſſé, démantelé d'une aile
Il retombe & ſe froiſſe au marbre le plus dur.
Source aride!... image trompeuſe,
Dit-il, en déplorant ſa chûte douloureuſe!
Devois-je croire ainſi mes yeux?

Tout eſt faux, je le ſens, dans ces ſuperbes lieux...
Avec cette onde imaginaire,
Pour mon malheur ſi douce à voir,
Je perds, hélas! juſqu'à l'eſpoir
De retourner jamais à l'eau qui déſaltère!



FABLE XV.

LE RENARD PRÉDICATEUR.

PÈRE RENARD prêcha devant le Roi Lion,
Je ne ſais ſi ce fut l'Avent ou le Carême:
Voici l'extrait de ſon ſermon
Qui m'a paru la raiſon même,
Et dans le tems fit bien du bruit
En produiſant fort peu de fruit.
Pour vivre longuement ne mangeons pas les autres,
Car les droits d'autrui ſont les nôtres.
Ces paroles, dit-il, ſont du Livre éternel
Dont rien n'effacera les ſacrés caractères,
Et ſemblent ſuppoſer ce qui ſemble réel,
Que tous les Animaux ſont frères.
Sire, quoi qu'il en ſoit, me préſerve le ciel
D'en faire devant vous un abus criminel.
Périſſent à jamais ces funeſtes maximes,
Ces principes proſcrits par les Rois vos Aïeux,
Qui, par l'abus outré qu'on en fait ſous vos yeux,

Changent le bien en mal, & les vertus en crimes.
Je n'imiterai point dans ces discours moraux
D'un Berger de nos jours la sottise suprême,
Qui, pour épargner les Agneaux,
Voulut tondre les Loups, & se tondit lui-même:
Je ne toucherai point à la *propriété*.
Le foible, je le sais, est né pour qu'on l'opprime,
Pour être du plus fort l'esclave ou la victime;
Et le droit naturel doit être respecté.
Sire, jetez les yeux sur toute la Nature;
Parcourez d'un regard l'immensité des airs,
La surface du globe & l'abysme des mers,
Et par-tout du plus fort le foible est la pâture.
Mais le droit le plus étendu,
La raison sait toujours lui donner des limites,
Et celles du besoin les ont assez prescrites:
C'est l'abus seulement qui vous est défendu.
Sire, qu'est-ce en effet que tout ce grand Royaume?
C'est votre métairie, & vos nombreux sujets,
Si vous y regardez, ne sont que vos poulets,
Dont il vous faut user comme un sage économe.
Manger tout en un jour, ce sont de ces essais
Qui sont funestes aux Rois mêmes:

S'abſtenir d'y toucher ſeroit un autre excès;
Mais la vertu ſe trouve entre les deux extrêmes.
Sire, voici le point milieu
Qui doit plaire à chacun, & ſur-tout plaire à Dieu:
Aujourd'hui mangez l'un, & demain mangez l'autre;
Et *tout y paſſera*, c'eſt le mot de l'Apôtre.
Par-là vous ſuffirez à tout;
Par-là vous pouſſerez doucement juſqu'au bout
Votre carrière glorieuſe,
Et vous arriverez enfin,
Sans mourir d'embonpoint & ſans mourir de faim,
A l'éternité bienheureuſe.
Il dit & deſcendit, non ſans émotion,
Attendu qu'en donnant ſa bénédiction
Il avoit rencontré quelques regards ſiniſtres.
Le Roi lui dit: Père Renard,
Je vous pardonne pour ma part;
Mais je ne voudrois pas répondre des Miniſtres.



FABLE XVI.

LE LION ET LE TAUREAU.

Un Lion à ſouper invitoit un Taureau,
Qu'il jugeoit à le voir moins foible que novice:
Je vous veux, lui dit-il, régaler d'un Agneau
Réſervé pour un ſacrifice.
Le Taureau répondit: Ce m'eſt beaucoup d'honneur,
Mais pour m'y refuſer j'ai deux raiſons, Seigneur,
Dont l'une, à mon gré, vaut bien l'autre:
Je n'eus jamais de goût pour la chair de l'Agneau,
Et j'ai peur, entre-nous, que celle du Taureau
Ne ſe trouve un peu trop du vôtre.



FABLE XVII.

LES DEUX COQS ET LE COQ-D'INDE.

Deux jeunes Coqs pleins de courage,
Fiers, ardens, étourdis comme on l'eſt au bel âge,
Tous deux ne reſpirant que la gloire & l'amour,
Quittèrent le logis vers le déclin du jour.
Étalant leur panache & portant haut la crête,
Tous deux dans un verger s'en alloient en conquête.
Quand, par un contre-tems fatal,
Dans un ſentier couvert tous deux ſe rencontrèrent:
L'un dans l'autre auſſi tôt crut trouver ſon rival.
De loin à peine ils s'avisèrent,
Que rouges de fureur par un cri rauque & ſec
Au combat il ſe provoquèrent,
Puis nos deux Paladins de l'œil ſe meſurèrent,
Puis il fallut enfin ſe meſurer du bec.
On les eût vus têtes baiſſées,
Les yeux étincelans, les plumes hériſſées,
Avancer, reculer, revenir en courroux,

Se porter mille & mille coups.
Puis s'élever en l'air, se frapper de leurs ailes,
Du bec & de l'ergot se déchirer le flanc,
Et par cent blessures cruelles
Á dix pas à l'entour faire jaillir leur sang.
Tous deux hors de combat, ne respirant qu'à peine,
Ni vainqueurs, ni vaincus retombent sur l'arène.
Survint un autre Coq, personnage profond,
Qui savoit raisonner des effets & des causes,
Et passant pour connoître à fond
Et les personnes & les choses.
Né dans l'Inde, en Europe il étoit débarqué;
Il avoit vu beaucoup & beaucoup remarqué.
Du grand Confucius il puisa la doctrine
Sans mélange, à son origine.
On imagine bien qu'il comparoit par fois
Aux mœurs de son pays nos usages gaulois.
On imagine aussi qu'étant plein de prudence
Il ne fit là-dessus aucune confidence.
Cependant il ne put tenir
Au beau sujet de discourir
Que lui montroit sur la verdure
De nos deux champions la sanglante aventure.

Êtes-vous

Êtes-vous, leur dit-il, assez désaltérés?
Êtes-vous l'un & l'autre assez couverts de gloire?
Avez-vous, comme il faut, rougi l'herbe des prés?
Çà, quel est maintenant le prix de la victoire?
Un grain de mil peut-être bien,
Peut-être moins... peut-être rien...
Peut-être une Poulette innocente & naïve,
Qui se console ailleurs du mal qui vous arrive...
Peut-être aussi l'honneur du pas...
J'entends bien quelque chose à certaines querelles;
Celle ci franchement je ne la conçois pas;
Se battre pour ses pieds, lorsque l'on a des ailes!...
Cela me prouve bien que souvent les Oiseaux
Sont les plus sots des Animaux...
Soumis aux préjugés, esclaves des coutumes...
Et quand j'y réfléchis, je rougis de mes plumes!...
De la Nature ainsi rompre les nœuds sacrés!
Deux Coqs se quereller dans le siécle où nous sommes!..
Ah! vous êtes peut-être un peu plus éclairés;
Mais je vous tiens encore aussi fous que les Hommes!



FABLE XVIII.

LE CHIEN COUCHANT.

AU milieu d'un genêt, Briffaut, le nez au vent,
L'œil fixe & la patte en avant,
Se tenoit en arrêt ſur une compagnie
De Perdrix... quand ſon Maître arrive à l'étourdie.
Vingt Perdreaux bruſquement lui partent ſous les yeux;
Il vous tire au travers ſans abattre une plume,
Et de fou qu'il étoit le voilà furieux.
Il peſte, il tempête, il écume:
Coup perdu! je m'en doutois bien;
C'eſt votre faute, maudit Chien...
Mais venez çà, maudite bête...
Briffaut rampe, & levant modeſtement la tête;
Hélas! mon Maître, je le ſais,
Vous abattez toujours & ne manquez jamais;
Il faut que le brouillard ait gâté votre poudre;
Mais par ces tems d'humidité
Jupiter même avec ſa foudre

Le plus ſouvent tire à côté.
Maître Briſſaut par ces manières
Charma ſon Maître couroucé,
Et loin d'avoir les étrivières,
Le *Chien couchant* fut careſſé.



FABLE XIX.

LA SENSITIVE.

La Sensitive un jour d'été
Sortit de ſon obſcurité,
Et des ténèbres de la ſerre
Se trouva tranſplantée au milieu d'un parterre,
Lieu céleſte, charmant ſéjour
Digne des Dieux, digne de Flore;
Au milieu des Zéphirs elle y tenoit ſa cour.
Non loin de-là Pomone encore,
Sous des arbuſtes enchanteurs,
Sur une mouſſe épaiſſe avoit choiſi ſon trône
Que parfumoit l'encens des fleurs,
Prémices des préſens de la féconde Automne.
Des arbres de tous les pays
Sembloient de la beauté s'y diſputer le prix.
Vous penſez que la Senſitive
En arrivant dans ces beaux lieux,
En plante bien modeſte & même un peu craintive,

Crut voir l'Olympe radieux.
Mais non, la plante dédaigneuſe
Songe qu'il eſt beaucoup plus beau
De ſe trouver bien malheureuſe
Et de regretter ſon Château :
Suis-je faite pour vivre au milieu de ces herbes,
A l'ombre de ces troncs auſſi durs que ſuperbes?
A quoi ſongeoit le Jardinier?
A tous ces végétaux peut-il m'aſſocier?
Mais ma délicateſſe extrême,
La connoît-il, hélas! s'il végète lui-même?
Senſible & délicate autant que je le ſuis,
Avec ces êtres-là je périrai d'ennuis.
Acacia, je vous en prie,
Faites-moi grace au moins de votre compagnie,
Et tâchez de vous départir
De la vanité ridicule
D'être de ma famille & de m'appartenir:
D'en convenir jamais je me ferois ſcrupule...
Pâle & beau Citronnier, j'aime fort vos odeurs...
C'eſt dommage, mes nerfs... je ſuis d'une foibleſſe...
Mais je n'en ſuis pas la maîtreſſe,
Et vous me donnez des vapeurs...

Paſſez-moi d'être un peu naïve,
Je ſuis honteuſe aſſez de tout ce qui m'arrive...
Pour vous, Palmier majeſtueux,
Ce m'eſt beaucoup d'honneur que votre voiſinage;
Mais il me fait un peu d'ombrage.
Cet étalage faſtueux,
Ce luxe de rameaux que chez vous on renomme
Eſt dur à ſoutenir... la majeſté m'aſſomme.
Je ne m'en doutois pas, répondit le Palmier;
Tu me l'apprends, ma chère amie,
Le plus grand de mes torts, c'eſt de t'humilier,
Et de m'en corriger je ne ſens nulle envie.
Mais chacun a les ſiens; ta ſenſibilité,
Dont tu veux tirer vanité,
Crois-moi, c'eſt un défaut plus fâcheux que les nôtres,
A charge pour toi-même, inſupportable aux autres...
Tu crois beau de t'évanouir
A l'approche de l'Homme auteur de ton bien-être...
Sous les yeux careſſans, ſous la main de ton maître
Il vaudroit mieux t'épanouir.
Vois ces charmantes fleurs, ces arbuſtes fertiles,
Ces arbres moins féconds, mais non pas moins utiles;
Tout ſourit à ſon bienfaiteur,

Lui consacre ses fruits, ses parfums, son branchage:
Moi-même je me fais honneur
De couronner sa tête au moins de mon feuillage...
Mais c'est trop m'arrêter à des discours si vains,
Et c'est trop repousser tes injustes dédains...
Idole des Héros, arbre de la Victoire,
Dont je suis à la fois le symbole & le prix,
Que pourroit ton estime ajouter à ma gloire,
Et que peut m'ôter ton mépris?



FABLE XX.

PHIDIAS.

Autour d'un bloc de marbre, à force de génie,
Phidias opéra ſi bien
Qu'il en fit un objet digne d'idolâtrie,
Le Jupiter Olympien.
Ce Dieu-là cependant ce n'étoit qu'une idole;
Mais aux yeux d'un Peuple payen,
Pour être un Dieu vivant il ne lui manqua rien,
La Fable ajoute ici : Pas même la parole.
Au moment ſolennel, à ce moment ſi beau,
Où l'Artiſte ſaiſi d'un ſublime délire
Au front de la ſtatue appliqua le ciſeau,
Frappa le dernier coup & s'écria : *Reſpire...*
Par un prodige tout nouveau,
A ce mot créateur qui réſonnoit encore
Jupiter répondit : *Adore...*
Non pas moi, reprit Phidias...
En épuiſant ma tête, en fatiguant mon bras,



C. Monnet Del. H. L. Schmitz Sculp.

Toi des Remords! Toi des Scrupules!

Fable XX. Liv. VII. T. II.



C. Monnet Del. H. L. Schmitz Sculp.

Non pas moi!

Fable XX. Liv. VIII. T. II.

Je t'ai donné de quoi ſurprendre,
Étonner le vulgaire... & ne peux m'y méprendre;
J'ai dégroſſi le bloc, le marbre reſte, hélas!
Pauvres créateurs que nous ſommes!
En vain nous prétendons voler le feu du ciel.
Quand je verrai le monde au pied de ton autel,
Je me dirai toujours : Voilà le Fils des Hommes!



FABLE XXI.

LE MOUCHERON ET L'ARAIGNÉE.

Un Moucheron dans ſes voyages
Devenu leſte & confiant,
Viſita le Temple des Mages
Si renommé dans l'Orient.
En dire ſon avis n'étoit pas une affaire ;
Grace à tous ceux qu'il avoit vus,
Un prodige pour lui c'étoit choſe ordinaire;
Il approuvoit encor, mais il n'admiroit plus.
En entrant, l'inviſible atôme
Va ſe placer au haut du dôme,
Puis lorgne à droite, à gauche, & puis de haut en bas;
Puis voltigeant de place en place
Et s'attachant à la ſurface,
Va bourdonnant à chaque pas.
Beau plan, dit-il, & bel enſemble !
Pour les détails, en vérité,
On ne ſait pas trop bien à quoi cela reſſemble.

Bien conçu, mal exécuté;
Des inégalités ſans nombre...
Tout ébauché, rien de fini,
Voilà le mot... Enfin je vois dans tout ceci
Du génie, & beaucoup; mais de bon goût, pas l'ombre.
Hola! tout doux, beau connoiſſeur,
Lui dit une Araignée, inſecte bâtiſſeur,
Qui dans un trou de la corniche
Travailloit à ſe faire une petite niche.
Vous décidez facilement,
Et vous décidez à merveilles;
Mais vous jugez en un moment
Ce qui coûta dix mille veilles.
Si de petits défauts qu'un autre ne voit pas
Ont bleſſé vos yeux délicats,
En voici la raiſon peut-être:
C'eſt ici l'ouvrage d'un Être
Si grand, qu'entre ſes doigts, jugez s'ils étoient longs,
Il auroit écraſé dix mille Moucherons.
Ces chef-d'œuvres fameux dont la grandeur étonne,
Sont faits pour ſes pareils, au moins je le ſoupçonne;
Car ce Temple eſt pour eux, ſi j'en crois leurs diſcours,
D'un auſſi beau fini dans ſa vaſte étendue

Que l'eſt ſans doute à votre vue
L'aigrette de la Mouche objet de vos amours.



FABLE XXII.

LE MILAN ET LA COLOMBE.

UN vieux Milan des plus pervers,
Et bien connu pour tel chez le Peuple des airs;
Car avec la juſtice il eut plus d'une affaire,
Et ſe trouva fort empêtré
Dans plus d'un fait patibulaire;
Mais enfin blanc ou noir il s'en étoit tiré;
Ce Milan donc avec audace
Accuſa la Colombe au Conſeil des Oiſeaux
D'avoir mangé deux Faiſandeaux,
Deux orphelins de noble race,
Que lui Milan, plein de bonté,
Élevoit à plaiſir par pure charité.
Il produiſoit les pieds de ces pauvres victimes
Et les têtes encor pour preuves du délit:
Demandant qu'au plutôt la Colombe & ſon nid,
En réparation de ſes horribles crimes,
Soient confiſqués à ſon profit.

Le fait paroît étrange ; on l'explique, on l'embrouille,
Et parti pour & contre, & propos vains & fous,
Et parmi la gent qui gazouille
On fait ce que ſouvent on a fait parmi nous.
Au Palais, en Public, on crie, on ſe récrie :
Au meurtrier, à l'impoſteur,
Pauvre victime! & quelle horreur!
Les Juges en ſecret ſont bien de la partie;
Mais dans les maux d'autrui rarement l'on s'oublie.
Maître Corbeau le Rapporteur
Eſt le plus empêché dans toute cette affaire;
Car venger l'innocence eſt choſe bonne à faire;
Mais le Seigneur Milan... eſt un puiſſant Seigneur.
C'eſt fait de moi, dit la Colombe;
Mon malheur eſt certain, tout veut que j'y ſuccombe!
L'Accuſée ou l'Accuſateur,
Il faut que l'un des deux périſſe!...
Vous périr! & pourquoi, lui répondit ſa Sœur?
Eſpérez mieux de la juſtice.
Vous êtes trop connus l'un & l'autre en ces lieux;
Pour juger l'impoſture il ne faut que des yeux;
Il faudroit que le crime au moins vous fût poſſible.
Eſt-ce donc là ce bec terrible?...

Eh ! ma Sœur, vous n'y ſongez pas,
Reprit la malheureuſe... Héſas !
Le bec trop redouté qui trahit le coupable
Fait auſſi qu'il eſt épargné...
Si l'on avoit oſé le trouver condamnable,
Depuis long-tems, ma Sœur, il ſeroit condamné.



FABLE XXIII.

LE RENARD ET LE DRAGON.

Avec une ardeur ſingulière
Un Renard creuſant ſa tanière
Y fit tant & ſi bien, que d'encor en encor
Il perça la caverne ſombre
Où veilloit un Dragon qui gardoit un tréſor.
A peine il vit ſes yeux étinceller dans l'ombre :
O qui que vous ſoyez, Seigneur,
Épargnez votre ſerviteur,
Qui confeſſe à vos pieds, dit-il, ſon imprudence;
Et ſi, comme vous jugez bien,
Un tréſor ne m'eſt bon à rien,
Éclairez, s'il ſe peut, ma profonde ignorance.
Cet or ſi précieux, je penſe, & ſi vermeil,
Près de qui votre Seigneurie
Me ſemble perdre le ſommeil
Et tous les plaiſirs de la vie,
Cet or apparemment comble tous vos ſouhaits? —

Je le garde, il ſuffit.— Sans doute pour vous-même? —
Telle eſt de Jupiter la volonté ſuprême;
Je le garde toujours, & n'y touche jamais. —
Et vous ne permettez d'y toucher. — A perſonne. —
Je le crois, cependant... Monſeigneur me pardonne,
Si je ne ſais pourquoi. — Tel eſt l'arrêt du ſort. —
Je ne vous entends pas; mais je vous plains bien fort;
Et pour vous avouer, Seigneur, ce qui m'en ſemble:
S'il exiſte ſous les Cieux
Un Être qui vous reſſemble,
Je le trouve bien né dans le courroux des Dieux!



FABLE XXIV.

L'OISELEUR ET L'ALOUETTE.

L'OISELEUR aux petits Oiſeaux
Tendoit ſes rêts ſur l'herbe tendre.
Une jeune Alouette admiroit ſes travaux
Sur un tertre voiſin, mais ſans y rien entendre.
Je voudrois bien ſavoir ce que vous faites-là,
Dit-elle; expliquez-moi cela;
Je ſuis fort curieuſe & non pas fort ſubtile.
Mais, reprit l'Oiſeleur... rien... je fonde une Ville.
L'ouvrage fait, il ſe cacha
A quelque pas ſous le feuillage,
D'où ſon œil aiſément pouvoit tout découvrir.
Et l'Alouette
D'accourir.
Une Ville?... Ah! voyons comme une Ville eſt faite...
On n'y voit rien du tout!... Approchons de plus près.
Elle approcha ſi bien qu'elle ſe prit au rêts.
Auſſi-tôt l'Oiſeleur arrive & la dégage;

Mais, hélas! pour la mettre en cage.
Tu m'as dupée, Homme de bien!
Dit la Pauvrette désolée...
Ah! la Ville où l'on traite ainsi le Citoyen
Ne doit pas être fort peuplée!



FABLE XXV.

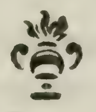
L'INGÉNU ET LE MENTEUR.

LE Menteur avec l'Ingénu
Fit jadis un lointain voyage.
Près d'un rivage peu connu
Il arriva qu'un jour leur vaiſſeau fit naufrage.
Les Singes, du Pays étoient les Habitans;
Un Singe en étoit Roi, Singe des plus ſavans,
Vieux Singe à barbe griſe, à cervelle profonde,
Qui jadis en courant le monde,
Et profitant de nos leçons,
Avoit appris enfin à dire : *Nous voulons.*
Il s'étoit déclaré Monarque légitime;
Les Singes l'avoient cru. Ce Prince eut pour maxime
D'interroger beaucoup, ſur-tout les Étrangers,
Étant fort curieux & craignant les dangers.
Il voit deux malheureux échoués ſur ſes côtes;
Il ſiffle ſon Prévôt : Voici, dit-il, des Hôtes
Que le ciel nous envoie, il faut s'en aſſurer;

Sur leur ſort à l'inſtant je vais délibérer,
Vite, qu'on les ſaiſiſſe & qu'on me les amène.
Par trois coups de ſifflet le ſignal eſt donné,
Auſſi tôt de ſon Peuple il eſt environné,
Et le Roi tient ſa Cour au milieu de la plaine.
Sur ſon Trône d'abord on vit Gille Premier,
(Dans l'appareil qui l'accompagne,
Auſſi grave que Charlemagne,)
Ayant pour eſcabeau le dos du Chancelier
Qu'on nommoit Meſſire Guillaume;
Et puis tous les Grands du Royaume,
Et tous les Ordres à leurs rangs
Sur les hauts, les moyens & ſur les petits bancs.
C'eſt-là que l'on fait comparoître
Nos Voyageurs Le Roi s'adreſſant au Menteur;
Lève les yeux, dit il, & parle ſans frayeur.
Qui ſuis-je? réponds net; je voudrois me connoître. —
Qui vous êtes? ah! Sire... un Roi, ſans contredit.
Vous en avez le titre & même un peu l'habit;
Mais, Sire, n'euſſiez-vous ni ſceptre, ni couronne,
La ſageſſe qui ſuit votre auguſte perſonne,
Et qui parle toujours lorſque vous ordonnez,
Vous feroit reconnoître à des aveugles-nés.

Bravo! cria le Roi (*bravo!* dit l'Aſſiſtance)
Et ces gens que tu vois?... Réponds en conſcience. —
Des Marquis ſans difficulté,
Vos Miniſtres les uns, vos Généraux les autres;
De la Religion j'apperçois les Apôtres,
Invincibles ſoutiens de votre autorité,
Des Prélats qui ſont Ducs, des Moines qui ſont Comtes...
Voici le Parlement & la Chambre des Comptes!
La Cour des Aides, la voici,
Et je ſuis confondu de ce qu'on voit ici! —
Bravo! braviſſimo!... La Cour eſt ſatisfaite,
Et l'inſigne Menteur eſt comblé de préſens.
Parbleu, dit l'Ingénu, les Singes ſont plaiſans!
Avec eux ma fortune eſt faite.
Si le menſonge même en eſt ſi bien traité,
Ils couvrent d'or la vérité.
Or ſus, à toi, dit le Monarque;
Tu rêves creux, & je remarque
De la ſurpriſe dans tes yeux;
D'en ſavoir le ſujet je ſuis fort curieux.
Qui ſuis-je?... mais réponds ſans nulle flatterie,
Et de mes Courtiſans parle avec énergie.
A ne vous point flatter, répondit l'Ingénu,

Vous n'êtes rien qu'un Singe, un vieux Singe tout nu;
Tout ce qui vous reſſemble eſt Singe pour la vie,
Et toute votre Cour n'eſt qu'une Singerie.
Dieux! dit le Roi, qu'entends-je?... un Singe!... un Singe, moi!...
En face, dans ſa Cour appeler Singe un Roi!
Apoſtropher ainſi mon auguſte perſonne!
Qu'en penſe mon Conſeil? quant à moi j'en friſſonne...
Opinez du bonnet... à la mort? n'eſt-ce pas?...
Le Menteur l'interrompt: Qu'allez-vous faire, hélas!
Grand Roi, vous aimez la juſtice,
Et vous avez raiſon; mais malheur n'eſt pas vice;
Mon Camarade eſt fou. — Lui fou! reprit le Roi,
Que ne le diſoit-il... ah vraiment je le voi!...
Pauvre homme! dans la mer il faudra qu'on le plonge...
Le Roi Gille en demeure-là,
Et la Vérité s'en tira;
Mais ce fut bien grace au Menſonge.



FABLE XXVI.

L'ALCYON OU L'OISEAU PÊCHEUR.

LE Moineau ſe dérobe au fracas de la Ville
Et va trouver dans ſon aſyle
L'Alcyon, ami des forêts.
La rencontre ſe fit ſous un ombrage épais,
Près d'un ruiſſeau, ſur l'herbe fraîche,
Où celui-ci prenoit le plaiſir de la pêche.
D'abord accolade & ſaluts.
Les complimens faits & rendus,
Le Paſſereau ſe mit à dire:
Plus je vous vois, Seigneur, & plus je vous admire;
Mais je ne puis vous définir:
Cet azur & cet or qui font votre parure,
Ces dons brillans de la Nature,
Les avez-vous reçus pour les enſevelir?
Ah! quittez ce tombeau champêtre;
Voyez le monde, il vaut la peine d'être vu.
Joignez au goût de le connaître

Le plaiſir d'en être connu...
Admiré... c'eſt la même choſe,
Si mon œil ébloui, Seigneur, ne m'en impoſe.
C'eſt, reprit l'Alcyon, me faire trop d'honneur.
Vous venez de la Ville, ou de la Cour peut-être,
Je le ſoupçonne au moins à ce diſcours flatteur.
J'y croirois volontiers, ſi j'en étois le maître;
Mais j'entends ſouvent nos Échos
(Seuls ennemis de mon repos)
Du mérite oublié, des vertus affligées
Me répéter les longs ſoupirs,
Et même quelquefois des Beautés négligées
Me raconter les déplaiſirs.
Cela me met en défiance
Sur les brillans ſuccès que vous me promettez,
Si j'allois ſeulement me montrer aux Cités.
Et puis je vais vous faire une autre confidence;
Je ne fais point d'autrui dépendre mon bonheur;
Je ſais le trouver en moi-même.
Mon guide, c'eſt l'inſtinct; mon juge, c'eſt mon cœur;
Sage ou non, voilà mon ſyſtême.
Vous auriez quelque peine à m'en déſabuſer;
Mais chacun a le ſien. Allez dans une cage

Faire admirer votre ramage,
Si cela peut vous amuſer;
Gazouillez tout le jour aux oreilles des Belles,
Ou becquettez les jolis doigts
Qui vous auront coupé les ailes,
Vous ferez des jaloux du moins, & je le crois.
Moi, j'aime le grand air, les ruiſſeaux, la verdure;
Je ſuis Pêcheur par goût, comme un autre eſt Chaſſeur;
Et dans le choix de ſon bonheur
Vous ſavez bien qu'il faut conſulter la Nature.



FABLE XXVII.

LE CHEVAL ET L'ÂNE.

Dans une même Hôtellerie,
Un pauvre Âne à côté d'un ſuperbe Courſier
Logeoit dans la même écurie,
Sans manger toutefois au même ratelier.
Hélas! dit le Baudet, ſi votre Seigneurie
Honoroit d'un regard ſon humble ſerviteur,
J'en attendrois quelque faveur.
Vous paroiſſez avoir plus que le néceſſaire,
Et votre ſuperflu feroit bien mon affaire.
Eh! mon très-cher Ami, répondit le Cheval,
Il me paroît fort clair qu'on te traite aſſez mal...
A te rendre quelques ſervices
De tout mon cœur je ſuis porté.
Cependant, comme il faut ſoutenir dignité,
Je ne puis faire ici de certains ſacrifices;
Mais, mon Ami, conſole-toi;
Quand je ſerai dans ma demeure

Je prétends m'occuper de toi,
Et rendre ta fortune infiniment meilleure.
Peut-être qu'on devient généreux tout-à-coup,
Reprit l'Âne; & du moins le refus eſt honnête.
Malgré cela, j'ai peine à mettre dans ma tête
Que me refuſant peu, vous m'accordiez beaucoup.



FABLE XXVIII.

LE CORBEAU ET LA PIE.

DANS certaine forêt vivoit certaine Pie,
Plus légère, plus étourdie,
Et fatiguant plus les échos
De ſon aigre caquet que dix de ſes Compagnes.
Ses ailes ni ſes pieds n'avoient aucun repos.
Dans le fond des vallons, au ſommet des montagnes,
On la trouvoit par-tout, toujours allant, venant,
Volant, courant, trottant, ſautant de place en place,
Toujours jaſant & caquettant
Avec tout le ſens d'une Agaſſe;
Bien rarement deux fois en même lieu,
Plus rarement deux fois en même compagnie;
Celle qui l'amuſoit l'ennuie,
Et ſon premier bonjour eſt ſouvent un adieu.
Le matin granivore, on la voit fort humaine
D'un eſſaim de Pigeons s'accoſter dans la plaine;
Un grain de blé lui ſemble un mêts délicieux.

Le ſoir elle eſt Oiſeau de proie;
Elle prend ſon eſſor & plane dans les cieux;
C'eſt avec les Milans qu'elle aime qu'on la voie.
Elle gazouille aux bois à côté des Pinçons,
Et nazille ſur l'herbe au milieu des Oiſons.
Plus loin c'eſt un Geai qu'elle agace;
Une Corneille qui croaſſe
L'attire au haut d'un hêtre, & voilà nos deux gens
Aux priſes, à propos de pluie & de beau tems;
Puis perdus dans la politique,
Préſageans les événemens,
Les révolutions & les grands changemens
Qui menacent la République.
Puis querelle, on s'échauffe & l'on ne s'entend plus,
Et mille coups de bec ſont donnés & rendus.
C'eſt un caquet, c'eſt un tapage
A faire déſerter cent fois le voiſinage.
Un jour il prit envie à cet étrange Oiſeau
D'aller voir un certain Corbeau,
Faiſant ſa demeure ordinaire
Au creux d'un chêne, au ſein d'un vallon ſolitaire.
Dans le monde autrefois il étoit fort connu,
Et depuis près d'un ſiécle en étoit revenu.

Il commença par être Augure;
La philoſophie & le tems
Le rendirent à la Nature;
Dans une paix profonde il couloit ſes vieux ans.
Notre Agaſſe l'aborde & lui tient ce langage:
Que ce déſert me plaît! qu'on fait bien d'être un ſage!
Ces bois & ces rochers, & cette belle horreur;
Tout cet enſemble pittoreſque,
Je ne ſais quoi de romaneſque,
Cela fait un plaiſir ſi vrai, ſi doux au cœur!...
Une tendre mélancolie
S'empare de mes ſens aux bords de ce ruiſſeau;
Le ſeul murmure de ſon eau
Me plonge dans la rêverie...
C'eſt que j'aime à rêver, moi, c'eſt-là ma folie.
Dans le monde en a-t-on le tems?
Ah! juſte ciel la pauvre vie!
Hélas! bon Dieu les ſottes gens!...
Du caquet, voilà tout; du clinquant, point d'étoffe...
Oh! tenez, mon cher philoſophe,
Prenez votre parti, croyez moi, là-deſſus;
C'eſt un point décidé, je ne vous quitte plus.
J'ai l'air un peu léger, mais je ſuis fort profonde,

Et je préfère un Sage à tous les Fous du monde.
Le projet me paroît fort beau,
Et bien digne de vous, répondit le Corbeau;
Mais j'ai peur que nos goûts ne ſoient un peu contraires,
Et j'en aurois bien du dépit:
Les deux couleurs de votre habit
Tranchent moins à mes yeux que nos deux caractères.
Vous avez l'eſprit ſi brillant,
Si fécond & ſi ſémillant,
Il eſt ſi doux d'en faire uſage,
Que vous vous ſervez bien de tout votre avantage.
Avec moins de talent, je ſuis plus circonſpect;
J'exerce en même-tems, du moins j'aime à le croire,
Mon jugement & ma mémoire;
Enfin je réfléchis avant d'ouvrir le bec.
Cela fait que ſouvent je garde le ſilence;
Et je m'en applaudis quelquefois quand j'y penſe.
Il eſt tout ſimple encor avec tant de moyens
D'avoir le goût de plaire à toute la Nature.
Ce goût-là, qui d'ailleurs ne donne aucuns liens,
Eſt le vôtre, à ce qu'on aſſure.
Moi j'aime à me livrer à quelques vrais Amis,
En petit nombre, mais choiſis...

Vos

Vos offres sont sans doute aussi belles que bonnes,
Mais de les accepter je me garderai bien:
Votre cœur se partage entre tant de personnes,
Que la part de chacun doit être presque rien...
Presque rien ne peut me suffire;
Et j'imagine aussi, puisqu'il faut vous le dire,
Que par un abus bien commun,
Vous comptez cent Amis, & n'en avez pas un.



FABLE XXIX.

LE CHASSEUR, LE BERGER ET LE RENARD.

UN Chaſſeur au milieu d'un bois
Pourſuivoit un Renard, peu s'en faut, aux abois.
Dans un tournant la pauvre bête
Voit un Berger,
Nouveau danger!
Où fuir? où ſe cacher? c'eſt à perdre la tête.
Ah! Berger de par tous les Dieux,
Si je ſuis ſerviteur de votre Bergerie,
Ne me trahiſſez pas, & ſauvez-moi la vie.
Le Chaſſeur ſur mes pas va venir en ces lieux...
Qu'il vienne, dit le Pâtre; il faut que chacun vive,
Cache-toi promptement dans le tronc que voilà...
Et s'il vient par ici, je l'enverrai par là.
A ces mots le Chaſſeur arrive:
Berger, mon cher Ami, ſaurois-tu par haſard
Quelle route a pris le Renard?
A droite, Monſeigneur, répond-t-il à voix haute;

Et puis des yeux livrant ſon Hôte,
Il fait entendre *à gauche.* On ne l'entendit pas.
Le Chaſſeur tourne *à droite* & s'éloigne à grands pas.
Eh bien ! reprend le Pâtre, entends-je les affaires ?
Quand je ſers mes Amis, moi je n'épargne rien.
Çà déſormais j'eſpère bien
Que tu te ſouviendras de moi dans tes prières.
Oh oui ! dit le Renard, & je demande aux Dieux,
Qu'ils conſervent ta langue... & te crevent les yeux.



FABLE XXX.

LE PAON.

Le Paon n'étoit d'abord diſtingué des Oiſeaux
Ses Confrères & ſes rivaux,
Que par les plumes de ſa tête,
Dont l'aſſemblage forme une éclatante crête.
Dans ſes deſirs ambitieux,
Le Paon à la Reine des Dieux
Adreſſe un jour cette ſupplique :
Déeſſe, lui dit-il, vous êtes magnifique
A l'égard de vos Favoris,
Et cette aigrette verte & bleue
Fait ſans doute un effet dont les yeux ſont ſurpris ;
Mais belle tête & point de queue !...
La Déeſſe ſourit, & le Paon fut heureux,
Ou crut l'être du moins. Sa nouvelle parure
Offre les ſept couleurs dont brille la Nature.
Le Coq de ſon panache alors devient honteux ;
Le ſuperbe Faiſan sèche de jalouſie ;

Mais de la baſſe-cour la canaille eſt ravie.
Le Paon pour ſon malheur eſſaya de voler;
Mais, hélas! efforts inutiles!
Il comprit un peu tard qu'il venoit d'immoler
Un talent précieux à des brillans ſtériles,
La liberté réelle à l'honneur emprunté...
Et la gloire à la vanité.



FABLE XXXI.

L'AIGLE ET LE CORBEAU.

L'Oiseau qui porte le tonnerre
Rencontra cet Oiſeau, dont le vol aux Humains
Interprête des Dieux les décrets incertains.
Comment donc, lui dit-il, le Sage de la terre,
L'Homme, le plus ſubtil de tous les Animaux,
Fut-il auſſi long-tems la dupe des Corbeaux!
Comment ſe mit-il dans la tête
Que vous faiſiez au ciel le calme & la tempête?
Vous vous les rappelez ces tems religieux,
Où l'on vous engraiſſoit pour vous rendre propices:
Tandis que de fumée on repaiſſoit les Dieux,
Vous ſavouriez en paix le ſang pur des Géniſſes...
Mais quoi! tout change, hélas! l'Homme devient penſeur,
Même il penſe aſſez juſte, & c'eſt un grand malheur.
Les Dieux n'y gagnent pas, encor moins leurs Miniſtres...
Les Corbeaux, aux yeux des Mortels,
Ne ſont plus aujourd'hui que des Oiſeaux ſiniſtres,

Des imposteurs grossiers, avides & cruels...
Sire, dit le Corbeau, je sais aussi l'histoire...
L'Homme étoit simple encor quand il a pu nous croire...
Mais il fut le plus vil de tous les Animaux,
Quand il crut concevoir que le Dieu du tonnerre,
Avec le droit affreux de ravager la terre,
Avoit remis sa foudre à de certains Oiseaux,
A des Monstres suivant leurs appétits pour règles,
A des Tigres ailés... enfin, Sire, à des Aigles!...
Et l'Homme en fit des Dieux! & quand l'Oiseau sacré
A la main qui l'avoit nourrie
Enlevoit la Brebis chérie,
De l'imbécille Pâtre il se vit adoré!...
N'attendez pas que je vous flatte;
L'entreprise aujourd'hui seroit plus délicate...
Sire, tout change, hélas! l'Homme n'est plus enfant;
L'Homme connoît ses droits... & même il les défend.
Rien n'est sacré pour lui dès qu'il sent qu'on l'opprime;
L'Homme n'est plus enfin ni dupe... ni victime;
Et quand il est vexé par un Tyran de l'air,
Croit pouvoir le punir, sans blesser Jupiter...
A ces mots le Corbeau qu'avoit trahi sa rage,
Se plonge dans la nuit d'une forêt sauvage,

Et se dérobe à l'œil de l'Aigle furieux
Qui plane… & cependant qui tremble au haut des cieux!



FABLE XXXII.

LE ROSSIGNOL ET LE PIVOINE.

L'HONNEUR des bois qui l'ont vu naître,
Le Roſſignol, voulut connaître
Les différens Pays & les Oiſeaux divers
Par la gloire du chant fameux dans l'Univers.
Il partit : les ruiſſeaux ſembloient pleurer ſa perte;
L'Écho devint muet & la forêt déſerte;
Les Plaiſirs avec lui s'en étoient envolés;
Ses jaloux ſeulement s'en étoient conſolés.
L'honneur de la gent volatile,
Si l'honneur fut jamais dans l'éclat des habits,
Le Pivoine, avec lui voulut voir le Pays :
Il quitta ſans regret la paix de ſon aſyle,
Moins pour connaître encor que pour être connu;
Il vouloit voir pour être vu.
Et vraiment, pour tout dire, il méritoit de l'être :
Le rouge de ſa gorge avoit l'éclat du feu;
Sa tête étoit charmante, on en faiſoit l'aveu,

(Il eſt vrai, diſoit-on, qu'il en avoit fort peu.)
Mais le jais, auſſi noir, eſt moins luiſant peut-être.
Le fond de ſa parure étoit un gris cendré
Le plus galant du monde, & tout conſidéré
C'étoit aſſurément un joli Petit-Maître;
Et j'ai vu quelque part, devant force témoins,
Plus d'un jeune Étourneau s'en faire accroire à moins.
Ils paſſent donc enſemble aux forêts étrangères.
Portés ſur leurs ailes légères,
Ils laiſſent derrière eux & les monts & les mers:
Une Île enfin paraît, dont les bocages verds
A nos deux Voyageurs rappellent leur patrie;
C'étoit une Île Canarie.
On s'arrête, on s'abat ſur le premier rameau.
Tandis qu'ils reſpiroient à l'ombre du feuillage,
Les Hôtes emplumés de ce monde nouveau
Vinrent les recevoir comme il étoit d'uſage.
La voile dans le port fait entrer les vaiſſeaux,
La parure aux honneurs élève les Oiſeaux...
Les Oiſeaux ne ſont pas ſi ſages que nous ſommes,
Les habits, comme on ſait, ne font jamais les Hommes.
Le Pivoine ſur lui fixa tous les regards;
Ce fut à qui ſauroit lui marquer plus d'égards,

Tant ſon air, diſoit-on, prouvoit un grand mérite!
Son Ami cependant, vu ſon mince habit gris,
Paſſa pour ſon Valet, tout le monde y fut pris;
A moins de frais on en fut quitte.
Qui l'eût cru? le Pivoine étoit près d'un revers.
Monſeigneur brilloit fort, mais non pas aux concerts,
Or les Oiſeaux par-tout ſont foux de la muſique.
On invite à chanter l'Étranger magnifique;
Mais à peine il ouvrit le bec,
Qui fut bien étonné? ce fut tout l'Auditoire,
Quand un cri diſcordant (choſe impoſſible à croire!)
Sortit, non ſans effort d'un goſier rauque & ſec.
La mépriſe fit rire & parut aſſez folle:
J'ignore tous les mots que l'on ſe dit tout bas;
Mais Monſeigneur s'enrhume, & nous n'y penſons pas,
Dit tout haut un Serin qui pourtant s'en conſole.
Vous, Seigneur Roſſignol, qui rêvez à l'écart,
Peut-être ſavez-vous tous les ſecrets de l'art,
Et pour un *Virtuoſe* on a droit de vous prendre:
Voudriez-vous nous faire entendre
Quelqu'un des jolis airs qu'on chante dans vos bois?
Dans nos bois, il eſt vrai, reprit l'Oiſeau modeſte,
Comme on y fait l'amour, on chante quelquefois;

Mais comment vous prouver ce que je vous atteste?
Ma patrie est si loin!... & je le crains, Seigneur,
En vous obéissant j'en trahirai l'honneur.
Il dit, & sa voix seule est d'un heureux augure;
Tout se tait, tout est prêt d'applaudir à ses chants.
Alors, par le plus doux murmure,
Il prélude avec art aux plus tendres accens;
Il caresse l'oreille, il charme tous les sens!
Mais quand il imita les plaintes d'une mère,
Aux bords de son nid solitaire,
Pleurant le sort de ses Petits
Par l'avide Oiseleur à ses côtés ravis,
Tandis qu'elle s'oublie à saluer l'Aurore
Le jour même où leur plume a commencé d'éclore...
C'est alors que sa voix pénétra tous les cœurs;
Alors de tous les yeux on vit couler des pleurs.
Il cessa de chanter, on l'écoutoit encore;
Quand le Serin confus réparant ses mépris:
Étranger, ton brillant ramage
Te soumet, lui dit-il, les cœurs & les esprits;
Mais, s'il faut l'avouer, ton modeste plumage
Lui donne encor un nouveau prix!

FABLE XXXIII.

LA CURIOSITÉ DE MERCURE.

MERCURE un jour voulut ſavoir
En ce monde à-peu-près ce qu'il pouvoit valoir.
Il deſcendit du ciel pour cette grande affaire,
Et courut chez un Statuaire.
Des Dieux de toutes les façons
Force mauvais, fort peu de bons,
Dieux de métal & Dieux de pierre,
Quelques-uns d'or, beaucoup de terre,
Plus ou moins bas, plus ou moins hauts,
Étoient-là ſur leurs piédeſtaux,
Du Public, qui dès-lors jugeoit à l'aventure,
Recevant tour-à-tour l'éloge ou la cenſure.
Mercure ſous-peſant un petit Jupiter:
Combien, dit il, le Dieu de l'Air? —
Un talent, s'il vous fait envie;
C'eſt le poids de l'or tout au plus.
La Junon, vu la draperie,

Vous coûtera le double en ſus. —
Fort bien; mais j'apperçois le Dieu de l'Éloquence;
Sans doute celui-ci vaut plus que ſon poids d'or. —
Bien moins. — Pourquoi cela? Mercure eſt un tréſor...
Sais-tu qu'il eſt auſſi le Dieu de la Finance? —
Oh oui vraiment! & des frippons,
Et des... vous m'entendez... en deux mots finiſſons;
De Jupiter & de ſa femme,
Tenez, défaites-moi... quant à ce bloc infame,
Dont je ne ſais pourquoi vous êtes entiché,
Je vous le donnerai par-deſſus le marché.



FABLE XXXIV.

LA FORTUNE ET LE SONGE.

Dans la cabane d'un Berger
La Fortune un matin, laſſe de voltiger,
Repoſoit à l'écart dans un calme ſuprême.
Ha ſi quelque Alexandre ou bien quelque Attila,
Quelque Amateur du diadême
Eût deviné qu'elle étoit-là;
Pour inveſtir cette chaumière,
Comme il eût éveillé ſes cent mille ſoldats!
Que de pouſſière, & quel fracas!
A peine elle ouvroit la paupière,
Qu'un ſonge plus léger, plus doux que le Zéphir,
Fendant l'air embaumé de ſes ailes de roſe,
Vient lui ſourire & ſe repoſe
A ſes côtés pour diſcourir.
Bon jour l'Enfant, dit la Déeſſe
En lui faiſant une careſſe,
Et ſois le bien venu; tu parois bien joyeux;

C'eſt fort bien fait, je le veux croire,
Et tu m'arrives tout au mieux
Pour diſſiper mon humeur noire;
Depuis une heure au moins je ſuis dans un chagrin...
Mais d'où viens-tu, petit Lutin?
D'un petit coin du monde où j'ai fait une heureuſe,
Reprit l'Ombre légère, & cela fait plaiſir. —
Une heureuſe? & ſon nom? — Aglaé la Chanteuſe.—
Fort bien; mais quelle forme... — Une forme à ravir...
D'un petit char doré d'où je plane à mon aiſe,
D'un char que font voler ſix coquins de chevaux,
(Oh! qui ſont bien par parenthèſe
Les plus ſuperbes Animaux!)
Aux petits coups que leur détache
Un grand Phaëton Suiſſe, un viſage à mouſtache,
Je m'élance... on m'annonce, & je ne ſais pourquoi
Les portes tombent devant moi.
Trois Laquais bien frippons, bien bardés d'inſolence,
Font retentir le nom de *Monſieur le Marquis*,
Et je me précipite avec une indécence
A faire deviner aiſément qui je ſuis...
On ſe trouble, on minaude... & je parle d'affaire;
Je parle d'épouſer, je ne puis pas mieux faire...

Un

Un Marquiſat, des millions,
Des droits de toute eſpèce... & des prétentions!...
Oh! j'étois à tourner la tête;
Car il faut être juſte, & ſon cœur eſt honnête...
Mais j'oubliois... & des préſens!...
Un coup-d'œil, un écrin qui partoit ſur le tems...
Vous comprenez, Déeſſe, ou vous devez comprendre;
Les préſens ſont comptés, & de vos Favoris
De tous les tems du moins ce langage eſt compris..
Eh bien! mais nos Beautés commencent à l'entendre...
En un mot, je ne ſais comment
J'avançois vers le dénouement;
Jê priois, je preſſois, on devenoit humaine;
Je prenois une main qu'on retiroit à peine;
Je prenois... un baiſer plein de feu, mais ſi doux!
On vouloit ſe fâcher; je tombois à genoux...
Et je touchois enfin au beau moment du rôle...
L'heure ſonne, Aglaé s'éveille & je m'envole.
Mais tout n'eſt pas perdu; la Belle me pourſuit;
La Belle en ce moment au comble de l'ivreſſe,
Sourit à ſon image, & ma chère Princeſſe
Va rêver tout le jour au ſonge de la nuit.
Eh bien moi, je ſuis moins chanceuſe,

Répondit la Fortune, & tu m'en vois honteuſe.
Je tombe un de ces jours chez un petit Banquier;
Le matin il eſt riche & le ſoir Écuyer...
Enfin ce Faquin-là j'en allois faire un Comte!
J'en aurois ſupporté la honte...
J'ai compté ſans mon Hôte, & j'ai manqué mon coup.
Hier au ſoir entre Chien & Loup
Je lui tourne le dos, & ne ſaurois qu'y faire;
En ce monde peut-être on a plus d'une affaire...
J'y revole avec l'aube, & le petit mutin,
Ne l'ai-je pas trouvé pendu dans ſon jardin?...
Dis-moi donc pourquoi ta préſence
Laiſſe dans tous les cœurs un ſi doux ſouvenir,
Qu'aux momens où tu viens de fuir
On y rêve avec complaiſance?...
Et moi, que ces ingrats ne devroient qu'adorer,
Pourquoi ce chagrin noir où ma fuite les plonge,
Et pourquoi me maudire & ſe déſeſpérer?...
Hélas! moi donc auſſi... ne ſuis-je pas un ſonge?



FABLE XXXV.

LE CHÊNE.

Un Chêne fut jadis ; ornement de la terre,
Il balançoit au haut des airs
Son front respecté du tonnerre,
Et ses pieds s'appuyoient aux voûtes des Enfers.
Vainqueur des vents & des tempêtes,
Il avoit vu d'un Bourg les Habitans nombreux
S'élever sous son ombre & célébrer leurs fêtes ;
Il vit les Pères naître, & des Petits-Neveux
Il vit encor blanchir les têtes,
Sans que rien altérât ses rameaux vigoureux.
Cependant en faisant leur ronde :
Le grand Chêne vieillit, gare les ouragans,
Dirent quelques Bergers de cervelle profonde :
Il faut pour prévenir le ravage des ans,
Ou qu'on l'abatte ou qu'on l'émonde.
L'abattre est le plus court & même le meilleur ;
Car on voit qu'il est creux & gâté dans le cœur.

Sa condamnation du Bourg eſt approuvée:
Déjà pour le frapper la hache étoit levée:
Quand le Seigneur arrive : Arrêtez, malheureux!
Sur qui va retomber l'effet de votre rage!
C'eſt ſur vous-même, ouvrez les yeux...
Avez-vous bien le cœur d'abattre cet ombrage,
Antique honneur de nos Hameaux?
Je ne dis rien de ſon feuillage,
Aſyle fortuné de mille & mille Oiſeaux,
Dont les chants tout le jour charment le voiſinage;
Mais il donnoit ſur ces côteaux
Le vivre & le couvert à vos heureux troupeaux;
Il vous garantiſſoit vous-mêmes de l'orage!...
Parlez, quel eſt ſon crime ou quels ſont ſes défauts?...
Il eſt creux, dites-vous?... approchez vos oreilles;
Entendez-vous céans bourdonner cet eſſaim?
Pour qui travaillent ces Abeilles?
C'eſt pour vous qu'il amaſſe un tréſor dans ſon ſein,
Et vous oſez ſur lui lever un fer profane,
Ingrats!... vous l'accuſez d'un tort qui vous condamne!
Ce diſcours mit ſoudain ce Peuple à la raiſon.
De ſa propre fureur la Bourgade indignée,
De l'arbre bienfaiſant s'approche... & la coignée

Tombe des mains du Bucheron !
L'impiété ſe change en culte,
Comme un Dieu protecteur le *Grand Chêne* imploré
De tout ce Peuple eſt adoré.
On lui forme une enceinte, on le met hors d'inſulte;
Et ſur un tertre encor ſon vieux tronc révéré,
Aux Hôtes de ce bourg eſt à jamais ſacré.



FABLE XXXVI.

LA FONTAINE DE JOUVENCE.

Une Fontaine étoit jadis,
Dont l'eau réparoit la jeunesse
Et guérissoit de la vieillesse :
Tous y couroient, Grands & Petits.

Pour le peu qu'on en fît usage,
Eût-on cent ans & par-delà,
On retrouvoit son fin corsage,
Son teint, sa gorge *& cætera.*

Comme une jeune Bachelette,
En revenant l'on rougissoit
Pour un petit mot de fleurette,
Qu'en son chemin l'on ramassoit.

L'Amant qui n'étoit plus de mise,
Le pauvre Époux qui chanceloit,

Reprenoit-là ſon poil follet
En dépoſant ſa barbe griſe.

Puis comme un enfant qu'il étoit,
Au grand galop ſur ſa béquille
S'en revenoit dans ſa famille,
Où Dieu ſait comme on le gâtoit!

O quelle perte, quand j'y penſe!
Quel malheur pour nos Courtiſans!
Elle n'eſt plus depuis long-tems
Cette *Fontaine de Jouvence!*

Je ne ſais pourquoi ni comment
Le ciel en a tari la ſource;
Mais depuis cet événement
Vieilleſſe hélas! eſt ſans reſſource!

On eſpéroit de jour en jour
Retrouver la ſource chérie:
On alloit y chercher la vie,
Et l'on mouroit à ſon retour.

Mais les Enfans des heureux Pères

Que l'on y vit boire à longs traits,
En ont reſſenti des effets
Plus ſinguliers que ſalutaires.

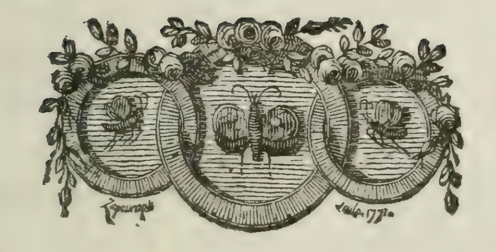
En tout tems jeunes du cerveau,
Le reſte au faix des ans ſuccombe,
Et leur eſprit rentre au berceau
Quand leur corps entre dans la tombe.

Si vous voyez des cheveux blancs
Couronnés de roſes naiſſantes ;
Des bras fanés, des cous tremblans
Garnis de perles éclatantes :

Si vous voyez de vieux Barbons
Chanter de vieilles ritournelles,
En grelottant ſous les balcons
De quelques gentes Jouvencelles :

Vous pourrez avec vérité
Dire tout bas, par révérence :
C'eſt que leurs pères ont été
A la Fontaine de Jouvence.

J'ignore, ainſi que les Savans,
En quels lieux a coulé ſon onde ;
Mais j'ai fort peu couru le monde
Et vu beaucoup de *vieux Enfans.*



FABLE XXXVII.

LES TROIS MARIAGES DE VULCAIN.

VULCAIN retrouvoit tous les jours
Vénus & Mars... & les Amours
Dans ce même filet d'invention si neuve,
Dont jadis dans l'Olympe il avoit fait l'épreuve.
Las de toujours trouver ce qu'il cherchoit toujours,
Sans quereller Vénus, Vulcain lui dit : Madame,
Vous n'aimez pas les longs discours ;
En deux mots j'ai fini : vous n'êtes plus ma femme.
Vénus le prit au mot, ne dit rien & partit.
Le Dieu qui forge le tonnerre
Se crut le maître de la terre
Quand il fut maître de son lit.
Mais ce Dieu dès le soir se souvient qu'il est homme ;
Tant & si bien qu'au bout d'un mois
Il reprend femme. Or cette fois
A la Déesse Éris il présenta la pomme.
Mes chers Amis, cette Éris-là,

C'étoit la Diſcorde en perſonne.
Son pauvre Époux qui le ſoupçonne,
Comprend qu'il eſt tombé de Charybde en Scylla.
Quelque parti qu'on lui propoſe,
Elle n'en peut trouver un bon;
Et ſa réponſe à toute choſe
Commence par un *mais* & finit par un *non.*
Vulcain vouloit parler, on lui fermoit la bouche:
Quand il vouloit du blanc, Éris vouloit du noir.
En guerre du matin au ſoir,
Avec Éris enfin Vulcain devint farouche.
Un beau jour à ſa forge il ſaiſit ſon marteau,
Penſant traiter ſa femme ainſi que ſon enclume.
Éris qui l'apperçoit, le cœur gros d'amertume,
Reprend la clef des champs, ſans chercher ſon trouſſeau.
La troiſième, dit-il, *ſera bonne ou mauvaiſe:*
Je ne peux trouver pis, je pourrois trouver mieux.
La Nymphe Écho charma ſes yeux,
Vulcain de l'épouſer ſe retrouva tout aiſe.
Il ſe croyoit heureux, car avec celle-ci
Il n'eſſuyoit ni *mais*, ni *ſi*;
Mais la Nymphe étoit ſotte & n'étoit pas muette;
Tout ce que dit l'Époux, ſa Femme le répète.

Le Dieu ne trouvoit pas que cela fût ſubtil.
S'il ſiffloit, s'il juroit, ainſi faiſoit ſa Belle.
Mais il me ſemble... lui dit-il...
Il me ſemble... répondit-elle.
Oh mon malheur eſt inoui,
Se récria Vulcain !... Écho répondit : *Oui.*
Vas, dit-il, ſi tu veux, épouſer un vieux Singe...
Vieux Singe... vieux Singe... vieux Singe...
Et *vieux Singe* trois fois, ce furent ſes adieux.
Vulcain demeura veuf, je ne ſais s'il fit mieux.



FABLE XXXVIII.

LE MOURANT.

LA PESTE ſuccédoit à la guerre civile
Et changeoit en déſert une ſuperbe Ville,
Où les morts depuis bien du tems
Ne laiſſoient plus que des mourans.
On voyoit la ſœur & le frère,
A peine au ſortir du berceau,
Précéder le père & la mère
Qui les ſuivoient dans le tombeau :
Les Prêtres ne pouvoient ſuffire
A conſoler les malheureux,
Qui ſortant de ce monde affreux
Craignoient de paſſer dans un pire.
Ce fut alors qu'un Capucin
Faiſant ſa ronde un jour dans un hameau voiſin,
Viſita par haſard une pauvre chaumière.
Il y trouve un Vieillard à ſon heure dernière,
En proie à la contagion

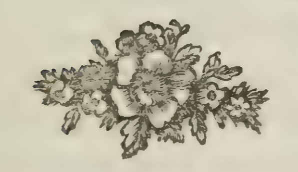
Qui désoloit au loin toute la région.
Dès le premier coup-d'œil, le charitable Père
Voit un spectacle qui confond,
Les attributs de la misère
Autour du lit d'un Moribond...
(Son lit! c'est une simple natte;
Sa couverture, des haillons.)
Un vieux pot de terre, une jatte
A prendre de méchans bouillons:
Une hache avec une scie,
Débris de sa fortune, instrumens de sa vie,
Pendoient aux murs depuis deux jours
Et n'étoient plus d'aucun secours.
Le Père à cet aspect composant son visage:
Mon bon Ami, dit-il, il faut prendre courage;
Encore un peu de tems, vous ne souffrirez plus,
Et les biens d'ici-bas vous seront superflus...
Vous allez sortir de ce monde
Qui n'est rien, croyez-moi, qu'une prison profonde,
Où l'Homme le plus fortuné
A bien peu de plaisirs & des chagrins sans nombre...
Et quels plaisirs encor qui passent comme une ombre...
Heureux celui qui meurt au moment qu'il est né!...

Ce n'eſt qu'un ſonge que la vie,
Mais ſi pénible quelquefois!
Si vous ſaviez comme on s'ennuie
Au Couvent même & chez les Rois!...
Eh! mais pas tant, dit le Bon-Homme,
En élevant un peu la voix:
Je ne ſais comment font les Rois,
Mais j'ai fait un aſſez bon ſomme,
Et je me ſuis fort bien trouvé
D'avoir auſſi long-temps rêvé.
Je me ſouviens qu'en ma jeuneſſe
J'avois bien peu de peine & beaucoup de plaiſir
Dont même encore en ma vieilleſſe
Je chériſſois le ſouvenir.
Ma priſon me ſembloit fort bonne;
Chaque ſoir au matin m'y paroiſſoit égal...
On ne m'a jamais fait de mal,
Et je n'en ai fait à perſonne.
Les dehors de la pauvreté
N'ont jamais rebuté mon Hôte;
Je n'ai jamais rien emprunté,
Et jamais rien ne m'a fait faute.
Ces outils, que vous voyez-là,

Me fourniſſoient le néceſſaire,
Quelquefois même par-delà,
Et je ſavois toujours qu'en faire.
J'ai joui de la liberté,
De la paix & de la ſanté...
Si c'eſt un ſonge que la vie,
Pourquoi voulez-vous qu'il ennuie?
Je ne crois pas qu'un Capucin
Ait jamais vu pareille fête.
Celui-ci rêvant dans ſa tête
Trouve dans ſon Malade un bon ſens qui l'arrête:
Avec un Mourant auſſi ſain
Il ne peut trouver rien à dire,
Et c'eſt une choſe à décrire
Que l'embarras du Médecin.
A la fin toutefois il fallut ſe remettre:
Cependant, reprit-il, ſongez, mon cher Enfant,
Que vous n'avez plus qu'un inſtant,
Et qu'il eſt tems de vous ſoumettre
A Dieu qui vous appelle... & de faire un effort
Pour vous réſigner à la mort.
Sans effort, mon Révérend Père,
Dit cet Homme extraordinaire:

Ne

Ne ſais-je pas qu'il faut mourir,
Du moment qu'on ne peut plus vivre?
J'ai vu tous mes parens partir,
Et je vois bien qu'il faut les ſuivre.
Le Père en un clin-d'œil fut tiré d'embarras.
Il achève ſon miniſtère
Et s'en revient au Monaſtère
En répétant à chaque pas:
Je n'ai vu de ma vie une mort ſi facile!...
Oh! c'eſt apparemment, dit-il entre ſes dents,
Que les Enfans ſont à la Ville,
Et que les Hommes ſont aux champs.



FABLE XXXIX.

LE JARDIN.

Un Enfant qui, je crois, n'étoit ſorti jamais
De la maiſon qui le vit naître,
Et n'avoit vu le monde & ce qu'il a d'attraits
Que du balcon de ſa fenêtre,
Fit ſi bien par un beau matin,
Et par careſſe & par inſtance,
Que ſon père eut la complaiſance
De le mener dans un Jardin.
O de quels doux tranſports ſon ame fut émue
En arrivant dans ces beaux lieux
Au ſpectacle inconnu qui s'offrit à ſa vue!
Sur un parterre immenſe il promène ſes yeux!
Dans ce riant boſquet planté des mains de Flore
S'élevoient mille fleurs, dont les appas naiſſans,
Les amours du Zéphire & l'orgueil du Printems,
Brilloient des larmes de l'Aurore.
Tout lui paroît prodige en ce pays nouveau!

Il treſſaille, il s'agite, il court à l'aventure;
En voltigeant ſur la verdure
Il arrive ſous un berceau,
Aux raïons du Soleil aſyle inviolable;
De mille heureux Oiſeaux c'eſt la demeure aimable.
Il apperçoit deux Tourtereaux
Entrelaçans leurs becs ſur les jeunes rameaux;
Son cœur palpite au doux ramage
Du tendre Roſſignol qui gémit ſous l'ombrage.
Par un charme ſubit l'Enfant devient rêveur!...
Heureux momens! calme enchanteur!...
Au milieu de ſa rêverie,
Un bruit l'éveille; il vole... ô merveille! ô tranſports!
Il voit d'un même roc dix ſources jailliſſantes,
Dont l'onde retombant en perles éclatantes
D'un ſuperbe baſſin fait réſonner les bords!
De ce ſpectacle qui l'arrête
Il s'enivre, il ne peut reprendre ſes eſprits...
Ce fut-là qu'il perdit la tête
Et qu'il ſe crut en Paradis.
O mon Père, dit-il, laiſſez-moi, je vous prie,
Dans ce Jardin délicieux;
Je veux le cultiver, j'y veux paſſer ma vie;

J'y veux vivre & mourir, c'est le séjour des Dieux!
Qui pourroit d'un Enfant rejeter la prière?
Ce ne fut pas ce tendre Père.
Il s'en retourne seul & son fils est heureux;
Heureux! ou tout au moins au comble de ses vœux,
D'abord à son bonheur à peine il peut suffire.
Grace à mille plaisirs qui renaissoient toujours,
Grace aux doux passe-tems qui remplissoient ses jours.
Le Printems & l'Été ne furent qu'un délire.
Chaque jour dès l'Aurore, au parfum des jasmins,
A former un bouquet il occupoit ses mains.
Marier l'œillet à la rose
Étoit pour lui si douce chose!...
Il y revient toujours, il ne peut s'en lasser,
Il ne finit jamais que pour recommencer.
Des fruits délicieux étoient sa nourriture;
Son lit, c'étoit la mousse & la molle verdure...
Il y dormoit si bien, & comme il y rêvait!
Qu'étoit-ce au prix que le duvet?
Le cercle des saisons tourne sans qu'il y pense:
Mais le Vieillard ailé déjà dans la balance
Pesoit les nouveaux droits de la Nuit & du Jour,
Et la Nuit l'emportoit par un fatal retour.

L'Enfant devenoit grave, il n'alloit plus ſourire
Au ſouffle amoureux du Zéphire,
Qui ne careſſoit plus les fleurs...
Les fleurs, doux ornemens de ces lieux enchanteurs!
Ces filles du Printems, naguères ſi brillantes,
Il les voyoit hélas! ſur leurs tiges tremblantes
Pencher la tête & ſe flétrir!
Les fleurs, les tendres fleurs, il les voyoit mourir!
Son cœur en concevoit un douloureux augure.
Ce fut bien pis quand l'Aquilon
Dans un horrible tourbillon
Des arbres gémiſſans emporta la parure,
Quand l'Hiver accourut eſcorté des Frimats...
O Dieux! quelles métamorphoſes,
Quand ce miniſtre du trépas
Fit briller les glaçons où fleuriſſoient les roſes!...
Qu'êtes-vous devenus, pauvres petits Oiſeaux?
Leurs concerts amoureux ne ſe font plus entendre;
La fontaine elle-même eſt contrainte à ſuſpendre
Le doux murmure de ſes eaux...
Enfin de toutes parts environné de neige
L'Enfant ſe voit en proie à l'Hiver qui l'aſſiége;
A peine il ſent encor ſes membres engourdis...

C'eſt alors que l'Enfant, maudiſſant la froidure,
Ne voit, au lieu du Paradis,
Que le tombeau de la Nature.
Ce Jardin autrefois le vrai ſéjour des Dieux,
N'eſt pour lui déſormais qu'un ſéjour odieux,
Un exil, un déſert, une priſon profonde,
Ou plutôt un Enfer (ou l'image du monde
Dans l'hiver de la vie!). Heureuſement pour lui,
Son Père arrive & le ramène
Dans ſa chère maiſon qui jadis fit ſa peine,
Et qui le conſole aujourd'hui.

O qui que vous ſoyez, vous fûtes,
Vous êtes, vous ſerez l'*Enfant*;
Et le *Jardin* vous vous y plûtes,
Ou vous vous y plairez, tout au moins en paſſant.
Cultivez-y Flore & Pomone;
Mais ſitôt que l'Hiver en chaſſera l'Automne,
Écoutez votre *Père*, écoutez la *Raiſon*,
Et revenez à la maiſon.



FABLE XL.

LA STATUE ET LE LIMAÇON.

De l'Attelier de Praxitèle
Vénus étoit ſortie auſſi tendre, auſſi belle
Que le jour où du ſein des Mers
On la vit en naiſſant ſourire à l'Univers.
De l'Artiſte & du Peuple, & des Fous & des Sages
Vénus en un moment réunit les ſuffrages.
Un Limaçon, pauvre animal,
Qui de l'obſcurité d'un boſquet ſolitaire
Où l'on avoit placé la Reine de Cythère,
Étoit venu ramper au bas du piédeſtal,
Imagine un projet dans ſa petite coque;
Et quel? c'eſt d'abolir un culte qui le choque.
Au front de la Déeſſe il grimpe vers le ſoir,
Traînant, dans ſon vil déſeſpoir,
Sur les traits délicats de la Mère des Graces,
Le limon dégoûtant qu'il répand ſur ſes traces.
J'entrevois ton projet, reptile audacieux,

Lui dit un Rossignol qui le suivoit des yeux...
Tu perds & ton huile & ta peine,
La gloire de l'Artiste échappe à tes desseins,
Et de l'ouvrage de ses mains
Tes odieux travaux se distinguent sans peine.
Mais tu perdras avec douleur
Le vain espoir qui te console;
Du véritable Connoisseur
L'immortelle Vénus sera toujours l'idole,
Et peut-être aujourd'hui, pour venger son honneur,
De mourir à ses pieds tu sentiras l'horreur.



ÉPILOGUE.

A MADAME

LA V***. DE N**.

G. de S. A. S. Monſeigneur le D. d'E.

A Saint-Maur, le 1er Octobre 1775.

Vous m'avez dit un jour, reſpectable HENRIETTE :
« Comme on vit avec ſes voiſins,
» Je m'applaudis dans ma retraite
» D'entendre quelque peu la langue des Lapins.
» J'étois moins faite encore au langage des Pies,
» Et je ne comptois guère en faire mes Amies.
» Quant à mes hôtes les Hiboux,
» Je les ai cru long-tems les plus triſtes des fous,
» Et leur ai fait ſouvent de dures apoſtrophes ;
» Je vois qu'ils ſont des Philoſophes,
» Je vois que mon déſert eſt plein de Beaux-Eſprits

» Des plus ſenſés, des plus polis,
» Et de fort bonne compagnie,
» Et que j'aurai grand tort enfin ſi je m'ennuie.
» Mais à qui va rentrer à l'ombre des Palais,
» Sont-ce les hôtes des forêts,
» C'eſt l'Homme qu'il faudroit étudier peut-être ?
» Si vous le connoiſſez, faites-le moi connaître.
» Dans un nouveau ſéjour, des Êtres différens
» Vont bientôt vous offrir des portraits plus piquans...
» Prenez un peu l'eſſor, ſonge-creux que vous êtes,
» Peignez l'Homme en un mot & laiſſez-là vos Bêtes ».
Tel fut, vous le ſavez, votre diſcours moral;
Et ſi je m'en ſouviens, j'y répondis fort mal :
A vos ordres ſacrés je ne ſus que ſouſcrire.
Cependant j'aurois pu vous dire
Que tel ſut craïonner de ſimples Animaux
Qui peignit ſans ſuccès d'autres Originaux.
Que ne puis-je d'une main ſûre,
Par le mêlange heureux des plus vives couleurs,
Dans le même tableau peindre d'après nature,
Cent belles qualités qui rarement ſont ſœurs;
La ſenſibilité d'une ame douce & fière

Unie aux charmes d'un eſprit
Naturel & brillant qui touche & qui ſéduit;
La ſageſſe impoſante & pourtant familière,
Dont un ſourire aimable anime les diſcours,
Et que peut-être les Amours
Ont ſouvent priſe pour leur mère...
Ah! ſans recourir aux Cités,
Sans aller faire au loin des études nouvelles,
Aux déſerts que vous habités
Je trouverois tous mes modèles...
Votre amour vigilant, vos ſoins religieux
Pour cet Enfant ſi précieux,
Remis entre vos mains dès ſa première aurore,
Que ne peut mon pinceau les exprimer encore!
Je vous peindrois dans ce moment
Où livrée aux tranſports de cet amour ſi juſte,
Entre vos bras ſi doucement
Soulevant votre ÉLÈVE AUGUSTE:
« Fils des Rois, diſiez-vous... & ſur-tout des Héros!
» Précieux à mon cœur, funeſte à mon repos!...
» Sauras-tu prévenir où venger nos diſgraces?
» Seras-tu redoutable un jour?

» Es-tu Mars déguisé sous les traits de l'Amour?
» Caches-tu des vertus sous la forme des Graces?...
» Sois aussi grand que tes Aïeux...
» Sois sensible... sois juste, & je bénis les Dieux!... »
Vous détourniez la vue, & l'Enfant plein de charmes!
De sa main carressante il essuyoit vos larmes!...
Mais je cède sans peine à des transports nouveaux;
C'en est fait, je le sens, ce spectacle m'inspire,
Et sur un ton plus haut je veux monter ma lyre...
Adieu Ramiers & Tourtereaux;
Adieu timides Faons, adieu Biches légères...
Temple des Muses solitaires
Qui de Chaulieu jadis élevoient les accords,
Je vous salue; & vous Marne silencieuse,
Qui donnez à ces bois leur fraîcheur précieuse,
Et vous ornemens de ces bords,
Beaux Maronniers, antiques Chênes..
Je vous salue, illustres Frênes *,
O vous d'un même tronc Rameaux majestueux!
Bravez de tous les vents l'effort infructueux.
De leurs discordes éternelles,

* Arbre connu sous le nom des *Quatre-Frères*.

Fiers de votre union triomphez dans les cieux!
Que la foudre, funeſte aux fronts ambitieux,
Épargne ſeulement vos cîmes fraternelles!

FIN.



TABLE

Des Fables contenues dans ce Volume.

LIVRE CINQUIÉME.

LIVRE SIXIÉME.

XXVIII.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIÈME.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *un Recueil de Fables, par M. Boiſard.* A Paris, ce 2 Févrièr 1777.

PIDANSAT DE MAIROBERT.

ERRATA.

Page 132. *ligne* 10, que font les griffes, *liſez*, que font ſes griffes.
245. 6, ſur ſon trône d'abord on vit, *liſez*, on voit.
247. 15, le Roi Gille en demeure-la, *liſez*, demeura-là.

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT, rue de la Harpe, près S. Côme.



